

a. Lat. 6.

78^c.



CONSOLATION DE BOECE



LA
CONSOLATION
DE LA
PHILOSOPHIE.
TRADUITE DU LATIN
DE BOECE.

Nouvelle Edition corrigée.



Ign. de Wilhelm. 17
A Paris.

Chez Etienne Loyson, au Palais, à l'entrée de la
Gallerie des Prisonniers, au Nom de Jesus.

Avec Approbation.

Et se vend
A BRUXELLES,
Chez JEAN DE SMEDT, à la Con-
version de S. Augustin, 1711.

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**



P R E F A C E.

S I l'on est obligé d'avoir de l'estime pour tous les Ouvrages des Grands Hommes, on doit avoir du respect & de la vénération pour ceux qu'ils ont composés les derniers. L'Esprit ne fait jamais de plus nobles efforts, que lors qu'il est près d'obtenir la liberté qu'il a tant de fois désirée, parce qu'il agit d'une manière plus conforme à la vie dont il va jouir, qu'à celle qu'il va quitter. Boëce qui se montre également subtil, éloquent, & solide en tous ses Traités, se surmonte lui-même dans le Livre de sa Consolation, que les Sçavans ont toujours considéré comme son Chef-d'œuvre. Il n'y paroît

à iij

malheu-

vj P R E F A C E

malheureux, qu'afin de prouver que l'Homme sage ne le peut être. Il n'accuse la Fortune d'injustice à son égard, que pour faire voir qu'on doit regarder & ses faveurs, & ses disgraces, avec la même tranquillité d'esprit; & il n'y représente la force, l'éclat, le triomphe, & le plaisir des Méchans, que pour nous convaincre de leur foiblesse, nous montrer la vanité de leur grandeur, nous faire voir que leur pompe qui nous ébloüit n'est qu'imaginaire, & nous rendre témoins de leur véritable malheur.

Tout ce qui peut servir à l'estime d'un Livre, se trouve dans le sien. Le sujet en est extrêmement bien choisi; celui qui le traite est recommandable par sa Vertu, par sa Dignité, par sa Noblesse, & par sa Science; & la maniere dont il écrit est tout-à-fait agréable par la solidité de ses raisonnemens en Prose, & par la délicatesse de sa Poësie.

Cet Illustre Personnage étoit sorti des Aniciens & des Manliens, qui selon Saint Jerôme, ou furent tous Consuls, ou
meri-

P R E F A C E. vij

meriterent de l'être La prudence & la pieté du Grand Anicius Probus , un des Ancêtres de Boèce , parut dans le choix qu'il fit de S. Ambroise pour le Gouvernement de trois Provinces ; & lors qu'il lui recommanda d'agir plutôt en Evêque qu'en Juge , il fit voir que l'amour de la Justice Chrétienne le touchoit plus vivement que celui de la Justice Civile. Son Fils de même nom que lui , fut si renommé par tout l'Univers , que deux Seigneurs Persans vinrent des extrémités de l'Orient pour avoir le bonheur de le connoître ; & que ceux que le désir de voir la grandeur de Rome n'avoit pu faire sortir de leur Patrie , la quitterent avec plaisir pour voir un Citoyen de Rome. S. Augustin se sert de l'exemple d'un Theodore Manlius , qu'il apelle un Homme très-relevé par son Esprit , par son Eloquence , par son Jugement , & par sa Noblesse , pour prouver que la Posterité n'auroit pas sujet de mépriser le Siècle auquel il vivoit , puis qu'il avoit produit une Personne Consulaire qui

possédoit tant de rares qualités. Enfin les Ouvrages des Peres Latins du 4. & du 5. Siécle sont remplis des loüanges de ces deux grandes Familles, & particulièrement de celle des Anciens, de laquelle sont sorties les Probes, les Falzonies, les Juliennes, & les Démétrides, encore plus illustres par leur pieté que par leur naissance.

Mais Boëce qui dit que s'il y a quelque chose qu'on doive priser dans la Noblesse, c'est l'étroite obligation qu'elle laisse aux Personnes nobles de ne point dégénérer de la vertu de leurs Ancêtres, n'a jamais prétendu tirer son éclat de la gloire de ceux qui l'ont précédé. On ne lui doit point chercher un sujet de loüange hors de lui-même, puis qu'il a des avantages qui lui sont propres: Et s'il croit que l'Homme sage doit mépriser les honneurs qu'on lui rend avec le plus d'équité, comme étant satisfait du témoignage de sa propre conscience, il refusera sans doute ceux qui ne lui sçau-roient véritablement appartenir.

Ce

P R E F A C E. ix

Ce Grand Homme nâquit environ quarante ans après que Rome fut prise par Alaric. L'École d'Athenes admira la vivacité de son Esprit dès sa plus tendre jeunesse : Les plus habiles Orateurs de la Grece furent contraints de lui ceder le Prix de l'Eloquence ; & ce qu'il y avoit de plus difficile dans la Philosophie des Académiciens & des Stoïques, ne servit qu'à faire davantage éclater la force & la netteté de son jugement. Les sentimens de Platon qui n'avoient rien de contraire aux Enseignemens du Christianisme, furent ceux qu'il embrassa, comme les plus conformes à son Esprit entierement dégagé des choses de la Terre. Il suivit en cela l'exemple de S. Augustin, dont il avoit lû les Oeuvres avec une très-grande application, selon qu'il l'écrivit à son Beaupere Symmaque.

Il ne fut pas plûtôt retourné dans sa Patrie, que les premiers du Sénat désirerent son Alliance. Elpis fut celle qu'il jugea la plus digne de son affection ;

x. P R E F A C E.

quoi qu'elle fût étrangere , parce qu'égalant les Filles Romaines en tous les avantages du Corps & de la Fortune , elle les surpassoit infiniment en toutes les perfections de l'Esprit. On chante encore aujourd'hui l'Hymne qu'elle fit à la louange des deux plus Illustres Défenseurs de l'Eglise ; & celle que Rome jugeoit heureuse par le choix de Boëce , honora aussi ce Grand Homme par l'estime que l'on fit des Ouvrages qu'elle avoit composés.

Il eut d'elle deux Enfans , Hyppace & Patrice ; & lors qu'il les vit élevés après lui à la Dignité Consulaire , il reconnut qu'Elpis étoit véritablement l'esperance de sa Famille , puis que ses deux Fils étoient celle de la Republique.

Ce fut en cette occasion qu'après avoir fait le Panegyrique des Vertus de Theodoric , il surpassa l'attente du Peuple par une telle profusion de richesses , que Rome n'en avoit jamais vû de plus grande dans ses anciens Triomphes ; & que S. Fulgence s'y rencontrant , s'écria
que

que si la pompe de Rome étoit si grande, celle de la Jérusalem Céleste devoit être inconcevable.

Le Sénat dont Boëce avoit si bien maintenu l'autorité durant son premier Consulat, & le Peuple duquel il avoit toujours conservé les Privileges, l'ayant élu Consul pour la seconde fois, il soutint leurs intérêts avec la même vigueur qu'auparavant. Il ne sortoit du Sénat que pour entrer en cette fameuse Bibliothèque de laquelle il parle dans le premier Livre de sa Consolation. Ce fut là qu'il composa ses doctes Commentaires sur Aristote, dont il eût accordé la Doctrine avec celle de Platon, comme il le promet dans un de ses Ouvrages, si la mort ne l'eût empêché de faire ce que tant d'autres ont entrepris inutilement après lui. Ce fut en cette heureuse Solitude qu'il fit entendre à ses Citoyens (comme dit Cassiodore) les Nombres de Pythagore, l'Arithmétique de Nicomaque, l'Astronomie de Ptolomée, la Géométrie d'Euclide, les Mathématiques d'Archimede,

la Philosophie d'Aristote , & la Theologie de Platon.

Pendant cet emploi laborieux , il se vit privé de la fidelle Compagne de ses soins & de ses études ; & n'en trouvant point qui le pût mieux soulager en une affliction si sensible , que Rusticienne Fille de Symmaque , il la choisit pour Epouse au contentement de tous les Gens de bien. Il comprend en peu de paroles toutes ses rares perfections , quand il dit qu'elle étoit semblable à son Pere , qu'il appelle un Homme formé par les mains de la Sagesse & de la Vertu , qui n'avoit point d'autres Ennemis que les Méchans , ni d'autres Amis que les Gens de bien.

Ces deux premiers Hommes de l'Univers étant étroitement unis par une alliance si sainte & si sacrée ; Dieu qui vouloit éprouver leur constance pour la couronner , les fit désigner Consuls par les suffrages des Sénats de l'ancienne & de la nouvelle Rome. Les deux Empires n'avoient jamais fait un choix si légitime en un même tems , ni dans une
occasion

P R E F A C E. xiiij

occasion si nécessaire. Theodoric commençoit à dégénérer de cette première vertu qui l'avoit rendu si recommandable au commencement de son Règne. Les Eglises interdites aux Arriens par le commandement de l'Empereur Justin, l'avoient aigri contre les Catholiques. Les Livres que Boëce composa dans son troisième Consulat pour la défense de la Foi, firent qu'il le soupçonna de quelque intelligence secrète avec son Ennemi, qu'il sçavoit être allié de la Famille des Aniciens dont il avoit pris le nom; Et les Barbares qui ne pouvoient souffrir la puissance d'un aussi Homme de bien que Boëce, ne cessoient d'irriter le Prince contre lui par leurs impostures.

Tant de sujet d'appréhension ne furent pas toutefois capables d'ébranler la constance de Boëce. Il empêcha le Préfet du Prétoire de profiter de la misère publique dans un tems de famine. Il défendit avec un courage invincible l'innocence du Consulaire Paulin, que les Goths avoient injustement accusé pour lui ravir

xiv P R E F A C E.

vir ses richesses, & l'autorité de son crédit, jointe à la force de son Eloquence, triompha des calomnies du Délateur Cyprien, qui prétendoit convaincre en la Personne d'Albin tous les autres Sénateurs, & les enveloper avec lui dans le crime de leze-Majesté, dont il le vouloit faire passer pour le principal Auteur.

Une liberté si généreuse déplût à des Vainqueurs insolens, qui ne demandoient qu'une honteuse servitude de leurs Vaincus; & celui qui protégeoit l'innocence des autres, vit la sienne chargée de tous les crimes dont ses Accusateurs étoient eux-mêmes coupables. Opilion, Gaudence, & Basile, Arriens, furent les Ministres d'une trahison si détestable. Les deux premiers aiant reçu commandement d'aller en exil, & s'étant jetés dans l'azile sacré d'une Eglise, sans vouloir obéir à la volonté du Roi, furent condamnés à porter sur le front la marque des Esclaves, si dans le jour qui leur étoit prescrit ils ne sortoient de

la Ville de Ravenne ; & le dernier aiant été chassé de la Cour , fut aussi-tôt rapellé pour objecter à Boëce des crimes que la crainte lui mettoit en bouche , & que ses Créanciers prenoient en paiement de ce qui leur étoit dû.

Ces infames Délateurs furent jugés innocens , parce qu'on les trouva capables d'opprimer la Vertu par leurs faussetés. La nécessité qui rend les autres malheureux , fut le commencement de leur bonheur ; & la connoissance que l'on avoit de leurs mauvaises actions , au lieu de leur nuire , leur devint utile. Ils suposèrent des Lettres de Boëce à l'Empereur Justin pour le rétablissement du Sénat , & pour la ruine de Theodoric. Ils le dépeignirent aux yeux du Roi , comme un Homme ambitieux , que sa noblesse & sa trop grande puissance lui devoient rendre suspect. Ils ajoutèrent à cela mille autres accusations qui se détruisoient d'elles-même ; & la passion les aveugla tellement , qu'ils l'accuserent d'avoir désiré la conservation du Sénat ,

Sénat , dont sa Charge & la justice des Loix l'obligeoient de soutenir la Dignité.

Ces impostures furent écoutées comme des vérités ; le Prince considéra leur haine comme un témoignage de leur fidélité ; & celui duquel il avoit autrefois publié les loüanges dans ses Lettres , devint l'objet de son indignation. Le Sénat que Boëce avoit si souvent défendu , prononça l'Arrêt de son banissement , ou par crainte , ou par complaisance ; & l'exemple de son courage ne fut pas assez fort pour l'obliger à le suivre.

Pavie fut le lieu de son exil , & de la production de cet excellent Ouvrage , où la Sagesse le console de la perte de ses Biens & de ses Dignités. Theodoric qui s'imaginoit tirer de lui dans un état si déplorable quelque connoissance de ce qu'il ignoroit , & le faire consentir à son impiété ; le voyant inflexible à ses menaces , & toujours ferme dans la Foi , commanda qu'on
lui

P R E F A C E. xvij

lui tranchât la tête ; & ce Grand Homme l'ayant genereusement courbée sous l'épée du Boureau , souffrit la mort avec une fermeté digne d'un Philosophe & d'un Martyr.

Le Livre qu'il avoit composé durant les derniers mois de sa vie , ne mourut pas avec lui. Les Grecs qui n'ont jamais été prodigues de louanges envers les Latins , en ont fait une estime si particuliere , qu'ils l'ont traduit en leur langue. Philippe le Bel n'a pas crû que la Version Françoisise qui lui en fut dédiée par Jean de Meun , fut un présent indigne de la Majesté Roiale ; & Saint Thomas en a jugé l'intelligence si nécessaire , qu'il a pris la peine de lui servir d'Interprete en un docte Commentaire qu'il a fait dessus.

Boëce a divisé son Ouvrage en cinq Livres. Il se plaint dans le premier du changement de sa fortune , & fait une comparaison naïve de l'état où l'injustice l'a réduit , avec le bonheur dont il avoit autrefois joui.

LA

La Sagesse lui prouve dans le second, que c'est à tort qu'il blâme la Fortune, qui lui redemande seulement les Biens qu'elle avoit eu la bonté de lui prêter, & dont il avoit eu l'usage si long-tems, sans qu'elle en eût reçu ni de recompense ni de remerciement.

Elle emploie dans le troisième des remedes plus puissans pour le soulagement de sa douleur ; & lui faisant reconnoître la différence qu'il y a entre la fausse & la véritable Béatitude, elle lui trace un portrait des imperfections de l'une, pour lui faire en suite voir avec plus de plaisir & de facilité les perfections de l'autre.

Le quatrième enseigne que les Méchans sont toujours foibles & malheureux, quelques heureux & quelques puissans qu'ils semblent être au dehors. Qu'au contraire, quoi que les Bons soient aparament dans l'opression & dans la misere, ils sont toujours puissans & heureux, puis que la Sagesse Divine préside aux actions des Hommes. Il fait voir

voir en suite les différens effets du Vice & de la Vertu ; du Vice , qui réduit les Hommes à la condition des Bêtes , de la Vertu , qui les rend participant de la Nature Divine : & il montre enfin ce que c'est que la Providence , comment elle peut être distinguée du Destin , & pourquoi la mauvaise Fortune dont on a tant d'horreur , ne peut être désavantageuse à l'Homme , en quelque état qu'il puisse être.

Le dernier Livre traite du Hasard , du Libre Arbitre , & de la Préscience Divine qu'il accorde avec la franchise de notre volonté , d'une manière si subtile & si pressante , qu'on ne sçauroit rien desirer de plus accompli dans ce genre. Il est impossible de considérer attentivement la suite de tout cet Ouvrage , sans admirer sa beauté. L'enchaînement de ses raisons ne l'empêche point d'être agréable ; ses charmes n'en affoiblissent point la vigueur ; & la prison dans laquelle il fut conçu , n'y rend point la Verité captive par la
crainte

xx P R E F A C E.

crainte de la mort, ou par l'esperance d'une meilleur fortune.

Quoi que ce Livre soit rempli des Verités les plus solides & les plus importantes, ces Verités neanmoins peuvent n'être pas considerées de tous ceux qui les liront avec la même disposition d'Esprit, & avec l'attention qui est nécessaire pour en profiter. S'il y a sujet d'aprehender que ceux qui n'ont point (comme dit le Sage) la Science de Dieu, ne considerent cet Ouvrage qu'avec les yeux de la chair, & qu'ils n'emploient les plus belles Maximes qui s'y rencontrent à flatter l'orgueil de la Nature corrompue; il y a sujet aussi de craindre que ceux-mêmes qui sont dans les sentimens d'une humilité toute Chrétienne, mais qui n'aportent pas ou assez de connoissance, ou assez d'attention à la lecture de ce Livre, n'en aient pas des sentimens assez avantageux, & qu'ils ne regardent la Consolation de Boëce, comme celle d'un Socrate, ou d'un Senèque.

Mais

P R E F A C E. xxj

Mais si les uns & les autres examinent les choses selon qu'elles sont en elles-mêmes, & non pas selon la disposition différente de leur Esprit, ils reconnoîtront que Boëce n'a point de Maximes qui puissent favoriser notre orgueil, & qu'il parle plus souvent avec les Philosophes Chrétiens (c'est-à-dire, avec les Peres de l'Eglise) qu'avec les Philosophes Paiens, ou avec ceux dont l'Apôtre nous avertit de nous défier, lors qu'il dit : Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise, en vous enseignant une vaine Philosophie.

Quoi qu'il n'ait rien ignoré de ce qui peut faire estimer un Homme sçavant entre les Hommes, il peut néanmoins dire avec le Sage, Qu'il est le plus ignorant de tous les Hommes, qu'il n'a point la Science des Hommes, qu'il n'a point appris la Sagesse du Monde, & qu'il ne sçait que la Science des Saints ; parce qu'il a suivi la maxime de S. Jérôme, qui veut que l'on n'apprenne la Science du Siecle, que
pour

pour la faire servir à la Science Divine, comme la Servante à la Maitresse.

Les Ouvrages qu'il a composés pour la deffense de la Foi, pour laquelle il a repandu son sang, sont une preuve avantageuse de cette verité; & l'on peut, dans la pensée d'un Pere de l'Eglise, les comparer à Salomon, que la Reine de Saba (c'est-à-dire, la Science profane) vient trouver, non pas pour l'enseigner, mais pour être enseignée.

Boëce qui s'est proposé S. Augustin pour exemple dans son Livre de la Trinité (comme il le dit lui-même) exprime avec une netteté merveilleuse les sentimens de ce Pere dans les Livres de sa Consolation. Il s'y rend sa doctrine si familiere, que presque tout ce qu'il dit de la puissance des Bons & de la foiblesse des Mechans, de la Providence & du Hazard, de la Présience Divine, & du Libre Arbitre de l'Homme, se rencontre en divers endroits des Ouvrages de ce grand Docteur.

*Tout ce que la Sageße dit de la diffe-
rence*

rence de la fausse & de la véritable Beatitude, est solidement établi dans le Livre de la Vie bienheureuse de S. Augustin. Boëce avoit appris de la lecture de cet Ouvrage : Que celui qui n'a pas ce qu'il désire, ne peut être heureux ; Que celui même qui l'obtient, ne le sera jamais, s'il ne désire & s'il ne possède le Bien ; Que celui qui désire le Mal, est malheureux, quoi qu'il voie ses souhaits accomplis ; Que l'Esprit de l'Homme ne doit point désirer les choses périssables, dont il ne jouïra pas lors qu'il le voudra ; mais qu'il doit soupirer après les Biens éternels, qui sont toujours présens à ceux qui les désirent, & qu'on ne doit point appréhender de perdre, parce que celui qui craint quelque chose ne sauroit être heureux ; Que Dieu donc doit être le seul objet de nos désirs, parce que celui qui le possède est bienheureux ; mais que pour le posséder il faut vivre saintement ; il faut faire ce qu'il commande, & purifier son Ame des souillures du péché.

Ce

Ce que la Philosophie dit de la foiblesse des Mechans, est fondé sur un passage de S. Augustin, qui assure que l'iniquité ne vient que de l'impuissance de celui qui la commet. Elle emprunte de lui les raisons dont elle se sert pour faire voir que Dieu preside à tous ses ouvrages, que sa Providence embrasse toutes choses, & que ce qu'elle fait à l'égard des Bons & des Mechans, est un effet de sa Justice, qui ne souffre pas que les Mechans se retirent de sa conduite, lors même qu'ils semblent s'en éloigner davantage par la rebellion de leur volonté. Voici les paroles de ce Grand Docteur. Toute la vie des Méchans, quoi qu'elle n'ait rien de constant ni de réglé en elle-même, est néanmoins renfermée par la Providence Divine dans l'ordre que Dieu prescrit à toutes les Créatures, & souvent il arrive que celui qui ne la considère pas avec une assez grande étendue d'esprit, n'en remarquant que les défauts, en détourne les yeux comme d'une chose qui lui fait horreur ;

mais

mais s'il les éleve jusqu'à cette Providence qui renferme & qui comprend tout, il trouvera qu'il n'y a rien dans le Monde qui ne soit réglé par la Sagesse Divine, qui a mieux aimé tirer le Bien du Mal, que de permettre qu'il n'y eût aucun Mal.

La Philosophie ne parle qu'avec S. Augustin, lors qu'elle traite ou de la punition des Méchans, ou de la patience avec laquelle Dieu les souffre dans leurs plus énormes crimes. Ne vous imaginez pas, dit ce Grand Saint, que les Méchans soient inutiles dans le Monde, & que Dieu ne fasse aucun Bien par leur moien. Il les souffre, ou parce qu'il les attend à pénitence, ou parce qu'il les veut faire servir d'exercice aux Bons. Il ne les punit pas au milieu de leurs crimes, afin que leur malice fortifie la foi de Ses Elûs par les persécutions; & quelquefois il arrive, comme il dit en un autre endroit, qu'il punit l'iniquité par l'iniquité même, ou qu'il emploie les Méchans au secours des Gens de bien é *L'Hom-*

L'Homme Sage que Boëce représente dégagé des choses de la Terre, & qui devient immobile par l'union qu'il a avec Dieu, est celui dont S. Augustin parle en ces termes. Le Sage qui connoît ce que c'est que Dieu, s'unit tellement à lui, que quoi qu'il ait encore le mouvement du corps, le mouvement des sens, le mouvement de la mémoire, il n'a plus celui de l'entendement, qui devient tellement immobile, qu'il semble ne plus agir, qu'il ne regarde que Dieu seul, & qu'il est incapable de voir autre chose que lui.

Si la Sagesse assure que les Méchans ne sont point du tout, lors que l'éclat de leur puissance aparente nous éblouit davantage les yeux, c'est qu'elle suit le sentiment de S. Augustin, qui dit que celui qui ne connoît que les choses corporelles & sensibles, non seulement n'est pas avec Dieu, mais qu'il n'est pas avec lui-même.

Si l'on considère encore ce que Boëce enseigne de la Providence & du Hasard,
du

P R E F A C E. xxvij

du Temps & de l'Eternité, on le trouvera conforme à ce qu'en dit S. Augustin dans son second Livre contre les Académiciens, dans ses deux Livres de l'Ordre, & dans le dixième de ses Confessions, & l'on jugera qu'il possède si bien sa Doctrine, que sans se servir de ses paroles en aucun endroit, il exprime partout ses pensées.

Enfin Boëce reconnoît que la principale cause de la difficulté que nous avons dans l'accord de la Préscience Divine avec le Libre Arbitre, vient de la foiblesse de notre Esprit, qui ne se connoît pas lui-même: Et S. Augustin nous enseigne que la source de l'erreur de l'Homme qui croit qu'il y a de la confusion dans les choses qu'il ne conçoit pas, c'est qu'il ne se connoît pas lui-même: Et il ajoute, que s'il veut se connoître, il faut qu'il accoutume son Esprit à ne point s'aider du ministère des sens, mais à rentrer en lui-même, pour y découvrir plus facilement les Vérités qu'il ignore.

Je ne dirai point que tout ce que Boëce enseigne de l'Unité & des Nombres, se

xxviii P R E F A C E.

trouve en beaucoup d'endroits de S. Augustin ; parce que l'un & l'autre aiant suivi la Doctrine de Platon dans ce qui n'est point contraire aux Vérités Chrétiennes , peut l'avoir puisé dans la Source , c'est-à-dire , dans Platon même , dont Boëce a emprunté tout ce qu'il dit dans la neuvième Poësie du troisième Livre de sa Consolation.

Je remarquerai seulement à l'honneur de ce grand Homme , qu'il fait voir dans ce dernier de ses Ouvrages , qu'il est un parfait Disciple de S. Augustin , dans l'Eglise duquel son Corps repose , & qu'il suit ses sentimens aussi-bien dans les matieres de la Grace , que dans les autres.

Quoi qu'il n'ait point traité particulièrement cette Question , l'on est néanmoins obligé de reconnoître qu'il est très-éloigné de ces sentimens orgueilleux dont les Livres de Seneque , & de tous les Philosophes Paiens , sont remplis ; qu'il a reconnu la foiblesse de la Nature corrompue , son impuissance pour faire le Bien sans le secours de la Grace , & son inclination puis-

puissante à faire le Mal, lors qu'elle n'est pas soutenüe de cette même Grace.

Il assure en un endroit, Que l'Amè n'a jamais d'autre santé que la Vertu, ni d'autre maladie que le Vice; qu'elle n'a point d'autre Medecin que Dieu, qui lui conserve les biens qu'elle possède, & qui la délivre des maux qu'elle endure, c'est-à-dire des péchés qu'elle commet. Il dit en un autre, Que l'Homme le plus juste & le plus fort, est toujours sujet aux infirmités de sa nature; & qu'il cessera d'être juste & d'être fort, lors que Dieu cessera de le soutenir & de le favoriser de son secours.

Il implore sur la fin de la neuvième Poësie du troisième Livre l'assistance de la Grace Divine. Il reconnoît qu'il ne peut sans elle s'élever à Dieu; que sa lumiere seule lui peut découvrir le souverain Bien dont elle seule lui peut donner la jouissance; que son Amè demeurera dans l'aveuglement tant qu'elle ne sera pas éclairée de ses
raïons;

xxx P R E F A C E.

raions ; qu'enfin c'est elle qui lui sert en même tems de Char pour la porter à Dieu , de Guide pour la conduire , & de Chemin dans lequel elle doit marcher , *selon ce Passage de Saint Prosper*. C'est la Grace qui conduit tous ceux qui la trouvent ; & si l'on ne marche avec elle , on ne va point vers elle : Ainsi c'est la voie qui mène à la voie ; on ne peut voir la lumière que par la lumière ; & qui cherche la vie sans le secours de la vie , trouvera la mort au lieu de la vie.

Voilà ce que j'avois à dire pour donner une intelligence plus facile de cet excellent Ouvrage , & pour exciter ceux qui le liront , à le considérer d'une manière toute Chrétienne , & non pas comme ceux dont parle S. Paul , qui apprenent toujours , & qui n'arrivent jamais à la connoissance de la Vérité , parce qu'ils ne la cherchent pas avec l'Esprit qu'ils la doivent chercher.

Je ne crois pas qu'il soit besoin de justifier Boëce sur ce qu'il dit de l'origine de l'Ame , de la Réminiscence & des Idées ; l'air dont il traite les choses , fait voir qu'il propose plutôt les sentimens de Platon que les siens : Il est seulement nécessaire

P R E F A C E. xxxj

cessaire d'avoir quelque connoissance de ces matieres pour entendre ce qu'il dit ; & pour développer des pensées qui sont d'elles-mêmes assez obscures.

Quoi que je me sois efforcé de rendre par tout le sens de l'Auteur que j'ai traduit ; j'ai néanmoins été quelquefois obligé de l'étendre & de le développer ; parce que la brièveté qui peut avoir de la grace , & qui souvent exprime beaucoup dans la Langue Latine , devient obscure , & ne se souffre guères dans la Langue Françoisse , particulièrement en une Traduction , qui doit servir à rendre ce qu'on traduit encore plus intelligible qu'il ne l'est en lui même. C'est ce que je me suis proposé de faire dans toute la suite de cet Ouvrage ; & j'ai tâché de m'y rendre encore plus exact dans les endroits les plus difficiles , comme dans la neuvième Poësie du troisième Livre , & dans la troisième & la quatrième du cinquième ; qui demandent une plus grande application que les autres , & qu'on ne peut presque tourner dans un sens juste & naturel , en conservant ce qu'on doit à la Poësie Françoisse , que ne s'accommode pas aisément avec les Questions qui y sont traitées.

Ceux

xxxij P R E F A C E.

Ceux qui liront ces endroits, en faisant une réflexion si raisonnable, n'y chercheront pas le même air & le même caractère des Vers qu'on a droit d'attendre de la plûpart des autres, dont la matiere peut recevoir un tour plus agréable & plus propre à la Poësie. Ils ne demanderont de moi que ce qu'on peut justement demander de tous ceux qui se mêlent d'écrire, à sçavoir, que la maniere dont j'écrirai soit conforme au sujet que je traite; & ils ne feront pas comme ceux qui ne se connoissant pas à la Peinture, veulent par tout des couleurs également vives, sans considérer qu'il y a des endroits où celles qui sont plus sombres & plus enfoncées, sont plus propres & plus naturelles, que celles qui sont éclatantes.

A P R O B A T I O N.

Nous Supérieur Général des Chanoines Reguliers de la Congrégation de France, & Abbé de Sainte Geneviève de Paris, avons permis au P. Nicolas Regnier, Prêtre, Chanoine Regulier de notre dite Congrégation, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé *Boece consolé par la Philosophie*. En foi dequoi nous avons signé. Fait en notre Abbaye de Sainte Geneviève de Paris le 2, Decembre 1675.

Signé, F. P. BEURRIER.

*Par mon Reverendissime Pere
 Supérieur Général,
 F. Du Molinet.*

CONSO.



CONSOLATION
DE LA
PHILOSOPHIE.
LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.



MOI qui fis autrefois des Vers si pleins
de charmes
En ma prospérité,
Je n'en compose plus que baignés de
mes larmes
En mon adversité.

Ma Muse me dictant ce que je veux écrire
Pour plaindre mon malheur,
Fait voir en ses habits, qu'elle-même déchire,
L'excès de sa douleur.

Les pleurs que j'apperçois couler sur son visage,
Ne sont pas empruntés;
Et quiconque les voit, voit la naïve image
De mes calamités.

La crainte pour le moins ne l'a point détournée
D'accompagner mes pas;
Et l'état où m'a mis l'injuste destinée,
Ne l'épouvante pas.

A

Reduit

Reduit à soulager les maux de ma vieillesse
 Par le ressouvenir,
 Je rappelle l'éclat d'une heureuse jeunesse,
 Qui ne peut revenir.

Ce Corps qui ne m'est plus qu'un sujet de supplice,
 Vieillit avant le tems;
 Et la douleur en moi fait le cruel office
 Qui n'étoit dû qu'aux ans.

Les ans me respectoient, & la longue tristesse,
 Moins pitoyable qu'eux,
 Rfde seule mon front, fait seule ma foiblesse,
 Et blanchit mes cheveux.

Que la Mort qui survient, quand les belles années
 Ont achevé leurs cours,
 Est douce aux Malheureux, qui voient terminées
 Leurs peines pour toujours !

Mais j'ai beau la prier de clore mes paupieres,
 Pour finir ma langueur;
 La cruelle n'oppose à mes justes prieres,
 Qu'une injuste rigueur.

Lors que le Sort m'offroit d'une main liberale
 Ce qu'il a de plus doux,
 Je fus presque conduit à cette heure fatale,
 Où tout meurt avec nous.

Mais lors que la Fortune infidelle & changeante,
 Commence à m'affliger,
 J'invoque le trépas, & le trépas s'absente,
 De peur de m'obliger.

Pourquoi me flattiez-vous d'un bonheur véritable,
 Favoris dangereux ?
 Celui que vous voiez aujourd'hui misérable,
 Ne fut jamais heureux.

Pen-

Pendant que je repassois ces choses en mon esprit, & que je traçois ces plaintes sur le papier ; une Femme d'un vilage venerable se vint présenter à moi. Ses yeux étoient extrêmement brillans, & avoient quelque chose de plus perçant que ceux du commun des Hommes. Elle étoit d'une couleur vive, & qui marquoit une complexion robuste, quoiqu'elle parût si âgée, que l'on voioit bien qu'elle n'étoit pas de notre tems. La grandeur de sa taille étoit difficile à discerner ; car tantôt elle n'étoit pas plus grande que le sont ordinairement les Hommes, & tantôt elle sembloit toucher le Ciel de la tête, & même, lors qu'elle la vouloit élever encore plus haut, elle l'y cachoit toute entiere ; en sorte qu'elle se déroboit aux yeux des Hommes. Sa Robe étoit faite d'un tissu très-délié ; l'ouvrage en étoit délicat & si subtil, & la matiere si forte & si ferrée, qu'il sembloit impossible de la rompre, & comme je sçûs depuis d'elle-même, elle l'avoit faite de ses propres mains. Cet ouvrage se ressentoit un peu de l'injure

des ans, & il étoit chargé d'un certain brun obscur, semblable à celui que le tems donne aux Tableaux & aux Statuës. On pouvoit néanmoins encore lire à la bordure d'en bas un *Pi*, & à celle d'enhaut un *Theta* bien figuré sur la broderie : & l'on voioit entre ces deux Lettres quelques degrés par lesquels on pouvoit monter de l'une à l'autre. Cette Robe paroissoit toutefois déchirée en beaucoup d'endroits ; & comme plusieurs personnes avoient été jalouses d'une si riche dépouille, chacun en avoit emporté ce qu'il avoit pû. Enfin cette Femme portoit des Livres dans la main droite, & tenoit un Sceptre dans la gauche, pour faire voir qu'elle étoit la Reine des Sciences. Aussi-tôt qu'elle apperçut auprès de mon Lit, les Muses qui me dictoient les paroles que je proférois en soupirant ; elle parut un peu émûë, & les regardant d'un œil severe : Qui a permis, dit-elle, à ces Comédiennes d'approcher de ce Malade, non pas pour soulager ses peines par des remèdes nécessaires, mais pour les entretenir par un breuyage dont la douceur

ceur est mortelle ? Ce sont elles , dont les passions déréglées étouffent la semence de la Raison. Elles peuvent bien accôûtumer les esprits des Hommes à leurs maladies , mais non pas les en délivrer. Si par vos careffes , & par vos enchantemens , vous ne vouliez , selon votre coûtume , retirer de ma conduite que quelqu'un du commun , je le souffrirois plus facilement , & je regarderois la perte comme une chose qui me seroit indifferente : Mais vous avez eu la hardieffe d'entreprendre sur celui que j'ai toujours élevé dans les Ecoles des Académiciens , & de zenon. Retirez-vous donc , dangereuses Syrenes , qui ne vous servez de la douceur de vos voix , que pour donner la mort à ceux qui vous écoutent ; & quittez la place à mes Muses qui vont guérir ce Malade. Ces Filles infortunées entendant ce funeste Arrêt , baissèrent modestement les yeux , & faisant paroître leur pudeur par la rougeur innocente de leurs visages , se retirèrent de ma Chambre extrêmement affligées. Pour moi que l'abondance des larmes avoit

6 CONSOLATION

empêché de discerner qui étoit cette imperieuse Femme, je fus extraordinairement surpris, & baissant la vûë, j'attendis en un profond silence ce qu'elle feroit. Alors s'approchant de moi, elle s'assit au pied de mon lit, & considerant mon visage baigné de larmes, & mes yeux arrêtés contre terre sans aucun mouvement; elle se plaignit de l'étonnement & de la foiblesse de mon esprit, en prononçant ces Vers.



CHAPITRE II.

Que les Hommes sont aveuglés!
Que leurs desirs sont dereglés!
Et que leur sort est déplorable,
Quand par un choix injurieux
A la Nature raisonnable
Ils préfèrent la Terre aux Cieux.

Incapables d'aucun repos,
Ils s'attachent mal-à-propos
A ce qui n'a que l'apparence:
Les soins ne les quittent jamais,
Et ce qui fait leur esperance,
Est, ce qui leur ravit la paix.

Celui

Celui que je vois aujourd'hui
 Plongé dans un mortel ennui,
 Par un changement de fortune,
 N'est plus cet Homme, dont le cœur
 Parmi la foiblesse commune
 Conservoit toujours sa vigueur.

Les Etoilles du Firmament,
 Leur nombre, & leur département,
 Etoit marqué dans sa mémoire:
 Et l'ordre inégal de leurs cours,
 Ne lui pouvoit ravir la gloire
 D'en pénétrer tous les détours.

Il découvroit les changemens,
 La cause, & les effets des vents
 Qui troublent le repos de l'onde:
 Il voioit les secrets efforts
 Que l'Âme qui préside au Monde
 Fait pour en mouvoir les ressorts.

Pourquoi le Soleil se cachant
 Dans la vaste Mer du Couchant,
 Se leve dans l'Orientale:
 Quel ordre dispose les tems,
 Et fait à nos yeux un Dédale
 Des fleurs que produit le Printems.

Il sçavoit d'où naissent les Fruits,
 Comment les Raisins sont produits,
 Ce qui cause leur abondance;
 Toujours prêt à rendre raison
 De l'ordre, de la différence,
 Des secrets de chaque Saison.

Mais courbé sous le poids des fers,
 Il ne voit plus dans l'Univers
 Que la Terre, objet de sa haine:
 Où sa foiblesse, son ennui,
 Et la pesanteur de sa chaîne,
 Panchent ses regards malgré lui.

Mais il est plus nécessaire de guérir votre maladie, que de la plaindre. Ensuite arrêtant sur moi les yeux avec une extrême vivacité : Est-ce vous, poursuivit-elle, que j'ai nourri de mon propre lait ? & qui par la solidité de mes alimens aviez acquis une force d'esprit à l'épreuve des attaques de la Fortune ? Ne vous avois-je pas donné des armes capables de vous défendre au milieu des plus grands périls, si vous ne les eussiez pas quittés ? Ne me connoissez-vous plus ? Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Est-ce la pudeur, ou l'étonnement, qui vous empêche de parler ? J'aimerois bien mieux que ce fût la pudeur ; mais comme je vois, la crainte est la seule cause de votre silence. Ensuite voiant que non seulement je ne disois mot, mais que je n'avois plus même l'usage de la voix, ma langue étant comme captive dans ma bouche, elle approcha doucement sa main de mon estomac, & se mettant à sourire : Il n'y a, dit-elle, aucun danger ; Il est tombé dans une létargie qui ne durera

rera pas, & sa maladie est commune à tous les Esprits dont l'imagination est blessée. Il s'est seulement un peu oublié lui-même, il reviendra bientôt de son égarement, pourvu qu'il puisse me reconnoître : mais afin qu'il le fasse plus aisément, effuions un peu ses yeux qui sont obscurcis par les nuages épais des choses de ce monde : & en disant cela, elle passa le bout de sa Robe sur mes yeux qui étoient pleins de larmes.



CHAPITRE III.

M Es tenebres s'évanouirent
 Pour faire placé à la clarté.
 Et mes yeux languissans reprirent
 Leur premiere vivacité.

Ainsi quand de sombres nuages
 Qui s'amassent de mille lieux,
 Gros de tonnerres & d'orages,
 Couvrent le front serein des Cieux;

Le jour nous cachant sa lumiere
 Avant les heures du sommeil,
 La nuit semble ouvrir sa carriere
 Au milieu du cours du Soleil.

Mais si l'impetueux Borée
Soufflant dans cet air épaissi,
Rend la liberté désirée
Aux yeux du bel Astre obscurci.

Il sort en vainqueur de la nuë
Qui l'avoit retenu captif,
Et ses raïons blessent la vûë,
Surprise d'un éclat si vif.

C'Est ainsi que les sombres nuages
de ma tristesse étant dissipés, je
respirai l'air du Ciel avec plus de
douceur & de liberté qu'auparavant,
& je commençai de reprendre mes
esprits, afin de reconnoître celle qui
m'avoit si promptement guéri. Aiant
donc arrêté les yeux sur son visage,
je reconnus que c'étoit la Philosophie
qui m'avoit si soigneusement élevé
dans sa Maison dès sa plus tendre jeu-
nesse. Hé quoi, lui dis-je, ô divine
Maitresse de toutes les Vertus, avez-
vous quitté le Ciel pour me venir
trouver en ce miserable exil où je suis
abandonné de tout le monde ? Etes-
vous aussi-bien que moi chargée de
fausses accusations ? Comment, dit-
elle, mon Fils, serois-je assez cruelle
pour vous quitter, & pour refuser
de

de partager avec vous les peines que vous souffrez pour moi. Ce seroit une foiblesse indigne de la Philosophie, d'abandonner un Innocent, comme si je craignois d'être enveloppée dans la même accusation, & que je düsse en être effraïée comme d'une chose nouvelle ? Vous imaginez-vous donc que ce soit ici la première fois que la Sageffe ait été persecutée par l'Impieté ? N'ai-je pas eu avant la naissance de mon Disciple Platon des guerres continuelles avec des Ennemis insenséz & temeraires ? Et lors qu'il vivoit encore, son Maître Socrate n'a-t-il pas triomphé de l'injustice, & de la mort même, par mon assistance ? Après la mort de ce grand Homme, les Epicuriens, & les Stoïciens accoururent de toutes parts pour recüeillir sa succession, à laquelle les uns & les autres prétendoient également ; & comme je voulus m'opposer à leur injuste entreprise, ils se jetterent sur moi avec tant de violence, qu'ils déchirerent en pieces cette Robe que j'avois tissüe de mes propres mains ; & les uns & les autres

tres se persuadant qu'elle leur étoit demeurée toute entiere, se retirerent avec ces dépouilles, & formerent des Sectes differentes.

Des Personnes trop faciles à se laisser surprendre à l'apparence des choses, les aiant vûs couverts de mes livrées, les crûrent du nombre de mes Domestiques, & persuaderent aux Peuples ignorans une chose qu'eux-mêmes croioient veritable.

Si vous n'avez point entendu parler de l'Exil d'Anaxagore; du Poison que Socrate avalla si genereusement, & des peines que Zénon souffrit avec tant de constance, parce que ces choses vous sont étrangères; au moins avez-vous pû sçavoir les belles actions des Canies, des Sorans & des Senèques, dont la mémoire est encore récente & celebre parmi vous? Ces Hommes Illustres n'eurent point d'autres ennemis que ceux qui ne pouvoient souffrir la lumiere, & l'éclat de leurs vertus; & parce que s'arrêtant à mes preceptes, ils vouloient être innocens parmi les coupables, ils furent jugés criminels.

C'est

C'est pourquoi vous n'avez pas sujet de vous étonner, si dans la mer inconstante de cette vie nous sommes agités de tant d'orages & de tempêtes, puis que nous n'avons point d'autre but & d'autre dessein, que de déplaire aux Méchans ; & quoique leur nombre soit infini, il nous doit néanmoins être méprisables, n'ayant aucun chef, & n'étant poussé que de fureur & d'aveuglement. Que s'ils ramassent quelquefois toutes leurs forces, pour nous attaquer avec plus de violence qu'auparavant ; la Raison, sous les enseignes de qui nous combattons, renferme aussi-tôt ses Troupes dans la Citadelle, pendant que nos Ennemis s'amuse à piller un bagage qui nous est inutile : & pour lors étant élevés au-dessus d'eux, nous nous mocquons de leurs vaines menaces, & nous considérons avec mépris l'avarice qui leur fait ravir les choses les plus viles & les moins dignes de la conquête d'un Homme raisonnable.



CHA



CHAPITRE IV.

Quiconque a pendant cette vie
 Tenu la Fortune asservie
 Sous l'empire de la Raison,
 Et voiant d'un même œil le Cyprès & la Palme,
 A toujours conservé son esprit dans le calme,
 A la Cour, & dans la Prison.

La mer, écumante de rage,
 Le menacera du naufrage,
 Sans pouvoir ébranler son cœur;
 Et lors que le Vesuve, & l'éclat de la Foudre,
 Reduiront tout en cendre, & mettront tout en poudre,
 Il sera seul exempt de peur.

Quel sujet donc un Misérable
 A-t-il de croire redoutable
 Des Tyrans le foible couroux?
 Vivez sans craindre rien, soiez sans esperance,
 Et vous reconnoîtrez qu'avecque leur puissance
 Ils n'ont point de pouvoir sur vous.

Celui qui craint, ou qui desire,
 Se soumet au cruel empire
 De ces Bourreaux de l'Univers;
 Il abandonne un rang qu'il doit à sa naissance,
 Il jette un Bouclier qui lui sert de defence,
 Et forge lui-même ses fers.

M'Entendez-vous? Ces choses font-elles impression sur votre esprit? Le son de ma Lyre ne vous touche-t-il point? Pourquoi pleurez-vous? Quel est le sujet de vos larmes? Parlez, &
 ne

ne me cachez rien : Si vous attendez l'assistance du Medecin , ne faut-il pas que vous lui découvriez votre mal ? Alors aiant un peu repris les forces de mon esprit , je lui répondis en ces termes.

Est-il nécessaire de vous montrer une blessure qui paroît assez d'elle-même ? Ignorez-vous l'extrême rigueur dont la Fortune afflige mon innocence ? Suis-je ici dans cette Bibliothèque que vous aviez choisie pour votre principale demeure ? & où nous disputions souvent ensemble des Sciences humaines & divines ? Etois-je en ce miserable état , lors que je m'instruisois avec vous des choses les plus secretes de la Nature ? Lors que vous me representiez sur un Globe le cours des Astres , & les mouvemens des Cieux , & que vous traciez toutes les actions de ma vie sur le modele de la Divinité même ? Est-ce donc là la récompense que je reçois pour vous avoir si fidelement servie ? N'aviez-vous pas fait dire autrefois à Platon ces mémorables paroles ? *Que les Républiques seroient heureuses , si elles étoient gouver-*

gouvernées par des Personnes qui fissent profession de la Sagesse, ou si ceux qui les gouvernent s'étudioient à l'acquérir. N'avez-vous pas aussi déclaré par la bouche de ce même Interprete de vos sentimens, que la raison qui devoit obliger les Sages à prendre le maniement des Affaires publiques, étoit qu'ils ravissoient aux mauvais Citoyens l'occasion d'usurper le Gouvernement, & la puissance de nuire aux Gens de bien ? J'ai voulu suivre ces Préceptes, & j'ai désiré d'employer à la conduite de la République les Maximes que vous m'aviez apprises dans la solitude de ma Bibliotheque. Vous m'êtes témoin, & Dieu qui vous a fait descendre dans le cœur des Sages me l'est aussi, que je n'ai jamais accepté aucune Charge, qu'afin de procurer le salut des Bons. Cette ferme résolution a été la source de tous les démêlés que j'ai eû avec les Méchans; & comme la bonne conscience ne craint jamais rien, j'ai méprisé la haine & la colere des Personnes les plus puissantes, quand il a fallu rendre la justice.

Combien

Combien de fois me suis-je opposé publiquement à la violence de Bonigaste , lors qu'il vouloit ravir les biens de tous ceux qu'il estimoit trop foibles pour lui résister ? Combien de fois ai-je empêché Trigille , Intendant de la Maison Roiale , d'achever les crimes qu'il avoit déjà presque commis , & qu'il eut executés sans ma résistance ? Combien de fois ai-je défendu par mon autorité les miserables Citoyens que l'avarice des Barbares chargeoit impunément de fausses accusations ? Personne ne s'est jamais pû vanter de m'avoir empêché d'être équitable. Lors que j'ai sçu le déplorable état des Provinces presque ruinées par les concussions des Gouverneurs , & par les impositions excessives , je n'en ai pas été moins affligé que ceux qui souffroient eux-mêmes ces calamités. Dans le tems d'une cruelle famine , le Préfet du Prétoire aiant fait donner ordre à toute la Campanie de fournir des bleds & des vivres , l'intérêt des Peuples me fit prendre contre lui la défense de la Province qui alloit être réduite à la dernière

derniere extrémité ; & l'affaire étant portée devant le Roi , j'obtins que l'ordre seroit revoqué. J'ai triomphé de l'insatiable convoitise de ces infames Harpies de Cour , qui dévoroient déjà des yeux les Trésors du Consulaire Paulin , & je l'ai retiré de leurs griffes toujours ouvertes à la rapine.

Mais il n'est pas le seul de cet illustre rang dont j'aie protégé l'innocence , au hasard de tout ce qui pouvoit m'en arriver ; & pour sauver celle du Consulaire Albin de la calomnie de ses Adversaires , je ne me suis pas soucié de m'attirer la haine du Délateur Cyprien qui le vouloit perdre. Si je ne me suis fait des ennemis qu'à cause que je me suis armé pour la défense de la vertu , ne devois-je pas esperer des bons Citoyens , l'appui que l'amour de la justice m'a toujours empêché de vouloir attendre de la Cour.

Considérez , je vous prie , quels ont été les Accusateurs dont le témoignage a paru suffisant pour me condamner. Un Bazile chassé de la Cour , & puis rapellé pour m'objecter des crimes que la nécessité lui mettoit dans la bouche ,
&

& que ses Creanciers prénoient en paiement de ce qui leur étoit dû. Un Opilion, & un Gaudence ? lesquels aiant entendus le juste Arrêt de leur bannissement, & s'étant jettés dans l'asile sacré d'une Eglise, furent condamnés par le Roi même, à porter sur le front la marque des Esclaves, si dans le jour qui leur étoit prescrit, ils ne sortoient de la Ville de Ravenne. Que peut-on ajoûter à l'excès d'une telle severité ? Cependant le même jour qu'ils doivent être honteusement punis, ils commencent d'être heureux, parce qu'ils s'offrent à être les ministres de la passion de mes ennemis. Aussitôt qu'ils m'accusent, on reçoit leurs dépositions comme des Oracles, & l'adresse qu'ils font paroître à forger des impostures contre moi, est une preuve infailible de leur innocence.

Quoi donc, l'étude de la Sageffe, & l'amour que j'ai toujours eu pour les Sciences les plus solides, me rendent-elles coupable ? & la Sentence donnée contre mes Délateurs les rend-elle plus gens de bien ? La Fortune qui me traite avec tant de rigueur, n'a-t-elle

t-elle pas dû rougir de faire accuser un Innocent ? & ce qui semble encore plus insupportable que l'accusation même, d'employer à sa perte les derniers des Hommes ?

Mais quels sont les Crimes dont on m'accuse ? En voulez-vous sçavoir la substance ? On dit que j'ai désiré le salut du Senat. Voulez-vous apprendre les moiens dont je me suis servi ? J'ai empêché le Délateur de révéler des choses qui pouvoient convaincre le Senat du Crime de Leze-Majesté. Quoi donc, ô ma Divine Maitresse, dois-je nier ce qu'on m'objecte, afin de vous sauver l'honneur en me sauvant la vie ? Mais j'ai voulu faire la chose dont on m'accuse, & je n'aurai jamais d'autre volonté. Le confesserai-je ? & nierai-je seulement d'avoir empêché le Delateur ? J'appellerai donc un Crime, les vœux que j'ai faits pour le salut & pour la prospérité du Senat ? Il est vrai qu'il a bien mérité en me condamnant, que je les regardasse comme un crime ; mais la faute & l'imprudence des Hommes ne peut pas changer la nature des choses : & Socrate m'apprend

m'apprend qu'il ne m'est pas permis, ni de cacher une vérité, ni de demeurer d'accord d'un mensonge. Quoiqu'il en soit, c'est une chose que je laisse à votre jugement, & au jugement de tous ceux qui font profession d'une véritable Sageſſe, & je ne dirai rien davantage pour prouver mon innocence, que j'ai fait assez paroître dans l'Apologie que je laisse à la Poſterité. Car pourquoi parlerai-je de ces Lettres supposées, par lesquelles on veut me convaincre d'avoir espéré de voir le Peuple Romain en son ancienne liberté? puis que j'en eusse aisément découvert la fausseté, s'il m'eût été permis de me servir de la confession même de mes Accusateurs. Helas! quelle esperance de liberté reste-t-il à la République? Plût à Dieu qu'elle fut encore en état de l'esperer; je me servirois de la réponse de Canie, lequel interrogé par Caligule, s'il n'étoit pas complice de la Conjuraton faite contre lui, répondit genereusement: *César, si je l'avois sçûë, vous ne l'aurez pas sçûë.*

Lors que j'ai repassé toutes ces choses

les en mon esprit, la tristesse ne m'a pas tellement aveuglé la raison, que je me sois jamais plaint de ce que les Méchans combattent la Vertu; mais je m'étonne de ce que l'ayant entrepris, ils en ont enfin triomphé. De vouloir ce qui est mauvais, c'est un effet de la Nature corrompue; mais qu'un Scelerat puisse exécuter aux yeux de Dieu ce qu'il a projeté contre l'innocence, & qu'il l'opprime sans être puni, c'est une chose qui me semble tout-à-fait étonnante: c'est pourquoi ce n'est pas sans sujet qu'un de vos Disciples a fait autrefois cette objection. *S'il y a un Dieu, dit-il, d'où vient le mal? & s'il n'y en a pas, d'où vient le bien?*

Je permets toutefois aux Méchans, qui sont alterez du sang du Senat, & de tous les Gens de bien, de se vanger de celui qu'ils ont vû si long-tems combattre pour la défense du Senat, & de tous les Gens de bien; mais au moins ne méritois-je pas le même traitement de la part des Senateurs. Vous sçavez que je n'ai jamais rien dit, ni rien fait, qu'à votre persuasion,

sion,

sion. Vous vous souvenez avec quelle constance & quel mépris de la mort j'ai défendu l'innocence du Senat, lors que le Roi Theodoric étant à Verone le voulut enveloper en la cause d'Albin, accusé du crime de Leze-Majesté. Vous n'ignorez pas que ce que je dis est veritable, & que je ne me suis jamais donné de fausses louanges pour flater ma vanité, sçachant bien que celui qui fait de belles actions pour paroître aux yeux du monde, trahit la justice de sa bonne conscience qui se rend à elle-même un témoignage qui doit être suffisant à l'Homme vertueux. Vous voiez cependant quel succès accompagne mon innocence. Au lieu de me récompenser d'une vertu solide & veritable, on m'objecte des crimes suposés, & l'on me punit comme s'ils ne l'étoient pas.

Y eut-il jamais un crime avoué par le coupable, contre lequel tous les Juges se soient montrés également severes ? en sorte qu'il ne s'en soit rencontré pas un qui ait panché à la grace du Criminel, soit en se trompant en son opinion particuliere, ou soit que
con-

considerant la condition de tous les Mortels sujette au caprice de la Fortune, il fût touché de compassion pour celui qu'il voioit en ce déplorable état.

Si l'on disoit que j'ai voulu brûler les Temples, que j'ai voulu massacrer les Prêtres jusques sur les Autels, & qu'enfin tout ce qu'il y a de bons Citoyens sont autant de miserables Victimes que je destinois à la mort; encore ne me condamneroit-on point, si je n'étois présent & convaincu par ma propre confession. Et toutefois quoique mes Jugés & mes Accusateurs soient éloignés de moi de plus de six-vingt lieues, qu'on m'ait resserré dans une étroite Prison, & que je sois dans l'impuissance de me défendre; il suffit que j'aie aimé le Senat, & désiré sa liberté, pour être proscrit comme le plus infame de tous les Criminels, & pour être puni du dernier supplice, comme un Esclave qu'on croit assez coupable, s'il a désiré de n'être pas toujours accablé sous la pesanteur de ses chaînes. Que ces Barbares méritent bien de ne pouvoir jamais convaincre personne d'un attentat, qu'ils recon-

reconnoissent eux-mêmes trop illustre , & trop glorieux , pour être proposé sans déguisement contre ceux qu'ils veulent perdre.

Ils ajoutent donc à ce crime un autre crime bien différent , à sçavoir , que les Sacrileges ont été mes plus communes actions , & que j'ai crû tout legitime , pourvû que j'usurpasse les premieres Charges de la Republique.

Ce n'est pas là sans doute ce que vous m'avez appris , lors que vous infnuant en mon esprit avec une douceur pénétrante , vous en bannissiez tellement la convoitise des choses périssables , que je n'eusse pas voulu les acquérir par la moindre faute , bien loin de les vouloir acheter par des Sacrileges. Vous aviez gravé dans mon esprit , & vous me repetiez continuellement ces belles paroles de Pythagore : *Suivez Dieu*. Pouvois-je m'abaisser à rechercher le secours infame des Démons , moi que vos soins élevoient à un si haut degré d'excellence , que vous me rendiez en quelque sorte semblable à Dieu ? De plus , l'innocence avec laquelle on a tou-

B

jours

jours vécu chez moi ; la vie irréprochable de mes Amis ; & Symmaque mon Beau-pere , que son mérite a rendu aussi venerable que vous-même à tous les Gens de bien , me garantissent assez d'un pareil soupçon. Mais , ce qu'il y a d'étrange , c'est de vous-même que l'on tire la preuve des crimes que l'on m'impute ; & parce que j'ai embrassé votre discipline & vos mœurs, les maléfices dont on m'accuse trouvent une facile créance parmi les Esprits.

Ce n'étoit pas assez que toute l'estime & tout le respect que l'on doit avoir pour vous , ne m'aient jamais donné le moindre avantage , il faut encore que les injures que je reçois s'adressent particulièrement à vous , & que votre réputation soit déchirée par les crimes qu'on me suppose. Pour comble de douleur , la plûpart du monde ne juge pas des choses par elles-mêmes , mais par le seul événement , & ne croit rien de sage-ment prémédité , que ce qui est suivi d'un bon succès ; de sorte que la première chose que perdent les Malheureux c'est la réputation.

Je

Je ne veux point rapporter ici les divers discours, & les divers sentimens du Peuple sur mon sujet. Je dirai seulement que rien n'accable tant les Malheureux, que de voir que les crimes qu'on leur impute font croire qu'ils méritent leur malheur.

Pour mon particulier aiant été dépouillé de tous mes Biens, privé de mes Dignités, & deshonoré par les calomnies de mes ennemis, je souffre des maux continuels pour la récompense de mes bonnes actions; & dans l'état où la violence de mes Adversaires m'a réduit, je me représente à tout moment devant les yeux ces Maisons d'iniquité où se forgent les instrumens de toutes sortes de crimes & de mensonges. Il me semble que je les vois pleines d'allegresse, comme en un jour de triomphe; Que tout ce qu'il y a de Scelerats ne songe qu'à bien inventer des calomnies; Que tout ce qu'il y a de bons Citoyens, est saisi de crainte & de tristesse, en considerant le péril où je suis; Que les Méchans étant attirés à l'entreprise du crime par l'impunité, sont encore excités à

le commettre , par la récompense ; Et qu'enfin les Innocens ne sont pas seulement exposés à la fureur des Barbares , mais aussi dans l'impuissance de s'en défendre. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de m'écrier.



CHAPITRE V.

O Dieu dont la Parole a formé l'Univers,
 Dieu qui fais admirer en tes Ordres divers
 Ta sage Providence ;
 Et qui dans le repos de ta Divinité
 Meûs le Globe du Ciel d'une rapidité
 Qui marque ta puissance.

Que le Soleil commence , ou finisse son cours,
 Tu lui préscris sa route , il t'obéit toujours
 En sa longue carrière.
 Que la Lune décroisse , & croisse tous les mois,
 Tu la trouves soumise aux éternelles Loix
 Qui reglent sa lumière.

Ta sagesse a voulu que l'Etoile du soir
 Disparût le matin , quand l'Aurore fait voir
 Sa clarté renaissante :
 Et comme dans l'Hyver elle allonge les nuits,
 Elle accroît en Eté des jours qu'elle a produits
 La mesure inconstante.

C'est ta puissante Mains qui dispose des tems ,
 Qui fait que l'Aquilon dépouille tous les ans
 Les Bois de leur parure :
 Et qui dans le Printems rameine les Zéphirs ,
 Dont l'haleine féconde , & les moites soupirs,
 Leur rendent la verdure.

C'est

C'est elle seule enfin qui regle les Saisons,
 Qui fait germer les grains, qui produit des moissons
 La fertile abondance:
 Et tout cet Univers attentif à ta voix,
 Dans l'incapacité de former aucun choix,
 Te rend obéissance.

Tu conduis donc, Seigneur, chaque chose à sa fin?
 Et tu refuseras le secours de ta main
 A la Nature humaine?
 Ah! périsse plutôt sa fausse liberté,
 Et qu'elle ait à jamais ta seule volonté
 Pour sa regle certaine.

Pourquoi soumets-tu l'Homme au caprice du Sort?
 Pourquoi le Criminel met-il le Juste à mort
 Aux yeux de la Justice?
 Pourquoi le Vice assis sur le Trône des Rois
 Rit-il insolemment de tes plus saintes Loix,
 Sans crainte du supplice?

La fourbe est le seul art, pour devenir puissant.
 Le Coupable orgueilleux foule aux pieds l'Innocent
 Qu'il voit dans la poussière:
 Il le punit des maux que lui-même a commis,
 Et la Vertu n'échape à ses fiers Ennemis,
 Qu'en fuyant la lumière.

Le Méchant élevé, rempli tout de terreur,
 Et s'il veut signaler sa brutale fureur
 Par d'éternelles marques;
 Désolant en son cours cent Peuples méprisés,
 Il se plaît à marcher sur les Sceptres brisés
 Des plus puissans Monarques.

O grand Dieu, qui maintiens tout l'Univers en paix,
 Enfin regarde-nous accablé sous le faix
 D'un cruel esclavage;
 Montre-toi favorable aux malheurs des Humains.
 Le chef-d'œuvre immortel de tes divines mains,
 Et ta vivante image. B 3 Fais-

Fais-nous goûter enfin la douceur du repos :
 Fais renaitre, Seigneur, le calme sur les fious
 De la Mer de ce Monde ;
 Et que ta Providence établisse en ces Lieux
 Cet ordre & cette paix qu'établit dans les Cieux
 Ta Sageffe profonde.

Comme j'eûs proferé ces Vers d'un
 accent qui témoignoît assez l'excès
 de ma douleur ; la Philosophie avec
 un visage paisible , & qui ne paroïsoit
 aucunement émû de mes plaintes , me
 parla ainsi.

Aussi-tôt que je vous ai vû triste ,
 & le visage baigné de larmes , j'ai
 reconnu que vous étiez misérable , &
 banni de votre Patrie ; mais si je n'eusse
 appris de vous-même la longueur de
 votre éxil , je l'ignorerois encore. Nean-
 moins croiez-moi , vous n'êtes point
 chassé de votre Pais , vous vous en
 êtes seulement égaré : ou si vous ai-
 mez mieux qu'on vous en croie chassé ,
 vous vous en êtes donc chassé vous-
 même , puis que jamais personne n'eut
 pû vous en faire sortir.

Si vous vous souvenez quelle est
 votre Patrie , vous ne vous la repre-
 senterez point comme une Ville d'Athé-
 nes regie par la multitude ; mais vous
 songe.

songerez qu'elle est gouvernée par *un seul Seigneur & un seul Roi*, qui aime à y attirer beaucoup de Citoyens ; non pas à chasser ceux qui y sont, & que c'est être souverainement libre, que de lui obéir. Ignorez-vous l'ancienne Ordonnance de votre Cité, par laquelle il est déclaré que ceux qui voudront s'y établir, ne pourront en être bannis ? Ceux qui sont entrés une fois dans l'enceinte de ses murailles, ne doivent point appréhender : mais aussi-tôt qu'une Personne desire d'en sortir, elle est indigne d'y demeurer.

C'est pourquoi je ne suis pas si surprise de vous voir en ce lieu, que de vous y voir abatu de tristesse ; & je ne regrette pas tant la perte de cette Bibliothèque, où l'yvoire & le cristal paroïssent avec un si beau mélange, que celle de la constance de votre Esprit. C'est en vain que j'y cherche cette principale demeure de la Sagesse, dans laquelle je n'avois mis aucun Livre, mais que j'avois remplie de mes plus nobles Maximes, & de ces grandes vérités qui font estimer les Livres.

Ce que vous dites avoir fait pour

le bien public est véritable, & même vous en avez passé la plus grande partie sous silence. Vous avez parlé de la vérité, & de la fausseté des choses qu'on vous objecte, & vous en avez dit ce que personne-n'ignore. Quant à ce qui regarde les crimes & les impostures de vos Accusateurs, vous avez bien fait de n'en toucher qu'un mot en passant ; car le Public qui examine tout, s'en entretient assez. Vous avez déclamé ensuite contre l'injustice du Senat. Vous vous êtes plaint de l'injure qu'on me fait, & de ce qu'on noircit votre réputation. Enfin vous avez laissé éclater votre ressentiment contre la Fortune, en lui reprochant son aveuglement dans la distribution des biens & des maux. Et en dernier lieu, vous avez prié le Maître de toutes choses d'établir sur la Terre la même concorde qu'il fait régner dans le Ciel. Mais parce que votre esprit est agité de beaucoup de passions différentes, & que la douleur, la colère, & la tristesse, le partagent tour à tour ; il n'est pas à propos, en l'état où vous êtes, de faire agir contre votre

tre

tre mal toute la force des remedes. C'est pourquoi je ne me servirai maintenant que de lenitifs, afin que les parties qui sont enflâmées & endurcies par l'amas qui s'y est fait des humeurs malignes venant à s'amollir peu à peu, soient mieux disposées à recevoir des remedes plus efficaces.



CHAPITRE VI.

Lors qu'une excessive chaleur
Ravit au triste Laboureur
Le seul prix de ses longues peines,
Il abbat le Gland des Forêts,
Et privé des Fruits de Cerès,
Il se nourrit de ceux des Chênes.

Lors que les cruels Aquilons
Regnent aux plus creux des Vallons,
On ne va pas chercher des Roses.
Si l'on veut recueillir du Vin,
On laisse mourir le Raisin,
Sans renverser l'ordre des choses.

Celui qui regle tous les Tems,
A donné les Fleurs au Printems,
A donné les Fruits à l'Automne,
A l'Été les riches Moissons,
Et chacune de ces Saisons
Ne fait rien que ce qu'il ordonne.

Ce qui change l'ordre certain
 Que marque, & que prescrit sa Main,
 Pour suivre une route trompeuse,
 S'égare dans mille détours,
 Et devant la fin de son cours
 Epreuve une fin malheureuse.

ME permettez-vous donc de vous faire quelques demandes, pour reconnoître l'état de votre Esprit, & trouver ensuite moien de le guérir? Demandez-moi, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, & je suis prêt de vous répondre. Alors prenant la parole: Estimez-vous, me dit-elle, que toutes choses arrivent d'elles-mêmes en ce monde; ou qu'au contraire elles soient conduites par une Intelligence supérieure qui les fasse agir? Non, lui dis-je, je ne croirai jamais que ce qui conserve un ordre si certain, agisse fortuitement. Je sçai que Dieu préside continuellement à ses ouvrages, & rien ne me pourra faire changer une opinion si véritable. Il est vrai, repartit-elle, & c'est ce que vous venez de chanter dans vos Vers. Vous avez seulement déploré la misérable condition des Hommes, qui selon vous, sont les seuls sur qui Dieu n'étend pas
 les

les soins de sa Providence. Pour le reste du monde, vous accordiez facilement qu'il étoit gouverné par une Intelligence sublime & raisonnable; c'est pourquoi je ne puis assez m'étonner comment votre Esprit aiant un si salutaire sentiment, est encore malade: Mais il faut que je sonde plus avant; il me semble que j'aperçois quelque chose qui manque aux moïens de votre guérison.

Puis que vous ne doutez point que Dieu ne gouverne le Monde, connoissez-vous aussi la maniere dont il le conduit? Je vois bien qu'à peine pouvez-vous comprendre le sens de ma demande, bien loin d'être capable d'y répondre. Je sçavois assurement qu'il y avoit en vous quelqu'endroit plus foible que les autres, par où les passions s'étoient glissées dans votre Esprit, comme par une brèche abandonnée. Mais, dites-moi, vous souvenez-vous encore quelle est la fin generale de toutes ces choses, & quel est le but de la Nature? Vous en avez peut-être entendu parler, mais la tristesse vous en a fait perdre le sou-

venir. Au moins sçavez-vous quel est l'Auteur de toutes choses ? Oüi , lui dis-je , je sçai que c'est Dieu. Mais , comment se peut-il faire , dit-elle , que connoissant le Principe d'une chose , vous en ignoriez la fin. Je vois bien que le propre des Passions violentes , est simplement de remuer l'esprit de son assiette ordinaire , & non pas d'anéantir entierement la raison. Mais je vous prie de me répondre encore une fois à ce que je vous demanderai. Vous souvenez-vous à présent que vous êtes Homme ? Pourquoi , lui dis-je , me serois-je si-tôt oublié de moi-même ? Me pourrez-vous donc dire , poursuivit-elle , ce que c'est que l'Homme ? Est-ce là , repartis-je , ce que vous aviez à me demander ? Puis-je ignorer que l'Homme est un Animal raisonnable & mortel. Je le sçai , & je confesse que c'est ce que je suis. N'apercevez-vous , me dit-elle , rien davantage en vous ? Votre Silence me fait voir que vous n'y remarquez plus aucune particularité considérable , & je juge en même tems qu'il y a une autre cause principale de votre mal ,

mal, sçavoir, que vous ne vous connoissez plus vous-même ; & cette nouvelle connoissance que je viens de recevoir, me donne une plus grande facilité de vous guérir.

L'oubli de ce que vous êtes, obscurcissant les plus belles lumieres de votre esprit, vous fait plaindre d'un exil imaginaire, & d'une perte de biens qui ne vous ont jamais été ravis. Ensuite comme vous ignorez quelle doit être la fin de toutes choses, vous estimez que les Méchans sont les plus heureux & les plus puissans : & parce que vous ne sçavez pas comment le Monde est gouverné, vous vous persuadez que le flux & reflux de la Fortune n'a point d'Intelligence superieure qui lui donne ses divers mouvemens : ce que j'estime suffisant, non seulement pour vous rendre malade, mais aussi pour vous causer la mort.

Cependant je remercie Dieu de ce que vous n'avez pas encore perdu tous les avantages, & toutes les propriétés de la Nature humaine. J'ai trouvé le moien de vous guérir, puis que vous êtes entierement persuadé que le hazard

zard n'a point de part aux événemens , & que tout est soumis à la conduite de la Divine Providence. Ne craignez donc rien ; cette petite étincelle rallumera bien-tôt en vos membres la chaleur vitale qui s'est presque éteinte.

Mais parce qu'il n'est pas encore tems de se servir des plus forts remedes , & que les Esprits sont d'une telle nature qu'il faut necessairement qu'après qu'ils ont rejeté les veritables opinions , ils en embrassent de fausses , d'où s'éleve ce nuage d'erreurs & de passions qui leur couvre les yeux , & qui les empêche de reconnoître la verité ; je me servirai des moiens les plus faciles & les plus innocens , afin qu'ayant dissipé les tenébres des fausses persuasions , vous puissiez ouvrir les yeux à la veritable lumiere.



C H A.



C H A P I T R E VII.

Lors que de ses plus sombres voiles
 La Nuit envelope les Cieux,
 La pure clarté des Etoilles
 Ne sçauroit briller à nos yeux.

La Mer qu'on voioit transparente
 Quand rien ne troubloit son repos,
 S'obscurcit lors que la tourmente
 Mêle le sable avec ses flots.

Quelquefois l'onde impetueuse
 D'un Torrent descendu des Monts,
 Aiant roûlé victorieuse
 Jusques au plus creux des Vallons:

D'une roche haute & massive
 Les vastes quartiers opposés,
 La retiennent enfin captive,
 Et brisent ses flots courouçés.

Si vous desirez voir sans peine
 Le beau jour de la Verité,
 Et suivre la route certaine
 Qui meine à la felicité,

*Que le plaisir, ni la tristesse,
 Que l'esperance, ni la peur,
 Ne soient point les maîtres d'un cœur
 Dont la seule Raison doit être la maîtresse.*

Lors que cette Troupe rebelle,
Suivant ses transports furieux,
Prive la Reine naturelle
De l'Empire absolu qu'elle a reçu des Cieux ;

L'Ame couverte d'un nuage
Qui lui cache la vérité,
Change en un honteux Esclavage
L'éclat, & la grandeur de son autorité,

Fin du premier Livre.



CONSO-



CONSOLATION
DE LA
PHILOSOPHIE.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

A Près que la Philosophie eut prononcé ces Vers , elle demeura quelque tems sans parler ; & comme elle eût redoublé mon attention par son Silence , elle reprit ainsi son discours.

Si j'ai bien reconnu l'origine de votre Maladie, elle procède du souvenir que vous avez de ces jours bienheureux où toutes choses vous étoient si favorables ; & le desir que vous avez de les revoir encore vous rendant

rendant ainsi languissant , il vous semble que du changement de la Fortune procède celui de votre esprit. Mais vous vous trompez , je connois mieux que vous les diverses figures de ce Monstre. Il converse familièrement avec ceux qu'il veut trahir , & jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de les perdre , il les comble de mille faveurs , afin qu'ensuite ses attaques leur étant imprévûës les touchent plus sensiblement. Je suis même persuadé que si vous examinez bien la nature , les actions & ses libéralités en votre endroit , vous confesserez que ses bienfaits & sa disgrâce , n'ont fait ni votre félicité , ni votre infortune.

J'espère n'avoir pas beaucoup de peine à vous remettre cette connoissance dans la mémoire : car lors que la Fortune s'aprochoit de vous pour vous flater , vous aviez coûtume de la repousser avec mépris , & de combattre ses charmes par des discours genereux & des maximes solides que vous aviez prises dans mon Ecole.

Il est vrai néanmoins qu'un soudain changement ne peut arriver sans
causer

causer quelque legere émotion dans l'esprit, & c'est ainsi qu'il est arrivé que vous avez un peu perdu de votre premiere tranquillité. Mais il est tems que vous preniez quelque nourriture agréable & facile, afin qu'elle pénétre jusqu'au fonds de votre ame, & qu'elle y fasse place à des viandes plus solides.

Que la Rhétorique donc s'approche de vous avec tous les attraits de son éloquence, qui ne s'égaré jamais du bon chemin, lors qu'elle veut suivre mes Préceptes; & que la Musique par ses tons tantôt plus legers, & tantôt plus lents, vienne enchanter votre douleur.

Dites-moi premierement quel est le sujet de votre tristesse, & quelle est la cause de vos larmes. Vous croiez peut-être souffrir une calamité qui n'a jamais eu d'exemple: Mais vous vous trompez, si vous pensez que la Fortune se soit changée en votre endroit. Sa nature est de n'être jamais égale; & je puis dire qu'elle a fait voir en votre Personne qu'elle est quelquefois constante. Elle étoit dans la même
humeur,

humeur, & dans les mêmes sentimens qu'elle est aujourd'hui, lors qu'elle vous caressoit avec tant d'adresse, & qu'elle flatoit votre ambition d'une félicité imaginaire. Vous avez découvert sans y penser le masque dont cette aveugle se couvre; & celle qui se cache encore aux yeux des autres Hommes, se fait voir toute entière aux vôtres. Si vous approuvez ses actions, accommodez-vous à son humeur, & ne faites plus des plaintes inutiles: Si vous les condamnez, méprisez les, & quand elle viendra pour vous flater, repoussez-la généreusement.

Ce qui vous cause à présent une si grande tristesse, devrait être le sujet de votre joie. Celle dont personne ne peut s'asseurer de n'être pas un jour abandonné vous a quitté. Devez-vous estimer véritable un bonheur que vous devez perdre infailliblement? Et pouvez-vous aimer une félicité qui ne dure pas long-tems, & qui vous plonge en une profonde mélancolie lors qu'elle se retire de vous. Que si vous ne pouvez pas la retenir quand vous le desirez, & si sa fuite vous fait

fait misérable, qu'est-ce que cet abandonnement, sinon le présage d'une calamité prochaine ?

Il ne suffit pas de ne regarder que ce qui se présente à nos yeux. L'Homme sage considère l'avenir ; & toujours égal à lui-même, voit d'un même œil les caresses & les menaces de la Fortune. Il faut que vous souffriez patiemment tout ce qui vous arrive de la part de celle sous le joug de laquelle vous avez une fois baissé le cou. Si vous voulez prescrire des Loix à celle que vous avez choisie pour votre Maîtresse, & si dans la condition d'esclave, où vous êtes, vous voulez qu'elle demeure & qu'elle se retire quand il vous plaira, n'êtes-vous pas tout-à-fait déraisonnable ? & n'irritez-vous pas celle que vous ne sçauriez faire changer ? Si vous vous étiez une fois mis sur Mer, vous n'iriez plus à votre gré, mais au gré des Vents : Et si vous aviez ensemencé un champ, vous ne trouveriez pas étrange qu'il se reposât quelque tems, après vous avoir donné des marques de sa fertilité.

Vous vous êtes engagé sous la conduite

46 . CONSOLATION

duite de la Fortune , il faut que vous obéissiez à ses ordonnances. Voulez-vous arrêter l'impetuosité de la Rouë qu'elle tourne incessamment ? Ne voyez-vous pas , ô le plus aveugle de tous les Hommes ! que si la Fortune étoit constante , elle cesseroit d'être ce qu'elle est ?

A Prés qu'elle a changé la Face de la Terre ,
Qu'elle a donné la Paix , ou déclaré la Guerre ,
Selon sa volonté :

Parmi ces changemens , rien ne lui sçauroit plaire ;
Elle est toujours semblable à l'Europe agité ,
Par un reflux contraire.

L'insolente se plaît à nous laisser des marques
Du mépris qu'elle fait de tant de grands Monarques
Qu'elle avoit carellés :

Et l'on voit tout d'un coup que sa faveur changeante
Releve les Vaincus qu'elle avoit renversés
Sur l'Arene sanglante.

La voix des Affligés , leurs soupirs , & leurs larmes ,
Ne peuvent opposer que d'inutiles armes

A ses longues rigueurs :
Vainement sur vos maux vous voulez vous étendre ;
Elle est sourde à vos cris , elle se rit des pleurs
Qu'elle vous fait répandre,

C'est ainsi que de vous la Cruelle se joue ,
Qu'elle éprouve sa force à tourner cette Rouë
Qui fait votre destin :

C'est ainsi qu'elle croit faire un coup mémorable ,
Lors qu'elle rend un Homme en un même matin
Heureux & miserable.

CHA-



CHAPITRE II.

JE veux ici faire parler la Fortune , afin que vous voyiez si ce qu'elle exige de vous est juste & raisonnable : Imaginez - vous donc qu'elle vous tient ce discours.

Pourquoi vous plaignez - vous continuellement de ma conduite ? Quelle injure vous ai - je faite ? Quels biens vous ai - je ravis ? Choisissez un Arbitre de nos differens , & qu'il juge sans passion à qui les Richesses & les Dignités doivent appartenir : Et si vous pouvez me montrer qu'elles appartiennent en propriété aux Hommes , je vous avouerai que ce que vous me demandez vous est véritablement dû.

Vous êtes sorti nud du sein de votre Mere , & je vous ai vêtu. Vous êtes né pauvre , & je vous ai comblé de richesses : Ce qui fait à présent le sujet de vos plaintes , c'est que je vous ai toujours été favorable , & que je vous ai donné libéralement tout ce qui pouvoit être en ma disposition. Si je vous
rede-

redemande aujourd'hui ce que je vous ai prêté, vous m'en devez remercier comme d'une chose dont je vous ai permis si long-tems la jouïssance. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre, comme si vous aviez perdu ce qui vous appartenoit. Pourquoi donc pleurez-vous ? Je ne vous ai fait aucun tort. Les richesses, les honneurs, & toutes les autres choses semblables sont de mon apauage. Ce sont des Servantes qui veulent reconnoître leur Maitresse. Elles viennent avec moi, & elles s'en retournent avec moi. Je ne fais point de difficulté d'asseurer que si ce que vous vous plaignez d'avoir perdu vous appartenoit véritablement, vous ne l'eussiez jamais perdu. Serai-je la seule qui ne pourrai jamais jouïr de mes droits ?

On ne se fâche point contre le Ciel, de ce qu'il fait succeder une nuit sombre aux jours les plus beaux & les plus fereins. Il est permis aux Années de couvrir la face de la Terre de fleurs & de moissons, de l'obscurcir ensuite de nuages, & de la blanchir de neiges. La Mer peut quand il lui plaît abaïsser
ses

ses flots , & devenir tranquille , & les soulever un moment après , afin d'engloutir ceux qu'elle venoit de favoriser. Cependant la convoitise insatiable des Hommes voudra m'obliger à devenir constante , & à changer de nature selon leur caprice. C'est en ce mouvement continuel que je fais voir ma puissance , & que je mets tout mon divertissement. Je tourne incessamment une Rouë : J'éleve les uns & j'abaisse les autres , sans qu'on ait un juste sujet de m'accuser. Je ne vous empêche pas de monter au haut de cette Rouë ; mais ne croiez pas que je vous fasse une injure , lors qu'il me plaira de vous en faire descendre.

Pouvez-vous ignorer ma façon d'agir ? Ne sçavez-vous pas que Cresus Roi de Lydie , dont la puissance paroissoit un peu auparavant si redoutable à Cyrus , fut un moment après chargé de chaînes , & mis sur un bucher pour y être brûlé comme une misérable Victime , si l'eau du Ciel n'eût éteint le feu qui l'alloit réduire en cendres ? Ne vous souvenez-vous pas que Paul Emile versa des larmes au milieu de

C.

son

son triomphe, en considérant le malheur de Persée qu'il menoit captif ?

Que veulent dire ces soupirs & ces gémissemens dont les Théâtres retentissent tous les jours ? N'y déplore-t-on pas la rigueur de la Fortune, qui renverse d'un seul coup les Empires les plus florissans ? N'avez-vous pas appris dans la Fable, étant encore jeune, qu'il y avoit deux Tonneaux à l'entrée du Palais de Jupiter, de l'un desquels il tiroit les Biens, & de l'autre les Maux, pour les distribuer aux Hommes selon sa volonté ? Que direz-vous si je vous fais voir que vous avez beaucoup plus reçu du premier que du second ? que je ne vous ai pas encore tout-à-fait abandonné, & que le changement que vous me reprochez doit être la cause de votre espérance ?

Néanmoins quand ce que je vous dis ne seroit pas véritable, vous ne devez en aucune maniere vous laisser abatre à la tristesse ; & puis que vous êtes en un Roiaume dont tous les autres observent étroitement les Loix, il ne faut pas que vous prétendiez vivre seul dans l'indépendance.

Quand

Quand de la Corne d'Amalthee
 Sortiroient autant de tresors
 Que l'on voit la Mer agitee
 Pouffer de sables sur ses bords :
 Les Hommes, d'une voix commune,
 Blâmeroient encor la Fortune,
 Sans pouvoir regler leur esprit,
 Dont les desirs insatiables,
 Passent les bornes raisonnables
 Que la nature leur prescrit.

Si Dieu leur donne des richesses,
 Des honneurs, & des dignités,
 Ils considerent les largesses
 Comme des biens trop limités.
 Les choses une fois acquises,
 Ne peuvent plus paroître exquises
 A leurs souhaits ambitieux,
 Et leur famelique avarice
 Ne trouve rien qui l'assouvisse
 En son appetit furieux.

Comment donc cette convoitise
 Se bornera-t-elle jamais,
 Puis que dans ceux qu'elle maîtrise
 Elle s'accroît par les bienfaits ?
 Leur visage pâle de crainte,
 Et leur bouche ouverte à la plainte,
 Nous marquent cette verité ;
 Qu'on n'est riche qu'en aparence,
 Lors qu'au milieu de l'abondance
 On se plaint de sa pauvreté.





C H A P I T R E III.

SI la Fortune vous apportoît toutes ces raisons pour sa défense, vous n'oseriez pas seulement ouvrir la bouche pour vous excuser. Si vous avez néanmoins quelque chose à dire pour justifier vos injustes plaintes, vous le pouvez faire, je vous permets de parler, & je suis prête à vous entendre. Alors prenant la parole, je lui dis.

Il est vrai que ces choses ont une apparence extrêmement belle. Tout ce que la Rhétorique a d'agrémens, & la Musique de douceur, s'y rencontre avec un parfait mélange, & lors qu'on les entend elles ont de merveilleux charmes pour contenter l'oreille; mais elles ne pénètrent pas où les Misérables ressentent leur mal. C'est pourquoi, lors que les sens ne sont plus touchés par le son de ces paroles flatteuses, la douleur se fait sentir avec encore plus de violence qu'auparavant.

Je l'avouë, me répondit la Philosophie: ce ne sont pas encore ici les remedes que je vous veux donner;

ce

ce sont seulement de petits lénitifs dont je me sers pour apaiser un peu la violence de votre mal, qui n'est pas en état d'être traité d'une autre maniere. Mais lors qu'il sera necessaire je mettrai la sonde plus ayant, & j'apliquerai des remedes plus efficaces. Je ne vous demande à présent qu'une chose, c'est de ne vouloir point persuader à tout le monde que vous êtes misérable.

Avez-vous donc si-tôt oublié l'excès & le nombre des faveurs que vous avez reçues de la Fortune ? Je ne vous dirai point qu'après la mort de votre Pere, les premiers Hommes de la République eurent un soin particulier de vous élever, & qu'étant choisi pour entrer en l'Alliance des plus Illustres de Rome, vous leur avez été joint par les liens de l'amour, avant que de leur être uni par ceux du sang. S'est-il trouvé quelqu'un qui ne vous ait estimé très-heureux, tant par le rang que vos deux Beaux-peres ont tenu dans l'Empire, que par le mérite & la sagesse de vos deux Epouses, & par la vertu des Enfants, dont le Ciel a béni vos Mariages.

Je ne dirai pas qu'étant encore jeune , vous avez obtenu des Charges , & possédé des Dignités où les plus âgés n'osent pas même aspirer. Je ne prétens point m'arrêter aux choses les plus communes , je viens tout d'un coup au point qui fait le comble de votre félicité.

Si le ressouvenir d'une belle action , & si le fruit qu'on en tire , laisse dans l'esprit de l'Homme une certaine Beauté qu'il ne peut considérer sans un extrême plaisir ; les maux dont vous êtes accablé pourront-ils jamais effacer de votre mémoire ce jour bienheureux auquel vous vîtes vos deux Fils sortir de votre Palais revêtus des marques du Consulat , accompagnés de tous les Sénateurs , & suivis de tout le Peuple dont les acclamations témoignoit la réjouissance ? Pourrez-vous oublier ce jour , auquel étant au milieu de ces deux jeunes Consuls assis en leur Chaire d'ivoire , vous fîtes le Panégyrique des vertus du Prince , & vous fûtes estimé pour le plus sçavant , & pour le plus éloquent des Romains ? Pourrez-vous , dis-je , oublier ce jour que venant avec
eux

eux au milieu du Cirque, où tout le Peuple étoit amassé, vous surpassâtes son attente par une si grande profusion de Richesses, qu'il ne s'en étoit jamais tant vû dans un jour de Triomphe.

Après tant de faveurs j'ai quelque sujet de croire que vous aviez enchanté la Fortune, puis qu'elle paroïssoit si constante à vous favoriser, & qu'elle vous combloit de tant de bienfaits. N'est-il pas vrai qu'elle vous a fait des graces qu'aucun particulier n'avoit encore reçues? Voulez-vous donc compter avec elle pour examiner ce qu'elle peut vous devoir? C'est ici la première fois qu'elle vous a regardé de mauvais œil; & si vous comparez le nombre & la grandeur de ses faveurs, avec le nombre & la grandeur de ses disgraces, vous ne pourrez pas nier que vous ne soyez encore bienheureux. Que si vous ne vous estimez pas tel, à cause que ces tems agréables se sont écoulés, vous devez songer que les tems malheureux passeront aussi de la même manière.

Est-ce d'aujourd'hui que vous êtes monté sur le Théâtre de ce monde? Et

pouvez-vous dire qu'étant Etranger, vous n'en connoissez pas encore les Coûtumes ? Croiez-vous qu'il y ait ici bas rien d'asseuré, puis qu'en un moment l'Homme cesse d'être ce qu'il étoit ?

Les choses qui dépendent de la Fortune nous sont rarement fidelles, & celles même qui nous sont les plus assurees trouvent une espece de mort dans le dernier jour de notre vie : Que vous importe-t-il donc, ou que vous quittiez la Fortune en mourant, ou qu'elle vous abandonne en s'enfuiant.

Quand le Soleil naissant vient éclairer les Cieux,
Les Astres de la Nuit s'éclipsent à nos yeux,
Obscurcis par l'éclat de sa vive lumiere.
Quand le vent du Midi souffle dans un Jardin,
L'on n'y voit plus le soir les Roses du matin,
Et le Lys éfchillé perd sa beauté premiere.

Souvent on voit la Mer en un si grand repos,
Qu'en son vaste circuit, immobile, & sans flots,
Elle rend du Soleil l'image raisonante ;
Souvent les Aquilons aiant enflé ses eaux,
Elle rentre en fureur, & brise les Vaisseaux
Par l'effroiable choc de son onde écumante.

Tout étant ici bas sujet au changement,
Attendez pour vous seul un plus doux traitement,
Et mettez votre espoir aux biens de la Fortune.
La Sentence d'un Dieu ne se revoque pas,
Et vous êtes soumis à cette Loi commune,
Que tout Etre engendré doit subir le trépas.

CHA-



CHAPITRE IV.

A Lors je lui répondis ; Vous ne m'alléguez rien qui ne soit très-véritable , ô divine Protectrice de toutes les Vertus ! Je ne puis pas dire que la Fortune m'ait été trop peu de tems favorable. Au contraire la durée de ma prospérité fait le sujet de mes plaintes , parce qu'entre tous les malheurs il n'y en a point de plus sensible que le souvenir qu'on a de son premier bonheur. Vous commettez , me dit-elle , une grande injustice , & vous ne pouvez pas attribuer à la Fortune un mal qui n'est que dans votre imagination. Si sa fuite vous surprend , & si cette prospérité passagere forme dans votre esprit de vaines chimeres afin de vous étonner ; songez combien de choses vous restent encore pour vous maintenir en votre ancienne félicité.

N'est-il pas vrai que si ce que vous possediez de plus précieux au milieu de tant de richesses vous avoit été divinement conservé , vous n'auriez au-

cun sujet de vous dire misérable, aiant encore la meilleure & la plus noble partie de votre Bien ? Votre Beau-pere Symmaque, la gloire du nom Romain, l'ornement du monde, & le premier de tous les Hommes, vit encore ; & ce que vous acheteriez au prix de tout votre sang ; cet illustre Personnage, qui n'aime que la sagesse & que la vertu, déplore votre calamité, sans songer à celle qu'il endure. Votre Epouse dont le grand esprit est accompagné d'une si rare modestie ; votre Epouse dont la pudeur est si recommandable ; & pour comprendre en un mot le Panégyrique de toutes ses vertus, votre Epouse semblable à son Pere Symmaque, vit encore ; & comme votre infortune lui fait desirer la mort, elle ne vit plus que pour vous seul, en sorte que la voyant incessamment pleurer votre absence, je confesse moi-même que vous avez perdu quelque chose de votre félicité.

Que dirai-je enfin, des Enfans que vous avez eu d'elle, dans lesquels autant que la tendresse de leur âge le peut permettre, on remarque déjà la viva-

vivacité de leur Pere & de leur Ayeul ? Le principal soin des Hommes étant de conserver leur vie , vous êtes heureux si vous sçavez connoître votre félicité , puis que vous possédez encore ce que vous estimez plus cher que la vie même.

Cessez donc de pleurer inutilement ; la Fortune ne traite pas encore avec beaucoup de rigueur ces gages précieux de votre prospérité ; ni la tempête qui vous agite n'est pas fort à craindre , puis que vous avez deux Ancres pour vous affermir contre ses efforts , dont l'une est le soulagement que vous recevez dans le tems présent , & l'autre l'espérance qui vous reste pour l'avenir.

Dieu veuille , lui dis-je , que ces deux choses ne m'abandonnent jamais ; car tant que j'aurai ces deux apuis , la violence de l'orage ne me pourra submerger ; & quoique tous les flots de la Mer se soulevent contre moi , j'arriverai toujours au Port : Cependant vous voyez combien je suis déchu de ma première grandeur.

Alors la Philosophie m'interrom-

pant, s'écria : J'ai déjà gagné quelque chose sur vous, puis qu'en l'état où vous êtes, vous ne vous croiez pas encore tout-à-fait misérable. Je ne puis toutefois souffrir cette délicatesse avec laquelle vous vous plaignez qu'il vous manque quelque chose pour être heureux. Y a-t-il quelqu'un à qui la Fortune soit si favorable qu'il ne lui manque rien ? Ne sçavez-vous pas que la nature des biens de ce monde, est telle qu'on ne les peut pas posséder tout à la fois, ou qu'après en avoir jouï quelque tems, on les perd avec plus de facilité qu'on ne les avoit acquis ? L'un est dans l'abondance & dans les plaisirs ; mais la bassesse de sa naissance le rend méprisable. L'autre est d'une extraction tout-à-fait illustre, mais il est pauvre, & quoique sa Noblesse l'éleve au dessus du commun, il voudroit n'être connu de personne. Celui-ci possède ces deux avantages, mais il déplore continuellement sa viduité. Celui-là s'est marié fort avantageusement, mais il n'a point d'Enfans, & les richesses qu'il amasse doivent passer en des mains étran-

étrangeres. Cet autre enfin est Pere de beaucoup d'Enfans , mais le libertinage de ses Fils , & l'impudicité de ses Filles , ne laissent point à ses yeux d'autre usage que celui des larmes.

Ainsi vous voiez que personne ne jouït entierement des faveurs de la Fortune ; & que ce qu'on a d'un côté manque de l'autre , parce qu'il y a toujours quelque chose qu'on ignore faute d'expérience , ou qu'on hait aussi-tôt qu'on commence de le connoître.

Vous devez encore considérer que ceux qui sont les plus heureux , sont aussi les plus infortunés , parce qu'ils sont les plus sensibles au mal , & que si tout ne leur arrive au même tems qu'ils le desirent , ils se laissent abatre au moindre déplaisir , & n'ayant jamais goûté que les douceurs de la prospérité , ils ne peuvent souffrir la moindre amertume ; tant il est vrai qu'il faut peu de chose , pour ravir aux plus fortunés leur Béatitude imaginaire.

Combien croiez-vous qu'il y en a qui s'estimeroient heureux , s'ils possédoient la moindre partie de ce qui
vous

vous reste ? Ce lieu même que vous nommez un Exil , est la Patrie de ceux qui y demeurent ; & vous pouvez juger par les choses que vous éprouvez , que l'Homme n'est misérable que lors qu'il s'imagine de l'être , n'y aiant point de condition qui ne soit heureuse quand on l'envisage avec un esprit tranquille. Qui fera la personne si favorisée de la Fortune , qui ne souhaite de changer d'état lors qu'elle se laissera vaincre par l'impatience ? Et combien la prospérité cache-t-elle de fiel parmi sa douceur , puis qu'on ne pourra pas l'empêcher de s'en aller quand elle voudra ? Vous voyez à présent combien est méprisable cette Béatitude qui n'accompagne pas toujours ceux qui la possèdent avec le plus de modération , & qui ne donne pas une satisfaction parfaite aux ambitieux.

Pourquoi donc , ô Mortels ! cherchez-vous au dehors une félicité que vous avez au dedans de vous-mêmes ? C'est sans doute que l'erreur & l'ignorance vous aveuglent : Il faut que je vous fasse voir clairement en quoi consiste cette félicité que vous ne con-

noissez

noissez pas. Y a-t-il quelque chose de plus précieux que vous-même ? Rien, me direz-vous ; Par conséquent si vous êtes maîtres de vous-même, vous posséderez un bien que vous ne sçauriez jamais perdre, & que la Fortune ne peut vous ravir. Mais pour mieux connoître, que la Béatitude ne peut être établie en ce qui dépend de la Fortune, faites ce raisonnement : Si la Béatitude est le souverain bien de la nature raisonnable, & si ce qui peut être ravi de quelque manière que ce soit, n'est pas un souverain bien, parce que ce qu'on ne nous sçauroit ôter doit être nécessairement plus excellent ; il est évident que la Fortune étant si changeante, ne peut prétendre à la possession de cette Béatitude.

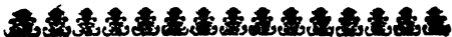
De plus celui qui jouit de cette félicité périssable, ou il sçait qu'elle est inconstante, ou il ne le sçait pas : S'il ne le sçait pas, quelle Béatitude peut-il y avoir dans l'ignorance & dans l'aveuglement ? S'il le sçait, il faut nécessairement qu'il appréhende la perte de ce qu'il est assuré de perdre ; & par conséquent cette crainte continuelle

nuelle l'empêchera d'être jamais heureux. Que s'il croit devoir mépriser cette perte ; il faut conclure que la félicité dont il considère la perte avec tant d'indifférence , n'est qu'une Béatitude imaginaire : Et comme vous êtes persuadé que les Esprits des Hommes sont immortels , & que la félicité du corps n'étant qu'accidentelle , lui doit être ravie par la mort ; si vous faisiez consister la véritable Béatitude dans ces biens passagers , vous devriez aussi avouer que la mort rend malheureux tout ce qu'il y a de mortel. Que si nous n'ignorons pas qu'il y en a plusieurs qui ont cherché cette Béatitude non seulement par une mort volontaire , mais aussi par toutes sortes de douleurs & de tourmens , comment se peut-il faire que la vie présente rende heureux celui qu'elle ne peut rendre misérable étant passée ?

Quiconque veut bâtir pour les Siècles suivans ;
 Qu'il ne choisisse point les Monts ni les Rivages ,
 Les Monts sont exposés aux plus cruels orages ;
 Et rien n'est assuré sur des sables mouvans.

Considérez le sort de vos Palais superbes ;
 Regardez leur péril , & vous en retirez :
 Leurs nombreux Habitans y sont moins assurés ,
 Qu'un Pauvre sous son toit fait d'un reste de gerbes.
 Que

Que les Vents animés de contraire fureur,
 Troublent en même tems le Ciel, la Terre & l'Onde,
 Il y sera toujours en une paix profonde,
 Et l'Univers tremblant, ne lui fera point peur.



C H A P I T R E V.

MAis puis que je vois que mes raisons font déjà quelque impression sur votre esprit, je crois qu'il est nécessaire de vous apliquer des remedes un peu plus puissans. Dites-moi donc, quand les Biens de la Fortune ne seroient pas périssables, & ne vous abandonneroient point en un moment; qu'y a-t-il en eux qui vous puisse véritablement appartenir, ou qui étant considéré sans passion, ne paroisse méprisable aux yeux de l'Homme sage? Les Richesses sont-elles précieuses d'elles-mêmes, ou seulement par le profit que vous en retirez? lequel est-ce des deux? Est-ce la nature de l'or, ou sa quantité qui le rend considérable? Ne sçavez-vous pas que les Richesses sont plus éclatantes en leur profusion qu'en leur amas? & que si
 l'avarice

l'avarice de ceux qui les possèdent les fait haïr, la libéralité les fait aimer ?

S'il est vrai que ce qui passe dans les mains d'un autre, ne demeure plus dans les vôtres; il faut nécessairement avouer que l'argent n'est précieux que lors que par notre libéralité nous cessons de le posséder : Et si tout ce qu'il y a de richesses dans l'Univers étant réuni sous la puissance d'un seul Homme, l'abondance de celui-là rendoit tous les autres pauvres; il faut que le simple son de la voix ait quelque chose de plus considérable que tous les trésors, puis qu'elle peut en un instant remplir les oreilles de plusieurs Personnes assemblées, & que les Richesses ne sçauroient passer en même tems en diverses mains, si l'on ne les divise en autant de parties qu'il y a de Personnes : Ce qui étant fait, il arrive toujours que ceux qui n'y ont point eu de part demeurent pauvres.

Que ces Richesses donc sont indignes du nom qu'elles portent ! & que leur pouvoir est limité ! puis qu'elles ne sçauroient appartenir à plusieurs Personnes en même tems, & qu'elles ne
rendent

rendent jamais un Particulier heureux, qu'elles ne rendent les autres misérables.

Est-ce l'éclat des Pierres précieuses qui vous charme les yeux ? Ne sçavez-vous pas que s'il y a quelque chose de particulier & d'agréable en leur brillant, il leur appartient, & non pas à vous. Et certainement je ne puis assez m'étonner comment les Hommes les admirent : Car de quelle sorte une chose inanimée, & qui n'a ni distinction ni liaison de membres peut-elle être estimée d'une Créature animée & raisonnable ? Je veux bien qu'elles soient un ouvrage de la main de Dieu, & que dans leurs figures différentes, elles participent un peu de la dernière beauté : Mais néanmoins étant infiniment au-dessous de votre nature, elles ne méritent aucunement votre admiration. C'est peut-être la beauté des Campagnes qui vous plaît ? Pourquoi non ? puis qu'elles composent une partie d'un si bel ouvrage ? C'est ainsi que nous considérons quelquefois avec plaisir la face de la Mer, quand elle jouit d'une parfaite tranquillité ; que
nous

nous admirons le mouvement des Cieux , le cours des Astres , & le changement de la Lune.

Mais êtes-vous assez vain pour vous glorifier de ce qui ne vous appartient pas ? Ces choses ont-elles rien qui dépende de vous ? L'ingénieuse diversité des fleurs que produit le Printems , contribuë-t-elle à votre beauté ? Et les fruits que les Arbres portent en Automne , sont-ils une marque de votre abondance ? Pourquoi vous réjouïssiez - vous de ce que vous ne possédez pas ? Et d'où vient que vous embrassez des biens étrangers , comme si le Ciel vous en avoit fait le maître absolu ? Jamais la Fortune toute puissante qu'elle est , ne vous pourra donner ce que la Nature a séparé de vous.

Il est vrai que ce que la Terre produit est destiné pour la nourriture de ses Habitans ; mais si vous voulez vous contenter de ce qui suffit à la Nature , c'est sans raison que vous lui desirez l'abondance & les richesses , puis qu'elle est satisfaite de peu , & qu'en l'accablant de choses superflües , vous les lui rendez ,

rendez , ou désagréables , ou périlleuses.

Vous croiez peut-être que l'éclat , & la pompe des habits donne quelque agrément à ceux qui les portent ; mais pour moi je ne puis rien admirer que la nature de la matière , ou l'adresse de l'Ouvrier. Est ce dans le grand nombre de Serviteurs que vous établissez votre bonheur ? Mais ne sçavez-vous pas que s'ils sont vicieux , vous ne les devez considérer que comme une charge pernicieuse à votre Maison , & que comme des ennemis domestiques qui vous doivent encore être plus redoutables que les étrangers ? S'ils sont vertueux , comment pouvez-vous compter entre vos richesses une vertu qui ne vous appartient pas ?

C'est pourquoi vous voiez clairement que de toutes ces choses que vous mettez au nombre de vos biens , il n'y en a pas une qui soit à vous. Si vous n'y trouvez point de beauté qui doive être l'objet de vos desirs , quel sujet avez-vous de vous plaindre de leur perte , ou de vous réjouir de ce que vous les possédez encore ? Si la Nature leur a donné quelque chose de
char-

charmant , que vous importe-t-il ? puis qu'étant séparées de vos richesses , elles ne perdront rien de la beauté qui vous les rend agréables. Elles ne sont pas précieuses , parce qu'elles sont à vous ; mais au contraire vous les avez mises parmi vos richesses parce qu'elles vous sembloient précieuses.

Enfin que prétendez-vous par ce grand éclat de fortune ? Vous voulez sans doute bannir de chez vous la pauvreté par le moien de l'abondance : Mais il arrive tout le contraire de ce que vous vous êtes proposé , puis qu'en même tems que vous augmentez le nombre de vos richesses , il faut nécessairement que pour les conserver , vous accroissiez celui de vos Domestiques : de sorte qu'il est très-véritable que ceux qui possèdent beaucoup de choses , manquent de plusieurs choses ; & qu'au contraire ceux qui ne demandent que les choses nécessaires à la Nature , n'ont presque besoin de rien , puis que ce qu'ils désirent ne leur peut manquer.

Quoi donc êtes-vous si misérable , que n'ayant aucun bien qui vous soit propre ,

propre, vous soyez contraint d'établir votre bonheur en des Richesses que la Nature a tout-à-fait éloignées de vous ? Les choses sont-elles aujourd'hui dans une si grande confusion, que l'Homme qui peut être appelé Divin par l'excellence que la Raison lui donne au dessus de tous les Animaux, s'imagine n'avoir point d'autre éclat, que celui qu'il croit tirer de la possession d'une chose inanimée ? Tout ce que vous voyez ici bas, est content de ce qu'il a reçu du Ciel : & vous que l'entendement rend si semblable à Dieu même, vous empruntez des choses les plus viles & les plus méprisables, de quoi relever votre nature, qui n'est jamais plus belle, que lors qu'elle ne se pare que de ses propres ornemens,

Vous ne connoissez pas sans doute quelle injure vous faites à celui qui vous a formé. Il a voulu que l'Homme surpassât en dignité tout ce qu'il y a de plus noble sur la Terre, & vous l'abaissez au dessous de ce qu'il y a de plus abject : Car s'il est vrai que ce qui fait le bien d'une chose, est plus précieux que cette chose même dont
il

il fait le bien ; ne voiez-vous pas que lors que vous mettez ce qu'il y a de plus méprisable au nombre des biens , vous confessez que dans sa bassesse il mérite encore plus d'estime que vous ? Mais ce n'est pas sans sujet que vous tombez en un aveuglement si prodigieux : parce que l'Homme qui s'éleve au dessus de toutes choses lors qu'il sçait se connoître , s'abaisse au dessous des Bêtes , lors qu'il cesse d'avoir cette connoissance. Si les autres Animaux ne se connoissent pas , c'est un défaut de leur nature ; & si l'Homme s'ignore soi-même , c'est un effet de ses vices , & de ses crimes.

Considérez encore l'erreur insupportable de ceux qui se persuadent avec vous qu'une chose qui n'a d'elle-même aucune beauté peut devenir agréable sous des ornemens empruntés. Si quelque-une des choses qu'on recherche si curieusement a du lustre & de l'éclat , on lui peut donner les loüanges qu'elle mérite , autant que sa nature en est capable , mais cela néanmoins n'empêche pas que ce qu'elle couvre avec tant de pompe , ne demeure avec les mêmes

mêmes défauts, & les mêmes imperfections qu'il avoit auparavant.

Pour moi je soutiens qu'une chose dont la possession est nuisible, ne doit pas être mise au rang des biens. Me trompai-je dans mon sentiment ? Non, me direz-vous : Or les Richesses ont souvent perdu ceux qui les possédoient ; le plus criminel étant aussi le plus ardent à s'emparer des trésors dont les autres jouissent ; & s'imaginant que tout l'Or que la Terre cache dans ses entrailles, & toutes les Pierres précieuses que la Mer enferme dans son sein, n'appartiennent qu'à lui seul comme si tous les autres étoient indignes de les posséder.

Vous donc à qui la mort donne tant d'appréhension, si vous aviez entrepris le voiage de cette vie sans être chargé d'un si grand nombre de Richesses inutiles & superflues, vous poursuivriez votre chemin sans crainte, & vous chanteriez en présence des Larrons, sans avoir peur d'être l'objet de leur avarice. N'ai-je pas à présent sujet de m'écrier : O que ce que les Hommes appellent félicité, est
D indigne

indigne de ce nom, puis qu'ils ne le peuvent obtenir sans peine, ni le retenir en assurance !

Qu'heureux étoit ce Siecle, où la Race mortelle
Vivoit des seuls presens, dont la Terre fidelle
Contentoit sa frugalité !
Où des Chênes nombreux la dépouille assurée,
Apaisoit sa faim modérée,
Par la seule nécessité !

Le luxe qui nous perd, & les molles délices,
La honte de notre âge, & la source des vices,
Ne corrompoient point les Esprits :
On ne mélangeoit point les travaux de l'Abeille
Avec la liqueur de la Treille,
Pour lui donner un plus grand prix.

L'Homme ignoroit encor les ouvrages de soie :
Par la riche couleur que Sidon nous envoie,
Il n'en changeoit point la blancheur :
Et ne cherchant alors qu'un repos nécessaire,
Couché sur la molle fougere,
Il s'endormoit à la fraîcheur.

Content d'une boisson qu'il rencontroit sans peine,
Il étanchoit sa soif au bord d'une Fontaine,
Sans autre tasse que sa main :
Et lors que la chaleur étoit trop violente,
Il trouvoit une Ombre vivante
Sous les feuillages d'un vieux Pin.

Les Forêts conservoient leur premiere verdure ;
On n'avoit point changé l'ordre de leur nature,
En les exposant sur les flots :
Et Neptune écumant de fureur & de rage,
N'avoit point causé de naufrage
Aux misérables Matelots.

On n'avoit pas formé ces desseins téméraires,
 D'envoyer une Flotte aux Terres étrangères,
 Pour en découvrir les trésors :
 On n'avoit jamais vû ces merveilles fatales
 Que les Ondes Orientales
 Exposent sur leurs riches bords.

Tout l'Univers entier n'étoit qu'un héritage;
 Les Clairons dont le bruit échauffe le courage,
 N'étoient pas alors inventés :
 Et la Terre cachoit encore en ses entrailles
 Le fer Ministre des Batailles,
 Et l'Instrument des Cruautés.

Car hélas ! quel motif eut fait prendre les armes,
 Où l'on n'eût rencontré que des sujets de larmes,
 Sans aucun espoir de butin ?
 Où le Victorieux n'eût eu que l'avantage
 D'avoir par un plus grand carnage
 Signalé sa brutale main ?

Plût à Dieu que les mœurs de ces tems désirables
 Pussent enfin revivre en ces tems déplorables
 Où triomphe l'iniquité !
 Mais le désir d'avoir, qui dévore nos ames,
 A de plus violentes flâmes
 Que le Mont Vesuve irrité.

Quiconque le premier tira l'Or de la Terre,
 Qu'il eût bien mérité que l'éclat du Tonnerre
 L'ensevelît sous ses travaux !
 Et que pour assouvir sa convoitise infame,
 Il eût justement rendu l'ame
 Entre les veines des Métaux !

Ces trésors, la matiere, & le sujet des crimes,
 Renfermés dans la nuit de leurs profonds abîmes,
 Ne paroïtroient point à nos yeux :
 Le sable couvriroit ces Pierres précieuses,
 Qui de peur d'être dangereuses,
 Fuiotent la lumière des Cieux,



C H A P I T R E V I.

MAis que dirai-je des Grandeurs & des Dignités que vous élevez jusqu'au Ciel sans les connoître ? Quel embrasement du Mont Gibel, & quel Déluge peuvent causer tant de maux qu'un méchant Homme qui les possède ? Vos Ancêtres qui n'avoient pû souffrir le commandement des Rois, à cause de leur orgueil, ont rejeté pour le même sujet celui des Consuls, sous lesquels ils avoient commencé d'être libres. S'il arrive quelquefois que les plus grandes Charges soient données aux Personnes les plus vertueuses, qu'y a-t-il en ces Charges qui nous doive plaire, si ce n'est la probité de ceux qui les exercent ? Ainsi vous voiez que la Vertu peut donner de l'éclat aux Dignités, & que les Dignités n'en sçauroient donner à la Vertu.

Mais encore quelle est cette puissance à laquelle vous aspirez avec tant d'empressement ? Votre aveuglement est-il si prodigieux, que vous ne connoissiez

ne sçiez pas combien votre ambition est ridicule ? N'éclateriez-vous pas de rire , si dans une troupe de Rats , vous en aperceviez un qui voulût commander aux autres , & qui s'attribuât le même empire sur eux que les Hommes veulent s'attribuer sur les Hommes ? Cependant vous avez autant sujet de rire de l'orgueil des plus grands Princes , que vous en avez de rire de celui de ces Animaux , puis que toute la puissance des Rois ne s'étend que sur le corps humain , dont la foiblesse est si grande qu'une Araignée lui peut ôter la vie ; & sur les biens de la Fortune qui sont encore plus méprisables que ceux du corps.

Pourra-t-on jamais assujettir un Esprit libre ? Aura-t-on assez de force pour troubler sa paix ? Et sa constance étant fortifiée par la raison , ne triomphera-t-elle pas de toutes les menaces ?

Un Tyran aiant fait apliquer à la torture un Homme libre , de la bouche duquel il esperoit tirer à force de tourmens la connoissance des complices d'une Conjuración faite contre sa vie ; cet Homme généreux se coupa

la langue avec les dents , & la cracha au visage de ce Barbare. Ainsi le supplice que ce Tyran considéroit comme une matiere de sa cruauté , fut le sujet du triomphe de celui qu'il faisoit tourmenter.

Pouvez-vous faire quelque mal , que vous ne puissiez souffrir d'un autre ? Les Hôtes de Buzire étoient ses Victimes , & lui-même fut celle d'Hercule l'un d'entr'eux. Regulus avoit chargé de chaînes plusieurs Carthaginois qu'il avoit pris en guerre ; & quelque tems après ceux qu'il avoit vaincus étant victorieux , lui firent sentir la pesanteur des fers dont il les avoit accablés. Croiez-vous donc qu'on soit fort puissant , lors qu'on peut faire endurer aux autres ce qu'on ne sçauroit éviter soi-même ?

Si les Dignités avoient quelque bonté qui leur fût propre & naturelle , elles ne deviendroient jamais le partage des Méchans , puis que les choses oposées ne peuvent avoir de commerce , & que la Nature ne souffre point l'union de deux contraires. Ainsi comme l'on voit souvent que des Scélérats
sont

font élevés aux grandes Charges, il faut nécessairement avouer que les honneurs n'ont aucun bien solide, puis qu'ils s'abandonnent eux-mêmes aux Personnes vicieuses, & que tous les autres présens de la Fortune ne semblent se vouloir communiquer avec profusion, qu'à ceux qui commettent les crimes avec le plus de hardiesse.

Comme vous ne doutez pas que celui qui a de la force ne soit fort, & que celui qui a de l'agilité ne soit agile; que la Musique ne fasse les Musiciens, la Médecine les Médecins, & la Rhétorique les Orateurs; parce que chaque chose produisant l'effet qui lui est propre & naturel, ne peut endurer le mélange d'un contraire: Il faut aussi que vous confessiez que l'éclat & la pompe dont un Esprit vain se flate n'ont aucune bonté, puis qu'ils peuvent compâtir avec le vice; que la multitude des Richesses ne peut étancher la soif insatiable de l'avarice; que la Puissance ne sçauroit rendre maître de lui-même, celui que le vice rend esclave de ses Passions; & qu'enfin les Dignités que l'on donne aux

Méchans , ne servent qu'à faire voir à tout le monde qu'ils en sont indignes , au lieu qu'elles devoient les en rendre capables , si elles étoient en effet ce qu'elles sont en aparence.

D'où vient donc que vous vous plaisez à donner de si beaux noms à des choses si méprisables , & qui démentent par les effets ces illustres titres dont vous essaiez de les relever ? Pourquoi nommez - vous Richesses , Puissance & Dignité , ce qui ne l'est pas ? Enfin je puis dire la même chose de tout le reste des Biens de la Fortune , qui n'a rien de souhaitable , & qui puisse mériter la qualité de Bon ; puis qu'elle ne favorise pas toujours les Bons , & qu'elle ne rend pas vertueuses les Personnes auxquelles elle se communique.

Rome, qu'elle fut ta misere !
 Et que tu souffris de malheurs
 Sous le Prince assassin d'un Frere,
 D'une Eponse, & des Sénateurs !
 Que ta face fut effroiable,
 Lors que ce Tyran détestable
 Courant une torche à la main,
 (Plaisir digne d'un Parricide)
 Comme une cruelle Euménide
 Répandit la flâme en ton sein.

Mais

Mais que ce Monstre ait pu sans larmes
 Découvrir le sein maternel,
 Qu'il ait pu censurer ses charmes
 D'un œil & lascif & cruel ;
 Cela semble si peu croiable,
 Que quoi qu'on sçache véritable
 Ce que l'Histoire nous en dit,
 Malgré soi-même l'on estime,
 Que croire cet énorme crime,
 C'est croire un fabuleux récit.

Cependant ce cruel Monarque
 Voioit à ses pieds l'Univers
 Gémir sous la honteuse marque
 De la pesanteur de ses fers.
 Les plus puissans Rois de la Terre
 Attendoient la paix, ou la guerre,
 De son caprice furieux ;
 Et s'exposer à lui déplaire,
 C'étoit être aussi téméraire,
 Que de s'armer contre les Cieux.

Mais l'éclat de cette puissance,
 L'a-t-il enfin rendu meilleur ?
 A-t-il pu bannir l'insolence,
 Et la cruauté de son cœur ?
 Que l'on souffre un dur esclavage
 Sous un Tyran de qui la rage
 Aveugle toujours la raison ;
 Et dont les Villes allarmées
 N'entendent que des Loix armées
 De feu, de fer, & de poison.



D 5

CHA.



CHAPITRE VII.

ALors j'interrompis mon silence , & je lui dis : Vous sçavez que l'ambition n'a jamais eu d'empire sur mon esprit ; mais que j'ai seulement désiré des emplois proportionnés à ma vertu , de peur que l'oïveté n'en affoiblît la vigueur , & que les ténébres n'en obscurcissent la lumière.

Voilà , me répondit la Philosophie , l'unique chose qui puisse charmer les ames naturellement généreuses , mais qui n'ont pas encore toute la perfection d'une sagesse consommée. L'amour de la gloire les anime en tous leurs desseins , & la passion qu'ils ont de faire éclater les belles actions qu'ils font pour le service de la République , les empêche d'être contents des exercices d'une vertu cachée. Mais considérez un peu combien ces prétentions ont de foiblesse , & combien ces souhaits sont inutiles & pleins de vanité.

Vous avez appris de l'Astrologie que toute la Terre n'est qu'un point à l'égard

gard du Ciel, & que pour ce sujet on peut justement dire qu'elle n'a presque point d'étendue : puis que selon le témoignage de Ptolomée, si l'on divise son Globe en quatre parties, l'on n'en trouvera qu'une qui soit habitée. Si vous considérez en suite cette dernière partie toute seule ; & si vous examinez curieusement ce que la Mer & ce que les Fleuves occupent, ce que les marécages rendent inaccessibles, & ce que les excessives chaleurs empêchent d'habiter, vous verrez qu'il ne reste presque plus rien pour la demeure de l'Homme.

Etes-vous encore assez aveugle pour desirer après cela d'étendre votre renommée ? Et ce petit espace où l'ordre de la Nature vous a resserré, ne doit-il pas vous faire connoître la vanité de vos prétentions ? Qu'y a-t-il d'éclatant & d'honorable en une gloire si limitée ? Songez que ce peu de Terre qui vous reste, est la demeure de plusieurs Nations aussi différentes de mœurs que de langage. Considérez que le bruit des belles actions d'une Personne particuliere, ni même de tout

un Peuple, ne se pourra pas faire entendre au de-là des Montagnes & des Mers qui les séparent de vous, & que quand même il auroit assez de force pour y pénétrer, les Peuples barbares ne sçauroient comprendre ce qu'on y voudroit publier à votre avantage.

Cicéron ne dit-il pas que de son tems la gloire de la République ne s'étendoit pas encore au de-là du Mont.Caucase, quoique l'Empire Romain fût alors en son plus grand éclat, & que les Parthes & les autres Nations voisines en redoutassent également le bonheur & la puissance ? Reconnoissez vous, enfin, jusques où peut aller cet honneur pour lequel vous êtes si passionné ? Devez-vous espérer que la réputation d'un Citoyen de Rome s'étende plus loin que la gloire de Rome même ? Et ne sçavez-vous pas que les Mœurs & les Loix des Peuples sont si contraires, que ce que les uns estiment digne de louange, les autres le jugent digne de supplice ? En sorte qu'une Personne un peu jalouse de sa renommée, ne doit pas desirer d'être connue de beaucoup de Nations.

Il faut donc que chacun soit content de l'estime qu'il a dans sa Patrie, & que la gloire de ces actions qui ne respiroient que l'Immortalité soit transférée dans l'étendue d'une seule Province. Mais, hélas! pouvez-vous encore vous assurer d'un honneur si limité, puis que les noms de tant d'Hommes Illustres sont ensevelis dans leurs Tombeaux, faute d'Historiens qui les aient fait revivre à la Postérité.

Je veux néanmoins que vous soiez plus heureux que ces grands Hommes, & que votre vie serve de matière aux plus excellens Panégyriques : la suite du tems n'effacera-t-elle jamais leurs Ecrits? & votre gloire ne se perdra-t-elle pas avec les louanges qu'ils vous auront données? Cependant vous avez assez de vanité pour prétendre d'immortaliser votre mémoire. Si vous considérez sérieusement ce que c'est que l'Eternité, vous verrez que vous n'avez pas sujet de vous réjouir de la durée de votre réputation. Un moment a quelque proportion avec dix mille ans, parce que la durée de l'un & de l'autre est finie, Mais si vous

compa-

comparez l'étendue de votre Gloire avec l'Eternité, vous n'en trouverez aucune; parce que l'une a des limites, & que l'autre n'en a point: & ainsi cette réputation qui devoit triompher de tant de Siecles, ne mérite pas seulement d'être mise au nombre des Etres.

Vous ne pouvez néanmoins être encore satisfait du témoignage de votre conscience: Vous ne sçauriez embrasser la vertu, si vous n'êtes avec des Personnes qui la publient, & toute votre sagesse dépend de l'applaudissement d'un Peuple dont vous attendez votre récompense. On s'est autrefois plaisamment raillé de cette vanité ridicule.

Un Homme se trouvant un jour avec un autre qui prenoit la qualité de Philosophe sans en faire les actions, il le chargea d'opprobres, & lui dit en suite qu'il alloit connoître s'il étoit véritablement Philosophe, par la patience qu'il témoigneroit à souffrir les injures. Celui-ci dissimulant sa passion, lui laissa dire tout ce qu'il voulut; Et comme l'autre eut fini ses invectives, il lui demanda d'un air dédaigneux, & comme s'il eût eu beaucoup d'avantage

tage sur son adversaire : Hé bien connoissez-vous à présent que je suis Philosophe ? Aussi-tôt l'autre lui répartit froidement : *Je l'eusse crû, si vous n'eussiez rien dit.*

Pourquoi donc ceux qui veulent établir la véritable gloire dans la vertu, se mettroient-ils en peine de l'estime qu'on aura d'eux après leur mort ? Si les Hommes ne vivent plus en aucune partie d'eux mêmes lors qu'ils ont rendu l'ame, ils n'ont que faire d'honneurs, puis que ce qui n'est plus, n'en peut plus recevoir. Mais si, comme la Raison nous le fait connoître, l'Esprit étant délivré de la prison du corps retourne au lieu de son origine, si ses démerites ne l'en empêchent, ne sera-t-il pas assez content de la connoissance qu'il aura de sa propre Béatitude ? & ne méprisera-t-il pas toutes les choses de la Terre, dont il est bien aisé d'être dégagé ?

Quiconque trop jaloux de vivre en la mémoire
De la Postérité,
S'efforce d'établir une solide Gloire
Sur une vanité.

Qu'il considère un peu cette grande étendue
De la Masse des Cieux ;
Et quand leur vaste tour aura lassé sa vue ,
Qu'il baisse ici les yeux. Alors

Alors il rougira de cette folle envie,
 Et de l'ambition
 Qu'il avoit d'augmenter au de-là de sa vie
 Sa réputation.

Orgueilleux, qui croiez sur votre Sépulture
 Vous dresser des Autels,
 Qui vous peut exempter des Loix de la Nature
 Qui vous a faits Mortels ?

Quand on verroit par tout l'Eloquence animée
 A chanter vos Exploits ;
 Quand en votre faveur la prompte Renommée
 Poufferoit ses cent voix.

Quand les superbes Noms que prennent les Monarques
 Enfleroient votre Orgueil,
 Pourriez-vous rien garder de ces illustres marques
 Dans l'ombre du Cercueil ?

La Mort n'a point d'égard à la pompe guerrière
 Qui suit les Empereurs ;
 Et son bras les réduit aussi-bien en pouffiere,
 Comme les Laboureurs.

Où pourra-t-on trouver les Os de ce grand Homme,
 Dont la fidelité
 Parut si redoutable à l'Ennemi que Rome
 Avoit tant redouté ?

Où sont tant de Héros assez vains pour prétendre
 Un immortel Renom ?
 Et qui pourra montrer où repose la Cendre
 De Brute, & de Caton ?

On voit sur leurs Tombeaux deux ou trois Caractères
 Déjà presque effacés,
 Qui nous montrent plutôt leurs présentes miseres,
 Que leurs travaux passés.

Sur leurs Marbres rompus on peut encore lire
 Quelques Titres pompeux :
 Mais quand on les a lus, n'a-t-on pas droit de dire
 Qu'il ne reste rien d'eux ?

Il faut donc confesser qu'avecque cette gloire
 Vous êtes inconnus,
 Et que vous ne vivez en aucune mémoire,
 Quand vous ne vivez plus.

Mais si vous prétendez par une estime vaine
 Braver les Loix du Sort ;
 Quand elle périra, vous souffrirez la peine
 D'une seconde mort.



CHAPITRE VIII.

MAis afin que vous ne pensiez pas
 que mon discours soit un effet de
 ma passion, & que je sois portée d'une
 haine irréconciliable contre la Fortune,
 je veux aussi-bien montrer ses avan-
 tages, comme j'ai fait voir ses défauts.
 Quoi qu'elle soit ordinairement trom-
 peuse, elle ne laisse pas d'être quelque-
 fois obligeante ; & c'est quand elle
 s'ouvre à tout le monde, qu'elle ôte le
 masque dont elle cachoit son visage,
 & que contre sa coutume elle veut pa-
 roître ce qu'elle est. Vous ne compre-
 nez peut-être pas bien le sens de mon
 discours :

discours : C'est une chose étrange , que l'extrême désir que j'ai de me faire entendre , m'empêche d'exprimer ma pensée. La voici néanmoins le plus clairement qu'il m'est possible.

Je dis que la mauvaise Fortune est plus utile que celle qu'on nomme favorable ; car celle-ci vous trompe sous les fausses apparences du bien qu'elle vous promet , & celle-là vous découvre la vérité quand elle vous fait voir son inconstance : l'une vous aveugle comme elle , & l'autre vous éclaire par ses instructions : Celle-ci vous ôte l'usage de la Raison par les charmes dont elle se sert pour vous faire aimer un bonheur imaginaire ; & celle-là vous le rend , par l'expérience solide d'un malheur véritable. Ainsi vous voiez l'une toujours pleine de vanité , toujours incertaine , & toujours aveugle en la connoissance d'elle-même ; & l'autre au contraire toujours modérée , toujours égale , & toujours prudente par la connoissance de sa foiblesse. Enfin la bonne Fortune détourne les Hommes du chemin de la vertu par la force de ses enchantemens , & la mauvaise les y reconduit par le moyen des adversités. Estimez-

Estimez-vous si peu de chose la faveur que celle que vous apellez sévère & farouche vous a faite par le discernement de vos véritables Amis ? Ceux qui ne vous suivoient que par intérêt, & dont les visages étoient aussi déguisés que les sentimens, se sont retirés avec elle, en sorte que je puis justement dire que la Fortune a pris ses Favoris, & vous a laissé les vôtres. Que n'eussiez-vous point donné pour obtenir ce bonheur, lors que vous étiez dans le plus grand éclat, & que vous croyiez être parfaitement heureux ? Cessez donc de chercher un bien que vous possédez, & ne demandez plus les Trésors qu'on vous a ravis, puis que les plus grandes Richesses qu'on puisse acquérir, ce sont les véritables Amis, qui ne vous ont point abandonné dans votre calamité.

SI l'Univers demenre en une paix profonde
 Au milieu du combat de tous les Elémens;
 Et si rien n'est changé dans l'ouvrage du Monde
 Parmi ses changemens.

Si le Soleil se leve en suite de l'Aurore,
 S'il peint de ses rayons le grand voûte des Cieux;
 Et s'il va tous les soirs au rivage du More
 Refermer ses beaux yeux.

Lors

Lors que ce clair flambeau nous cache sa lumière,
 Si l'Astre de la Nuit nous éclaire à son tour,
 Jusqu'à ce que les feux de son Avantcouriere
 Annoncent son retour.

Si des flots de la Mer les montagnes roulantes
 N'osent passer les bords marqués par le Seigneur,
 Et si l'obstacle seul des Arenes mouvantes
 Arrête leur fureur.

C'est le seul effet de l'Amour,
 Qui donne la Nuit & le Jour,
 Qui gouverne la Terre & l'Onde,
 Qui commande seul dans les Cieux,
 Et qui fait ployer tout le Monde
 Sous ses efforts victorieux.

S'il abandonnoit une fois
 Les Etres soumis à ses Loix,
 Ils détruiroient cette Machine,
 Dont par leurs mutuels accords,
 Et sous sa conduite divine
 Ils méntent les secrets ressorts.

Il réunit les volontés
 De tant de Peuples indomtés,
 Et d'une humeur si différents :
 Il s'unit par de sacrés nœuds
 L'Amant à sa fidele Amante,
 Pour ne faire plus qu'un des deux.

Il forme les parfaits Amis
 Dont les désirs lui sont soumis,
 Et dont il fait vivre la flâme :
 Que l'Homme sera glorieux,
 S'il laisse régner en son ame
 L'Amour qui régne dans les Cieux !

Fin du second Livre.

CONSO.



CONSOLATION
DE LA
PHILOSOPHIE.
LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.



QUAND la Philosophie eut prononcé ces Vers, je demeurai quelque tems comme immobile, & je me trouvai tellement charmé de leur beauté, qu'il sembloit que l'étonnement & l'admiration m'eussent interdit l'usage de la langue : Néanmoins revenant aussitôt de cet égarement, je m'écriai : Souveraine Consolation des Affligés, vous m'avez tellement soulagé par l'efficacité de vos discours, & par l'incomparable douceur

douceur de votre mélodie , que je m'estime maintenant assez fort contre toutes les attaques de la Fortune : C'est pourquoi non seulement je n'appréhende plus ces remedes violens dont vous m'avez parlé , mais je les demande même avec ardeur.

Alors la Philosophie me répondit : Votre Silence , & l'attention avec laquelle vous avez écouté mon Discours me font un témoignage assure de ce que vous dites. J'attendois cette heureuse disposition d'esprit , ou plutôt je la produisois moi-même par l'efficace de mes paroles. Les remedes qui restent ont à la vérité quelque chose de piquant & d'amer à la bouche ; mais ils sont extrêmement bons à l'estomac. Comment pourriez-vous modérer l'excès de votre ardeur & de votre ravissement , si vous sçaviez où je prétens vous conduire , puis que vous faites déjà paroître une si grande passion pour la suite de mon Discours ?

Je veux vous mener à la véritable félicité dont votre esprit s'est déjà formé quelque idée ; mais de laquelle cependant il n'a pas encore pu concevoir

voir

voir clairement la nature , à cause que se tournant vers les especes sensibles , il s'est facilement égaré dans la confusion de tant d'objets : Mais j'essaierai de vous tracer auparavant un portrait de la fausse Béatitude , afin que lors que vous l'aurez bien considérée , vous puissiez avec plus de facilité reconnoître la véritable , quand vous tournerez les yeux vers elle.

L'On n'ensemence point les Champs
 Qu'après que les Coures tranchans
 Ont coupé les mauvaises herbes ,
 Afin qu'ils rendent en saison ,
 Par un nombreux amas de Gerbes ,
 Une plus heureuse Moisson.

La face tranquille des flots
 Paroit plus belle aux Matelots
 Après une grande tourmente ;
 Et la sombre horreur de la nuit ,
 Ne sert qu'à rendre plus brillante
 La clarté du jour qui la suit.

Que votre cœur rompe les nœuds
 D'un engagement malheureux
 A des biens faux & périssables :
 Et libre de tous ses liens ,
 Il trouvera plus agréable
 Les vrais & les solides biens.





CHAPITRE II.

ALors aiant tenu les yeux quelque tems abaissés , & s'étant toute recüeillie en elle-même , elle poursuivit ainsi son discours.

Les Hommes choisissent à la verité des chemins diférens , selon la diversité de leurs inclinations & de leurs desseins ; mais ils cherchent tous une même chose , & ils se proposent une même fin , à sçavoir la Béatitude : Or la Béatitude est un Bien dont la possession ne nous laisse plus rien à désirer , un Bien qu'on doit nommer la source de tout Bien , & qui ne sçauroit mériter ce titre sans comprendre tous les autres Biens , puis que s'il ne les comprenoit pas tous , on auroit quelque chose à souhaiter en le possédant ; Il est donc certain , que *la Béatitude est un état parfait dans lequel tous les Biens se rencontrent en un même tems.*

C'est elle , comme nous avons dit , que tous les Hommes s'efforcent d'acquérir par des moïens diférens , parce qu'ils

qu'ils ont un désir naturel du véritable Bien, & que s'ils ne l'obtiennent pas, cela vient de l'erreur de leur entendement, qui ne pouvant discerner le vrai Bien d'avec le faux Bien, les détourne du bon chemin, & les fait égarer dans la poursuite de la Béatitude.

Quelques uns se persuadant que la véritable félicité consiste à ne manquer de rien, tâchent d'amasser de grandes richesses : Les autres s'imaginant que ce qui mérite le plus de respect est le plus digne de ce nom, s'efforcent d'obtenir les plus belles Charges, afin d'être honorés de leurs Citoyens. Il y en a qui mettent le souverain Bien dans la souveraine Puissance, & qui veulent pour ce sujet, ou commander eux-mêmes, ou s'acquérir au moins la faveur de ceux qui commandent. Pour ceux qui le croient trouver dans la Gloire, ils travaillent à devenir Illustres dans les Emplois de la Paix ou de la Guerre. La plupart des Hommes se figurant qu'il n'y a point de bonheur que dans les plaisirs, établissent leur unique Béatitude dans

E la

la volupté. Nous en voions, enfin, dont l'inclination se porte en même tems à la recherche de tous ces Biens, pour faire servir les uns à la jouissance des autres ; en sorte qu'ils désirent les richesses pour la puissance & pour les plaisirs, ou la puissance pour les richesses & pour la gloire qu'ils espèrent en recevoir.

Ces choses donc sont le seul objet de tous les vœux des Hommes, & l'unique fin de leurs actions. Ils aspirent à tout ce qui leur paroît éclatant. Ils briguent la faveur d'un Peuple, parce qu'elle leur semble honorable ; & ils désirent d'avoir une Femme & des Enfans, parce qu'ils espèrent vivre en suite plus contens. Quant à l'étroite union qui se rencontre entre les Amis, c'est une chose si sainte & si sacrée qu'on ne la doit pas considérer comme un Bien de la Fortune, mais comme un partage de la vertu. Tout le reste se fait, ou pour la puissance ou pour la volupté.

Nous pouvons aussi rapporter les perfections du corps à ces mêmes Biens, puis que la force & la grandeur servent

servent à la puissance d'une Personne ; que la vitesse & la beauté peuvent contribuer à sa gloire , & que la santé lui promet une longue jouissance de ses plaisirs. Ainsi la seule Béatitude est la fin des prétentions de l'Homme , puis que ce qu'on désire par dessus toutes choses , doit nécessairement être estimé le souverain Bien , & que le souverain Bien n'est autre chose, que la Béatitude que chacun établit en ce qu'il souhaite le plus.

Vous avez donc devant les yeux une Image de la félicité du monde , quand vous vous représentez les Richesses, les Honneurs, la Puissance, la Gloire & la Volupté.

Le Philosophe Epicure ne considérant que cette sorte de Biens, s'est imaginé que la Volupté seule faisoit la souveraine Béatitude, à cause que tous les autres Biens ne servent qu'à donner du plaisir & du contentement à celui qui les possède.

Je reviens aux diverses opinions des Hommes, qui s'occupent tous à la recherche de la Béatitude, mais avec tant d'aveuglement & de confusion,

E 2. qu'ils

quils ressemblent à ces Personnes ivres , qui ne sçavent par quel endroit elles doivent retourner en leur logis.

Croiez-vous que ceux-là se trompent qui tâchent de n'avoir besoin d'aucune chose ? Non sans doute , puis que la Béatitude n'est jamais parfaite , que dans l'abondance de toutes sortes de Biens ; & que l'Homme n'est pleinement heureux , que lors qu'il se peut passer des choses étrangères , & qu'il trouve dans lui-même ce qui lui doit suffire.

Pensez-vous que ceux qui croient que ce qui est le meilleur , est aussi le plus digne de respect , aient des sentimens qui ne soient pas conformes à la vérité ? Non sans doute , vous êtes trop éclairé pour avoir cette pensée , puis qu'il est vrai que ce que tous les Hommes s'efforcent d'acquérir ne peut être vil & méprisable. La Puissance ne doit-elle pas aussi être mise au nombre des Biens ? Pourquoi non ? puis qu'on ne sçauroit accuser de foiblesse & d'infirmité la chose du monde la plus forte , & la plus puissante. Enfin la Gloire vous semble-t-elle digne de mépris ?

DE LA PHILOSOPHIE. 101
mépris ? Pour moi c'est ce que je ne
puis me persuader, d'autant qu'une
chose ne peut être excellente, qu'elle
ne soit en même tems glorieuse.

Quo me sert-il de vous dire que la
Béatitude n'a point de tristesse, & d'in-
quiétude ? qu'elle n'est point sujete aux
atteintes de la Douleur, & qu'elle ne
peut ressentir aucune peine ? puis que
même les moindres Biens ne peuvent
compâtir avec les moindres maux, &
que ceux qui les possèdent n'y pré-
tendent autre chose que le contente-
ment & le plaisir. C'est pour posséder
tous ces Biens dont je viens de vous
parler, que les Hommes aspirent à la
jouissance de la Béatitude, & je puis
justement dire, qu'ils ne désireroient
jamais les Richesses, les Voluptés, &
la Puissance, s'ils n'espéroient y trou-
ver l'Abondance, le Contentement &
la Gloire.

C'est donc le souverain Bien que
tous les Hommes s'efforcent d'obtenir
par tant de manières différentes : En
quoi l'on peut reconnoître la force &
la puissance de la Nature qui leur fait
choisir une même fin, quoi qu'ils en

aient des opinions si contraires l'une à l'autre.

Que ma voix se joigne à ma Lyre,
 Et que dans la pompe des Vers
 Elle fasse voir quel empire
 La Nature a sur l'Univers ;
 Quelle force, & quelle puissance
 Le retient sous l'obéissance
 De ses inviolables Loix ;
 Et par quels attrait invisibles
 Les choses les plus insensibles
 Semblent sensibles à sa voix.

Que d'une chaîne précieuse
 On charge un généreux Lion
 Surpris en quelque Grotte affreuse
 Ou de l'Osse, ou du Pélion.
 Qu'il mange en la main de son Maître ;
 Qu'il se puisse assez méconnoître
 Pour trembler à son seul aspect ;
 Et qu'au plus fort de sa colere,
 La voix d'un Homme téméraire
 Le contienne dans le respect.

Si dans la soif la plus ardente
 Du sang les apas desirés,
 Passent de sa gueule fumante
 Jusqu'à ses poulmons alterés :
 Il rapelle enfin sa nature,
 Et reprenant avec usure
 Sa première férocité,
 Il rompt la chaîne qui l'opprime,
 Et fait sa première victime
 De celui qui l'avoit domté.

* * *

L' Oiseau

L'Oiseau renfermé dans la Cage,
 Ne dit plus ces douces Chançons
 Que devant son triste esclavage
 Il répétoit sur les buissons.
 Si par ses petites fenêtres
 Il entrevoit les Lieux champêtres
 Qu'on l'a contraint d'abandoner,
 Il regrette sa solitude,
 Et toujours dans l'inquiétude
 Il désire d'y retourner.

L'Arbre dont une main nerveuse
 Courboit les rameaux glorieux,
 D'une promptitude orgueilleuse
 Redresse son faix vers les Cieux.
 Le Tage reçoit en son Onde
 Le grand Luminaire du Monde,
 Lors que son cours semble achevé;
 Mais le Gange qui l'a vû naître,
 Chaque matin le voit paroître
 Au même endroit qu'il s'est levé.

Ainsi la Nature agissante
 Rapelle chaque chose à soi
 Par une Loi douce & pressante
 Qui ne souffre point d'autre Loi.
 Tout par la Sagesse Divine
 Retourne vers son origine
 Comme vers son unique fin ;
 Et rien ne peut être durable,
 Qu'il ne suive l'ordre admirable
 Qu'établit sa puissante Main.





CHAPITRE III.

C'Est ainsi qu'ayant toutes vos pensées si fortement attachées aux choses de la Terre, vous songez à votre Principe, quoi que vous en aiez une idée très-imparfaite, & que vous regardez des yeux de l'Esprit, cette véritable fin de la Béatitude, mais avec une telle obscurité, que lors que l'inclination naturelle vous porte à sa recherche, votre erreur & votre aveuglement vous en détournent.

Considérez si les Hommes peuvent jamais parvenir à la fin qu'ils se proposent par les moïens dont ils se servent pour acquérir la félicité. Si les Honneurs, les Richesses & les Plaisirs vous mettoient en un état où rien ne pût vous manquer, je serois contraint d'avouer que leur jouïssance rendroit heureux celui qui les posséderoit; mais s'ils ne peuvent donner ce qu'on se promet d'eux, & s'ils manquent de beaucoup de choses, ne faut-il pas confesser qu'ils n'ont qu'une fausse apparence de Béatitude. Je

Je m'adresse donc premièrement à vous qui possédiez tant de Richesses il y a si peu de tems. Vos Trésors immenses ont-ils rendu votre Esprit insensible à toutes les injures qu'on vous a pû faire ? Je ne me souviens pas, lui dis-je, de l'avoir jamais en tellement libre, qu'il ait été tout-à-fait exempt de tristesse & d'inquiétude. N'est-ce point, ajouta-t-elle, ou parce que vous n'aviez pas ce que vous désiriez, ou parce que vous aviez ce que vous ne désiriez pas ? Je lui confessai que c'étoit ce qui m'avoit empêché jusques alors d'être parfaitement content. Vous souhaitiez donc, me répartit-elle, la présence d'une chose, & vous demandiez l'absence d'une autre ? Celui qui désire une chose, manque assurément de ce qu'il désire, & par conséquent n'a pas en lui-même tout ce qui lui peut suffire. Ainsi vous éprouviez ce même défaut au milieu de tant de Biens, & vous deviez reconnoître que les Richesses ne vous empêchoient pas d'être Pauvre, & qu'elles ne vous donnoient en aucune maniere ce qui vous étoit nécessaire pour être content, E 5 J'ajoute

J'ajoute encore une raison que je crois bien digne d'être considérée, c'est que l'argent ne se peut conserver de soi-même entre les mains de celui qui le possède, & qu'il lui peut être ôté par une violence étrangere. L'expérience nous apprend tous les jours que le plus fort le ravit au plus foible, & le Barreau retentit continuellement des plaintes de ceux qui redemandent ce qu'on leur a pris ou par violence, ou par artifice.

Puis que vous n'ignorez pas cette vérité, vous devez aussi reconnoître, que celui qui aura de l'argent aura besoin de secours pour le conserver, & que ce même secours ne lui seroit pas nécessaire, s'il ne possédoit point une chose périssable. Il arrive donc par-là une chose toute contraire aux prétentions des Hommes, d'autant que les Richesses qui les devoient mettre en un état auquel ils n'auroient besoin de Personne, les obligent à se servir de tout le monde.

Mais encore de quelle manière vous persuadez-vous que les Richesses vous sont avantageuses ? Est-ce que celui qui
les

les possède ne ſçauroit avoir faim ? Est-ce que la ſoiſ ne le ſçauroit attaquer ? Est-ce que ſes membres ſont inſenſibles à la rigueur du froid ? Non, me direz-vous ; mais il a moien de remédier à tous ces maux. Hé quoi ne voiez-vous pas que les remedes ſont propres à diminuer la pauvreté, non pas à l'éloigner tout-à-fait de vous, puis que cette miſérable qui demande ſans ceſſe & qui a touſjours la bouche ouverte pour recevoir quelque nourriture, ne vous abandonneroit pas quand il arriveroit même que vous l'aurez pû raffaſſier.

Je ne dis pas que la Nature ſe contente de peu de choſe, & que l'avarice n'en a jamais aſſez : Je vous demande ſeulement pourquoi vous voulez que les Richesſes puiſſent cauſer l'abondance, puis qu'au lieu de banir la néceſſité, ce ſont elles qui la produiſent & qui l'entretiennent.

Quand le Palais d'un Homme avare
Seroit plein de montagnes d'or,
Et quand ce que l'Herme a de rare
Couleroit à grands flots en ſon vaſte tréſor :
Quand tous les Diamans que l'Inde nous envoie,
De ſes avides mains pourroient être la proie :

Quand plus de mille Bœufs cultiveroient ses champs,
 Les chagrins de son cœur seroient inséparables ;
 Et quand il finiroit ses ans,
 Il n'emporteroit rien des choses périssables.



CHAPITRE IV.

QUoi que les Charges semblent rendre dignes d'honneur & de respect ceux qui les exercent, ont-elles assez de force pour faire entrer les vertus dans leur esprit, & pour en bannir les vices en même tems ? Non sans doute, puis que les Dignités au lieu d'étouffer l'iniquité lui servent de matière, & la font éclater aux yeux de tout le monde : de-là vient que nous nous plaignons de les voir si souvent entre les mains des plus criminels, & que l'ingénieux Cautelle se raille plaisamment de Nonius, quoi qu'il possédât l'une des premières Charges de la République.

Voiez-vous comment les Charges déshonorent les Hommes vicieux ? puis qu'elles font paroître au jour leur infamie, qu'une vie particulière auroit ensevelie dans les ténèbres : Et vous-même n'avez-vous pas mieux aimé
 l'état

l'état misérable où la cruauté vous a réduit , que le partage de la Dignité Consulaire avec Décoratus que vous reconnoissez pour un Délateur & pour un Bouffon.

Il est impossible que celui que nous jugeons indigne de l'honneur qu'il possède , soit digne de respect en considération simplement de cette jouissance : Mais au contraire si vous voyiez un Homme sage , pourriez-vous bien croire qu'il ne mérite pas du respect , & que c'est injustement qu'il jouit de la sagesse que vous reconnoissez en lui ? Non sans doute , parce que la vertu a une excellence qui lui est naturelle , & qu'elle communique aussi-tôt à ceux avec lesquels elle contracte une étroite alliance. Ainsi donc les honneurs populaires produisant un effet bien différent de celui-là , ne faut-il pas avouer qu'ils n'ont point d'avantage qui leur soit propre ?

Vous devez ensuite considérer qu'une chose est d'autant plus vile , qu'il y a plus de Personnes qui la méprisent justement ; & que comme les Charges exposent les Méchans aux yeux de plus de

de monde , fans les faire davantage estimer , elles les rendent aussi nécessairement plus méprisables : ce qu'elles ne font pas impunément , puis que les Méchans leur rendent la pareille , & qu'ils leur communiquent leur honte & leur infamie. Mais afin que vous reconnoissiez encore plus clairement que ces Grandeurs imaginaires n'impriment point sur nous le caractère d'un véritable respect , faites avec moi cette réflexion.

Si quelqu'un après avoir exercé plusieurs fois le Consulat , se trouvoit parmi les Barbares , en seroit-il plus honoré d'eux ? Il est certain que si l'estime étoit un avantage qui fut naturel aux Dignités , elles se feroient adorer au milieu des Nations les plus sauvages , de même que le Feu dans quelqu'endroit de la Terre qu'il soit , fait toujours ressentir sa chaleur , comme une qualité qui n'est point distinguée de son essence. Mais comme cette vertu ne leur est pas propre , & qu'elles ne la reçoivent que de la seule opinion des Hommes , elles perdent ce grand éclat qu'elles avoient aussi-

tôt

tôt que ceux qui les possèdent arrivent parmi des Peuples qui ne les considèrent pas comme des honneurs.

Voilà le sort que les Dignités éprouvent chez les Etrangers. En expérimentent-elles un plus doux au lieu même où elles ont pris naissance ? & l'estime qu'on en faisoit auparavant ne s'y change-t-elle jamais en mépris ?

La Préfecture étoit autrefois l'une des principales Charges de l'Empire, & ce n'est plus aujourd'hui qu'un nom sans puissance, qu'on entretient odieusement du revenu des Sénateurs. Si l'on donnoit à quelqu'un la Commission d'amasser des Bleds pour la nourriture du Peuple, on croioit lui déferer un honneur des plus considérables ; & dans le tems où nous sommes, il n'y a rien de moins estimé. Cela prouve clairement ce que je viens de dire, à sçavoir, que ce qui n'a point de gloire & de beauté qui lui soit essentielle, reçoit son éclat de l'opinion des Hommes, & le perd aussi-tôt qu'ils changent de sentimens.

Si les Dignités donc ne vous peuvent d'elles mêmes rendre recommandables ;

dables ; si le commerce ordinaire qu'elles ont avec les Méchans les avilit ; si la différence des tems ternit le lustre : Enfin si leur orgueilleuse pompe devient la fable & la raillerie des Nations, qu'ont-elles de si désirables ? & comment vous peuvent-elles donner une beauté qu'elles n'ont pas elles-mêmes ?

L' Eclat de la Pourpre Roiale,
 Ni les Diamans précieux,
 Ne peuvent cacher à nos yeux
 Une humeur lascive & brutale.
 Néron dans ce lustre emprunté
 Fit détester sa cruauté
 A toute la Terre asservie,
 Et ce vain apas de l'orgueil,
 Après son exécration vie,
 Ne le suivit point au Cercueil.

Ceux qu'il retiroit des entraves ;
 Etoient sous lui maîtres des Loix :
 Un Sénat composé de Rois,
 Ne jugeoit qu'avec des Esclaves.
 Celui dont la juste raison
 Se voudra faire une leçon
 De cet exemple remarquable,
 Comment croira-t-il que l'honneur
 Reçu des mains d'un Misérable,
 Soit la source de son bonheur ?



CHA.



C H A P I T R E V.

LA Dignité Roiale , & l'amitié des Rois , pourroient rendre un Homme puissant , pourvû que cette fidélité durât toujourns. Mais nous n'avons que trop d'exemples du contraire , & dans les Siécles passés , & dans le Siécle présent , où nous aprenons la chute de tant de Princes qui sont tombés du plus haut de la Fortune , dans la dernière bassesse de la misère ; ce qui m'oblige de dire que cette puissance est bien peu considérable , puis qu'elle n'a pas assez de force pour se conserver elle-même.

Si vous me dites que l'autorité d'un Monarque est la source de son bonheur , vous m'avoüerez aussi qu'elle est l'origine de son infortune. Quelque vaste que soit l'étendue d'un Empire , il y aura toujourns beaucoup de Nations , où les plus grands Rois n'auront aucun pouvoir ; & du côté que leur manquera cette puissance qui semble les rendre heureux , la foiblesse qui fait les misérables se fera aussi-tôt paroître.

Ainsi

Ainsi la condition des Rois est plus sujete aux calamités , que celle du reste des Hommes. C'est ce que nous a déclaré un Tyran , qui n'avoit que trop éprouvé l'état déplorable où les Princes sont réduits , lors que voulant faire voir que la crainte & le péril sont inseparables de la Pourpre & du Diadème , il représenta la misère des Rois par l'apréhension d'un de ses Favoris , sur la tête duquel pendoit une épée nuë , dont la moindre agitation lui pouvoit ôter la vie.

Quelle est donc cette puissance qui n'est pas assez vigoureuse pour soutenir les attaques de l'inquiétude , & pour se garantir des éguillons de la peur ? Les Princes voudroient vivre en assurance , mais ils ne le peuvent ; & cependant quoi que leurs désirs inutiles leur doivent faire connoître leur foiblesse , ils tirent encore de la vanité de leur grandeur aparente ! Quel sujet a-t-on d'estimer puissant celui qui veut une chose , & qui ne la scauroit obtenir , qui n'est pas en seureté s'il n'a des Gardes autour de sa Personne , qui craint tous ceux qui le craignent ,

craignent, & qui n'est redoutable que par la force de ceux qui le servent ?

Mais que dirai-je des Favoris des Rois, après que j'ai fait voir l'impuissance des Rois mêmes, à qui la Dignité Roiale est si souvent funeste, les accablant de son poids lors qu'elle demeure en son entier, & les envelopant en ses ruines lors qu'elle est détruite ? Toute la grace que Néron fit à Sénèque, fut de lui laisser le choix de sa mort. Le jeune Antonin fit tuer par les Soldats, Papinien qui leur avoit si long-tems commandé, & que la faveur de Severe avoit rendu le plus puissant de la Cour : Il est vrai que l'un & l'autre avoient dessein de quitter ses Charges, & que même Sénèque avoit offert toutes les Richesses à Néron, afin de vivre en repos : Mais étant tous deux emportés par le torrent du malheur, & par la pesanteur de leurs propres Dignités, ils n'eurent pas le loisir d'exécuter ce qu'ils avoient prémedité avec tant de sagesse.

Quelle est donc cette Puissance qui donne de la terreur à ceux qui la possèdent ? qui vous empêche de vivre en
seureté

seureté lors que vous la voulez conserver, & dont vous ne pouvez vous défaire quand vous le désirez ?

Peut-être que vous espérez tirer quelque secours de ceux que la Fortune, & non pas la Vertu solide, a fait vos Amis ; mais c'est en vain, parce que celui qui vous a paru fidele dans la prospérité, deviendra votre Ennemi dans l'adversité ; ce que vous devez regarder comme le plus grand de tous les malheurs, puis qu'il n'y a rien de si dangereux qu'un Adversaire qui converse familièrement avec vous, & qui couvre sa haine du voile de l'amitié.

Que celui qui désire avoir
Un solide & juste pouvoir,
Domte des passions la brutale insolence ;
Et qu'il forme en lui-même un dessein généreux
De jamais ne ploier sous le joug malheureux
D'une injuste concupiscence.

Que l'Inde roule sous vos Loix ;
Que Thule jointe à vos exploits,
En tous ses bords captifs vous rende obéissance,
Au milieu de l'éclat d'une telle grandeur,
Ne pouvoir pas bannir les soucis, & la peur,
Ce n'est pas avoir de puissance.

* * *

CHA-



CHAPITRE VI.

Pour ce qui est de la Gloire , hélas ! qu'elle trompe , & qu'elle déshonore souvent ceux qui croient en retirer le plus d'avantage ! C'est pourquoi le Tragique a raison de s'écrier par la bouche d'Andromaque :

*O Gloire , dont l'éclat charme les yeux
des Hommes ,
Que souvent tu nous fais plus grands
que nous ne sommes !*

Car plusieurs n'ont-ils pas acquis beaucoup d'estime par les acclamations d'un Peuple ignorant ? ce qui doit être sans doute considéré comme la dernière des infamies , parce qu'il faut nécessairement que ceux qu'on louë , ou par erreur ou par complaisance , rougissent des fausses louanges qu'on leur donne , puis que celles-mêmes qu'on reçoit avec justice sont tout-à-fait inutiles à l'Homme sage , qui ne mesure point la grandeur de sa félicité
par

par celle de l'estime d'un Peuple aveugle, mais par le véritable témoignage de sa propre conscience. Si vous jugez que ce soit une chose honorable, que d'avoir étendu la gloire de votre Nom, il faut aussi que vous accordiez que de ne l'avoir pas fait, c'est une chose honteuse. Ainsi comme le bruit des actions d'un seul Homme ne peut pas se faire entendre par toutes les Nations, il arrive que celui que vous estimez heureux par une gloire aparente qu'il s'est acquise dans sa Patrie, est méprisé des Peuples qui vous sont voisins.

Après tout, la faveur d'un Peuple est si peu de chose, qu'elle ne mérite pas seulement d'être considérée, ne procédant point d'un jugement équitable, & ne durant que fort peu d'années. Quant à la Noblesse, qui peut ignorer combien c'est une chose vaine & méprisable, puis qu'elle n'a point d'éclat qui lui soit propre, & qu'elle n'est rien qu'une louange que nos Ancêtres ont acquise par leurs belles actions.

S'il est donc vrai qu'on ne peut de-
venir

venir illustre que par sa propre recommandation, il faut nécessairement que ceux dont on publie les beaux faits en reçoivent toute la gloire sans la communiquer à leur Posterité: C'est pourquoi si vous n'êtes recommandable de vous-même, vous ne le serez jamais par les vertus d'un autre. S'il y a néanmoins quelque chose qu'on doive priser dans la Noblesse; je crois que c'est l'étroite obligation qu'elle laisse aux Personnes Nobles de ne point dégénérer de la vertu de leurs Ancêtres.

LA naissance en tous est égale;
 Et quoique l'orgueil nous étale
 Dans le Berceau des Empereurs:
 Leur pompe n'est qu'une chimere,
 Ils sont égaux aux Laboureurs,
 Puis que les Hommes n'ont qu'un Pere.

C'est lui qui régit la Nature,
 Laisant en chaque Créature
 Des marques d'un soin sans pareil:
 C'est lui qui fait luire la Lune,
 Et qui fait briller le Soleil
 Par sa Providence commune.

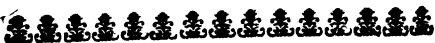
Lui seul nous fait ce que nous sommes,
 Il donne à la Terre des Hommes,
 Et des Astres au Firmament;
 Et notre Ame toute Divine,
 Descend par son commandement
 Dans la Prison qu'il lui destine.

Vous

Vous possédez donc l'avantage
 D'avoir la Noblesse en partage
 Au moment que vous êtes nés :
 Et ceux qui sont dans la disgrâce,
 Egalent les plus fortunés,
 Si l'on considère la Race.

Pourquoi tirez-vous votre gloire,
 Des vieux Monumens de l'Histoire,
 Par un faux désir de grandeur ?
 Qu'allez-vous chercher dans la cendre ?
 Puis que l'Âme a Dieu pour Auteur,
 Que peut-elle encore prétendre ?

L'Homme, sans sortir de lui-même,
 Trouve la qualité suprême
 Que Dieu lui donne avec le sang :
 Si par le commerce du vice
 Il ne perd cet auguste rang
 Qu'il conserve dans la Justice.



CHAPITRE VII.

Que dirai-je des Voluptés qu'on
 ne désire qu'avec inquiétude, &
 qu'on n'obtient qu'avec repentir ? De
 combien de maladies & de douleurs
 insupportables, qui sont l'unique fruit
 des infames débauches, ont-elles cou-
 tume d'accabler le corps de ceux qui
 s'y plongent ? Pour moi je ne com-
 prens pas quel plaisir on peut trouver
 en une chose où je ne vois que des
 peines

peines & des suplices ; & je m'assure que quiconque se voudra souvenir de la fin de ses voluptés, il confessera qu'elles ont autant d'amertumes en leur suite, qu'elles sembloient avoir de douceur en leur commencement. Si leur possession pouvoit vous rendre heureux, il faudroit que les Bêtes fussent capables de la Béatitude, aussi-bien que les Hommes, puis que toutes leurs inclinations & leurs puissances naturelles se portent à la jouissance de leurs plaisirs. Il est vrai qu'une Femme, & des Enfans, peuvent être un grand sujet de douceur à un Homme sage ; mais il arrive très-souvent que la Nature nous donne des Bourreaux, en nous donnant des Enfans.

Il n'est pas nécessaire que je vous prouve cette vérité, que vous avez autrefois apprise par votre propre expérience, & dont vous ressentez encore à présent les suites & les effets déplorables par l'amour & par l'appréhension que vous avez pour ceux que le Ciel vous a donnés. Je me contenterai seulement de vous dire avec Euripide, que c'est une heureuse infortune ; que de n'avoir point d'Enfans,

F.

Ja-

J Amais les Plaisirs périssables
 Ne peuvent remplir nos desirs ;
 Les chagrins, & les déplaisirs,
 En sont toujours inséparables :
 Et comme un moment les produit,
 Un autre moment les détruit
 D'une promptitude pareille ;
 Leur douceur est pleine de fiel,
 Ils portent ainsi que l'Abeille
 L'éguillon caché sous le miel.



C H A P I T R E V I I I .

IL ne faut donc plus douter que ces chemins qui semblent vous mener à la Béatitude, ne vous en détournent, & qu'ils ne peuvent vous conduire au lieu que vous vous étiez promis : Je veux vous faire connoître en peu de paroles combien de maux & de difficultés on y rencontre. Voulez-vous avoir des Richesses ? il faut que vous les ravissiez à celui qui les possède : Désirez-vous des Dignités ? vous ne les pouvez obtenir qu'en vous soumettant à des prières honteuses envers celui qui les donne. Ainsi lors que vous prétendez être au-dessus des autres par la jouissance des honneurs, vous vous abaissez

abaissez au-deffous de tout le monde en les demandant. Souhaitez-vous la Puissance ? vous recherchez d'être continuellement en danger par la trahison de vos Sujets. Soupirez-vous après la Gloire ? vous cessez de vivre en repos , lors que vous commencez de la posséder. Aimez-vous les Voluptés & les Débauches ? vous êtes méprisé de tout le monde , lors que vous devenez l'esclave d'une chair fragile & sujete à la pourriture.

A l'égard de ceux qui font tant d'estime des biens du corps , qu'ils considèrent un peu la foiblesse des choses sur lesquels ils s'appuient. Surpassez-vous les Elephans en grandeur , les Taureaux en force , & les Tygres en legereté ?

N'arrêtez plus les yeux sur des choses si basses & si méprisables ; mais élevez-les au Ciel , pour en considérer l'étendue , la vitesse & la solidité , quoique néanmoins il ne doive pas tant être le sujet de votre admiration pour ces belles qualités , que pour la Providence & pour la Sageffe de celui qui le gouverne. Quant à la beauté du

visage, qu'y trouvez-vous digne de vous ? ne s'évanouit-elle pas aussi-tôt qu'elle paroît ? & n'est-elle pas semblable à celle des fleurs qui se flétrissent en l'espace d'une journée ? Si nous avons, comme dit Aristote, des yeux assez perçans pour pénétrer les choses les plus cachées, le corps d'Alcibiade, dont l'extérieur étoit si bien composé nous sembleroit extrêmement difforme, pourvû que la subtilité de notre vûe pût passer jusques au dedans.

Ce n'est donc pas une perfection naturelle qui vous fait estimer beau ; mais c'est la foiblesse des yeux qui vous regardent. Je vous permets toutefois de priser infiniment tous ces Biens, pourvû que vous reconnoissiez que ce que vous admirez peut être anéanti par une fièvre de trois jours : Ainsi je puis justement conclure de ce que je viens de dire, qu'une chose qui vous promet ce qu'elle ne vous sçauroit donner, & qui ne comprend pas tous les Biens ensemble, ne sçauroit non seulement vous rendre heureux, mais ne sçauroit même vous servir ni de Guide, ni de chemin pour vous conduire à la possession de la Béatitude. Que

Que l'Homme est aveuglé d'une extrême ignorance
 Pour le souverain Bien!
 Et qu'il est éclairé dans une connoissance
 Qui ne lui sert de rien!

Il ne cherche jamais les Perles sur la Vigne,
 Ni l'Or dans les Buissons:
 Sur les lieux élevés il ne tient pas la Ligne
 Pour prendre des Poissons.

Il connoît les Forêts, les Côteaux, & les Plaines
 Où gisent les Chèvreûils;
 Et ne les poursuit pas dans les Ondes Tyrrenes
 A travers des Ecûils.

Il plonge dans les creux les plus secrets de l'Onde
 Son cœur ambitieux;
 Et ce que n'y voit pas la lumiere du Monde,
 Y paroît à ses yeux.

Il sçait en quels endroits la Mer Orientale
 Cache plus de trésors;
 Il sçait où l'Émeraude, & la Pourpre Roiale,
 Enrichissent ses bords.

Toujours ingénieux pour fournir à l'attente
 D'un somptueux repas,
 Il connoît quelle Côte est la plus abondante
 En Poissons délicats.

Mais indigne du rang où son Dieu l'a fait naître
 Avecque tant d'honneur,
 Il ne recherche pas les moiens de connoître
 Le souverain Bonheur.

Il recherche ici-bas, aveugle volontaire,
 Cette félicité,
 Dont le Ciel Empyrée est le dépositaire
 De toute éternité.

Quelle imprécation ma langue fera-t-elle
 Contre ces Malheureux ,
 Qui se laissent aller à la pente mortelle
 De leurs désirs honteux !

Qu'ils occupent toujours à l'amas des richesses
 Leurs soins & leurs désirs ;
 Qu'ils briguent les honneurs avec mille bassesses ,
 Et mille déplaîsirs.

Afin qu'ayant acquis tous ces biens périssables
 Après de longs travaux ,
 Ils discernent alors ceux qui sont véritables ,
 D'avec ceux qui sont faux.



CHAPITRE IX.

JE viens de vous représenter assez naïvement l'image de la fausse Béatitude ; & si vous la connoissez bien maintenant , il ne reste plus qu'à vous montrer quelle est la véritable.

Je reconnois , lui dis-je , qu'on n'est jamais satisfait au milieu des Richesses ; que le Sceptre & le Diadème ne sçau-roient augmenter notre Puissance ; que les Dignités ne font pas respecter tous ceux qui les possèdent ; que la Gloire ne rend point les Hommes plus Illustres , & que la Volupté ne leur peut
 causer

causer de véritables plaisirs. Je n'en sçai assurément pas la raison, mais il me semble que je l'entrevois, & je désirerois que vous me la fiffiez encore voir plus à découvert.

Elle est assez évidente d'elle-même, répondit la Philosophie; C'est que l'ignorance de l'Homme veut séparer une chose qui est simple & indivisible de sa nature, & de véritable & parfaite qu'elle est, la rendre fausse & imparfaite. Croiez-vous que ce qui n'a besoin de rien, ait besoin de puissance? Non vous ne le croiez pas, me direz-vous, parce que ce qui n'a pas de soi-même assez de force, a besoin d'un secours étranger; d'où je conclus que la suffisance à soi-même, & la puissance, sont d'une même nature. Pensez-vous aussi que ce qui réünit en soi ces deux qualités, soit méprisable, ou au contraire qu'il soit digne d'honneur & de respect? Vous m'avoüerez, sans doute, qu'il mérite une estime toute particuliere; & de cette sorte vous ferez obligé de reconnoître que suffire à soi-même, avoir la puissance & être digne d'honneur

neur ne font qu'une même chose. Pensez-vous que ce qui possède toutes ces perfections soit dans le mépris & dans l'abaissement, ou bien dans l'éclat & dans la gloire ? Prenez bien garde qu'après m'avoir accordé, qu'une même chose ne manquoit de rien, qu'elle étoit puissante, & digne de respect, vous ne me disiez qu'elle a besoin de paroître, & que ne le pouvant pas, elle est de ce côté-là sujete au mépris. Vous ne pouvez la croire que ce qu'elle est véritablement ; c'est à dire, illustre & glorieuse : d'où je tire une conséquence infallible, que la gloire n'est point différente des trois premières qualités. Ainsi n'est-il pas constant que ce qui n'a besoin de rien, ce qui peut tout de soi-même, ce qui est éclatant & digne de vénération, est en même tems rempli de joie ? Car je ne sçaurois seulement m'imaginer comment la tristesse se pourroit glisser dans le cœur de celui qui jouïroit de tous ces Biens. D'où vient qu'il faut nécessairement accorder que le contentement en est inséparable, & que la suffisance à soi-même, le pouvoir, l'éclat,

l'éclat , l'honneur & la joie , n'ont qu'une même nature , quoi qu'ils aient des noms diférens.

Il est donc vrai que l'ignorance des Hommes sépare ce qui ne peut être séparé , comme tout-à-fait un & tout-à-fait simple de sa nature , & que pendant qu'ils s'efforcent d'acquérir quelque partie d'une chose qui n'en a point , ils ne peuvent obtenir , ni cette portion qui n'est pas , ni tout ce qu'ils ne cherchent pas , n'en aiant aucune connoissance : C'est pour cela que celui qui désire des Richesses pour fuir seulement la Pauvreté , ne se met point en peine de la Grandeur ; ne se soucie pas d'être en l'oubli du monde , & se prive même des plaisirs les plus innocens de la Nature , dans l'appréhension qu'il a de perdre l'argent qu'il a amassé. C'est aussi pour la même raison que celui que la force abandonne , que la tristesse afflige , que la bassesse tient dans le mépris , & que l'obscurité rend inconnu , manque de beaucoup de choses nécessaires à la Béatitude : Mais pour celui qui ne cherche autre chose que la puissance , il dissipe les

trésors , il rejette les voluptés , il ne fait aucune estime de l'honneur & de la gloire , s'il ne les voit accompagnés de l'autorité. Cependant vous voiez de combien de choses il a besoin au plus fort de cette ambition , puis qu'il arrive souvent que les plus nécessaires lui manquent , qu'une infinité de soins lui rongent incessamment le cœur , & que comme il est trop foible pour les chasser , il cesse d'avoir cette puissance qu'il souhaitoit par dessus toutes choses.

On doit faire un semblable raisonnement des Honneurs , de la Gloire & des Plaisirs : car tout cela n'étant qu'une même chose , celui qui s'efforcera d'obtenir l'un , sans se mettre en peine de l'autre , n'aura pas même ce qu'il cherche. Que si quelqu'un désire tous ces biens à la fois , il est vrai qu'il désirera tout ce qui fait la Béatitude ; mais croiez-vous qu'il la rencontre en des choses que j'ai montré ne la pouvoir pas donner , comme elles la promettent ? Ce n'est pas en ces chimères , où l'on se persuade si fausement de trouver tout ce qu'on désire , qu'on doit établir la véritable Béatitude.

Vous

Vous voyez à présent quelle est la fausse félicité que les Hommes désirent, & vous en connoissez parfaitement les causes & les effets : Détournez un peu d'un autre côté les yeux de l'Esprit, & vous apercevrez la véritable Béatitude que je vous ai promise.

Elle est, lui dis-je, si facile à connoître, qu'il faut être aveugle pour ne la pas voir, & vous me la venez de montrer tout à l'heure, en me déclarant l'origine & la cause de celle qui n'est qu'imaginaire. Le véritable & parfait Bonheur est, si je ne me trompe, celui qui rend un Homme suffisant à lui-même, puissant, honorable, illustre & content; & afin que vous connoissiez que j'ai compris ce que vous m'avez dit, j'ajoute encore que je crois assurement que puis que toutes ces choses qui semblent différentes ne sont néanmoins qu'une même chose, celle qui nous peut véritablement donner la jouissance d'un de ces Biens, est sans difficulté la parfaite & la souveraine Béatitude.

O que vous êtes heureux, me répondit-elle, d'être dans de si beaux

sentimens , & d'avoir ajoûté ces dernières paroles ! car y-a-t-il rien parmi les choses caduques & périssables qui puisse mettre l'Homme dans un état si tranquille & si fortuné ? Non , sans doute , puis qu'elles ne sont que des fausses images du vrai Bien ; que les Biens qu'elles semblent donner sont imparfaits , & qu'il n'est pas en leur pouvoir de vous en communiquer un solide.

Puis que vous avez reconnu quelle est la véritable Béatitude , & quelle est celle qui n'en a que l'aparence , il ne vous reste plus qu'à songer comment vous pourrez obtenir celle pour laquelle vous témoignez une passion si forte & si raisonnable. Mais puis que selon la pensée de Platon dans son Timée , nous devons implorer l'assistance Divine même aux moindres choses que nous entreprenons ; que pensez-vous que nous soions obligé de faire pour mériter de trouver l'origine & la demeure du souverain Bien. Je crois , lui dis-je , qu'il faut avoir recours au Pere de toutes choses , sans lequel rien ne se commence à propos. Vous dites vrai , me répondit la Philosophie , & puis elle prononça ces Vers, O

O Grand Dieu, qui régis la Machine du Monde
 Par une Providence éternelle & profonde ;
 Auteur de l'Univers, dont les ordres constans
 Règlent & la mesure, & la suite des tems ;
 Qui faisant tout mouvoir d'un bras infatigable,
 Parmi ces mouvemens demeure immuable ;
 Et qui ne regardant que ta seule Bonté,
 Sans que rien d'étranger émût ta volonté,
 Fixas sous une forme en chacun différente,
 Des Etres imparfaits la matiere flottante.
 Tout ce que tu produis en ce vaste Univers,
 Avec tant d'artifice, & tant de traits divers,
 Est un riche Tableau tisé sur le Modèle
 Que consulte toujours ta Sagesse éternelle,
 Qui concevant un Monde admirable en beauté,
 Le produit au dehors plein de ta Majesté,
 Ce Monde n'est pourtant qu'une foible peinture
 De l'unique Beauté de ta simple Nature,
 Qui belle par essence, exprime en un moment
 Les traits qu'elle se forme en son entendement.
 Tu maintiens l'Univers par le moien des Nombres
 Dont nos plus doux concerts sont de légers ombres.
 C'est leur tempérament qui forme les accords,
 Dont le juste unisson paroît en tous les Corps,
 Où le chaud & le froid, où le sec & l'humide,
 Se conservent entr'eux en une paix solide.
 Sans cet ordre constant, le feu pur & léger
 S'envoleroit d'un lieu dont il est étranger :
 Et la Terre suivant le poids de sa nature,
 Trouveroit sous les eaux sa vaste sépulture,
 Tu places au milieu de ce grand Univers
 Un Esprit composé de trois Etres divers,
 Et cet Esprit fécond répand par tout le Monde
 Les trois divers effets de sa vertu féconde,
 Il partage ses soins aux deux Poles des Cieux,
 Dont ton bras a fixé les solides Effieux,
 Et toujours agité par sa vitesse extrême,
 Comme un Globe de flâmes il rentre dans lui-même ;
 Et sans cesse occupé pendant ce mouvement
 Des objets figurés par son entendement.

Il fait mouvoir des Cieux la Machine éternelle,
 Comme il la voit monvoir en ce premier Modelle;
 Qu'il ne peut regarder, sans en faire un portrait
 Où tout est exprimé, jusques au moindre trait.
 Ta Sageſſe produit ces Etres dont la vie
 Conſiſte dans le ſang que ta main purifie,
 Par les mêmes moiens que cet Etre immortel,
 L'inviſible Portrait de ton Etre éternel.
 Elle place en des Chars faits d'une flâme pure,
 Les Eſprits élevés par leur propre nature,
 Et ne leur inspirant que des ſoins paſſagers
 Pour ce vaſte Univers dont ils ſont étrangers,
 Elle les ſeme en l'air, où les répand ſur terre,
 Pour éprouver leur force en une longue gueſte,
 Les attirant en ſuite à leur premier ſéjour,
 Par la legereté que leur donne l'Amour;
 L'Amour, qui par l'ardeur de ſes divines flâmes,
 Fait retourner vers toi ces bienheureuſes Ames.

P R I E R E.

Permits à mon Eſprit, ô Monarque des Cieux,
 De monter juſqu'à toi d'un vol victorieux:
 Permits-lui de chercher la ſource inépuisable
 De ce Bien qu'on doit ſeul apeller véritable;
 Qu'il la découvre enfin, & qu'éloigné des ſens,
 Il arrête ſur toi ſes yeux clairs & perçans.
 Chaffe par les raïſons de ta vive lumière
 Les nuages épais d'une impure matière,
 Et brille dans mon ame avec cette clarté
 Qui ſort du Trône Saint de ta Divinité:
 Puis que c'eſt en toi ſeul qu'un cœur plein d'innocence
 Peut rencontrer la Paix, le Calme & l'Affurance:
 Que de te voir, Seigneur, c'eſt notre unique Fin,
 Que tu nous ſers de Char, de Guide, & de Chemin,
 Que nous te regardons comme notre Origine,
 Et qu'enfin notre Terme eſt l'Effence Divine.



CHA.



C H A P I T R E X.

Puis que vous avez reconnu ce qui distingue le Bien parfait, de celui qui ne l'est pas, je pense qu'il est à propos de vous faire voir où se trouve cette perfection : Et premièrement je crois qu'il est nécessaire de sçavoir s'il peut y avoir dans la Nature un Bien tel que vous venez de le définir, de peur que nous ne nous trompions nous-mêmes, en nous formant une idée toute contraire à la vérité de la chose dont nous parlons ?

Il est néanmoins si facile de prouver qu'il doit y avoir un souverain Bien, lequel est comme la source de tous les autres Biens, qu'il est impossible de le nier ; car nous n'appellons une chose imparfaite, que par la diminution d'une parfaite ; d'où vient que s'il y a quelque chose d'imparfait dans un genre, il faut aussi conclure qu'il y a quelque chose de parfait : autrement il est impossible de concevoir de l'imperfection dans un Bien, si vous ne présumez

poſez qu'il y ait un autre Bien qui ſoit parfait, parce que la Nature n'a pas commencé par les Ouvrages les moins accomplis, & les moins achevés; mais aiant premièrement formé les choſes toutes entières, & toutes parfaites, elle ſe laiſſe inſenſiblement aller à des productions moins nobles & moins vigoureuſes que les précédentes.

Que ſ'il eſt vrai qu'il y a quelques Biens fragiles où l'on rencontre une Béatitude imparfaite, on ne peut auſſi douter qu'il n'y ait une autre Béatitude très-parfaite & très-ſolide. Conſidérez donc où cette félicité ſe peut trouver. Le conſentement univerſel des Hommes, prouve clairement que Dieu comme Principe de toutes choſes, eſt véritablement Bon: car ſi l'on ne peut rien concevoir de meilleur que lui, qui peut douter qu'il ne ſoit Bon, puis qu'il n'y a rien qui le ſurpaſſe en bonté? La Raiſon nous fait tellement connoître qu'il eſt Bon, qu'en même tems elle nous montre évidemment qu'il a dans lui-même le ſouverain Bien, parce que ſ'il ne l'avoit pas, il ne ſeroit point le Maître abſolu de
toutes

toutes choses, puis qu'il faudroit nécessairement qu'il y eût quelque Être plus excellent & plus ancien que lui, qui possédât ce Bien parfait, les choses les plus parfaites aiant été produites avant celles qui le sont moins. Ainsi pour ne plus embarrasser notre Esprit dans un raisonnement infini, nous sommes obligés d'avoüer que le plus parfait & le premier de tous les Biens, est en Dieu; & comme nous avons déclaré que le souverain Bien n'est autre chose que la véritable Béatitude, il faut conclure que cette véritable Béatitude se trouve en lui.

Mais, prénez garde, je vous prie, de quelle maniere vous devez entendre mes paroles, quand je dis que Dieu est tout rempli du souverain Bien: Ne vous imaginez pas que ce Pere & ce Maître absolu de toutes choses l'ait reçu d'autre part, ou que s'il l'a de sa propre nature, ce soit néanmoins de telle sorte, que celui qui possède cette Béatitude, & la Béatitude possédée, soient une substance différente; parce que si vous croiez qu'il l'ait reçüe, vous jugerez en même tems que celui
qui

qui donne est plus excellent que celui qui reçoit, & par conséquent Dieu ne seroit pas le plus noble & le plus excellent de tous les Etres.

Si vous croiez que cette Béatitude est naturellement en Dieu, mais différente de lui-même, c'est à vous de voir si vous pouvez vous imaginer quelqu'un qui les ait unis ensemble. Enfin ce qui est différent d'une chose, n'est pas la chose même de laquelle il est différent: C'est pourquoi ce qui naturellement est distingué du souverain Bien, n'est pas le premier de tous les Biens; ce qu'on ne peut dire sans impiété du plus excellent de tous les Etres, parce qu'aucun effet ne sçauroit être meilleur que sa cause; & par conséquent nous devons assurément conclure que ce qui est le Principe de toutes choses, est de soi-même la souveraine Béatitude; & comme vous m'avez accordé que le souverain Bien est la Béatitude, vous me devez avouer que Dieu seul est la véritable Béatitude.

Voiez maintenant si je me servirai de preuves aussi convaincantes que les premières, pour vous faire connoître qu'il

qu'il ne peut y avoir deux souverains Biens diférens l'un de l'autre. On ne peut douter que deux Biens qu'on s'imagineroit opofés, ne feroient pas les mêmes, & qu'ainfi pas un des deux ne feroit parfait, parce que la perfection de l'un manqueroit néceffairement à l'autre; & fi ce qui n'est point parfait ne peut être le souverain Bien, il est certain que deux Biens qui font véritablement parfaits, ne peuvent être diférens; & comme nous avons montré que Dieu & la Béatitude étoient le souverain Bien, il faut reconnoître que la souveraine Béatitude & la souveraine Divinité ne font qu'une même chose.

Il est impossible, lui dis-je alors, de rien conclure de plus véritable, de plus folide, & de plus digne de la Majesté de Dieu. Je veux, me répondit-elle, imiter les Géometres, qui ajoutent toujours à leurs Démonstrations, ce qu'ils apellent *Corollaire*, & je suivrai leur exemple en vous donnant quelque chose de plus que je ne suis obligée.

Les Hommes deviennent heureux par l'acquisition de la Béatitude, la Béatitude est la Divinité : Donc les
Hommes

Hommes sont heureux par l'acquisition de la Divinité. Mais comme la possession de la Sagesse fait les Sages, & celle de Justice fait les Justes, il faut par la même raison que la jouissance de la Divinité fasse les Dieux, & qu'ainsi quiconque fera véritablement heureux, soit Dieu : car quoi qu'il n'y ait qu'un Dieu par nature, cela n'empêche pas qu'il ne puisse y en avoir plusieurs par participation.

Ce que la raison me persuade de joindre à ce que j'ai déjà dit, me semble si charmant, que je ne pense pas qu'on puisse rien trouver de plus beau. Comme la Béatitude contient plusieurs choses en elle-même, on peut justement demander si toutes ces choses forment un corps dans lequel il y ait distinction de parties, ou si quelque-une de ces perfections en particulier fait tellement l'essence de la Béatitude, que toutes les autres s'y rapportent comme à leur centre. N'avons-nous pas dit que la Béatitude étoit le souverain Bien ? Ajoutez à toutes les propriétés ce même titre, puis qu'on appelle la Béatitude la Souvaine Puissance, le
Souverain

Souverain Honneur, la Gloire Souvê-
 raine, & le Souvêrain Plaisir. Croiez-
 vous donc que tous ces mêmes Biens
 soient comme les membres de la Béa-
 titude ? ou qu'ils se raportent généra-
 lement au Souvêrain Bien comme à
 leur Principe ?

Je vois bien, lui dis-je, ce que vous
 me proposez ; mais j'en désire la ré-
 solution de vous-même. Voici, me dit-
 elle, ce qu'on en doit juger : Si toutes
 ces choses étoient des membres de la
 Béatitude, elles auroient quelque dis-
 tinction entr'elles : mais comme nous
 avons montré qu'elles n'en ont aucune,
 il faut reconnoître qu'elles n'en peu-
 vent être les parties, puis qu'autrement
 un membre seul feroit tout le Corps
 de la Béatitude. Quant au Bien, c'est
 une chose évidente que tout le reste
 s'y raporte, puis qu'on ne recherche
 la suffisance à soi-même, que parce
 qu'on la considère comme un Bien,
 qu'on ne désire le pouvoir qu'à cause
 qu'on en a de semblables sentimens ;
 & qu'enfin l'on ne souhaite l'honneur,
 l'éclat & le plaisir, qu'en se les figu-
 rant de la même sorte. Ce qui me
 fait

fait dire que le Bien seul est l'origine & la cause de tous les désirs : car ne voit-on pas que ce qui n'a ni la vérité, ni la ressemblance du Bien, ne sauroit être l'objet de nos souhaits ; & qu'au contraire ce qui n'est pas bon de sa nature, se fait aimer, pourvu qu'il ait seulement une apparence de Bonté ? D'où je conclus que le Bien seul est la source & le principe de tout ce qu'on peut désirer, puis que ce qui fait désirer une chose est précisément ce que l'on désire. C'est ainsi que celui qui veut aller à Cheval pour se procurer la santé, ne cherche pas tant l'agitation qui se trouve en cet exercice, que l'effet salutaire qu'elle produit.

Rien donc n'étant souhaité que pour le Bien seul, n'est-il pas véritable que c'est après lui que l'on soupire plutôt qu'après aucune autre chose ? & que puis que vous m'avez accordé que la Béatitude seule est le sujet de tous les vœux des Hommes, c'est elle seule que l'on prétend obtenir, & que partant la Béatitude & le Bien n'ont qu'une même substance ? Enfin comme

vous

vous avez reconnu que Dieu n'étoit autre chose que la véritable Béatitude ; je puis justement conclure , que c'est dans le Bien seul que l'on doit chercher l'essence & la nature de Dieu.

A Prochez-vous d'ici , Captifs infortunés ,
Que votre ambition tient toujours enchaînés
Par les secrets liens d'une fausse espérance ;
Vous y viendrez finir votre sort rigoureux ;
Vous y rencontrerez un Port plein d'aiseurance ,
Et l'asile commun de tous les Malheureux.

Ces sables précieux , & ses trésors flotans ,
Dont le Tage enrichit ses heureux Habitans ,
Et que l'Herme fait voir sur son fameux rivage :
Enfin tous les Rubis que l'Inde a sur ses bords ,
Loin d'éclairer l'Esprit , le plongent davantage
Dans l'obscur prison d'où sortent les trésors.

Ce que vous recherchez avec empressement ,
Est conçu dans le sein du plus vil Élément ,
Indigne d'être vu , ni de voir la lumière :
Mais le souverain Bien , l'objet de vos mépris ,
Maître de l'Univers , & la clarté première ,
Dans la nuit de l'Erreur éclaire les Esprits.

Celui qui pourra voir sa brillante clarté ,
Devenant amoureux de sa seule Beauté ,
N'estimera plus rien dans toute la Nature ;
Et même le Soleil qui lui paroît si beau ,
Ne lui semblera plus qu'une lumière obscure ,
Au prix de cet auguste & céleste Flambeau.





C H A P I T R E X I.

VOtre raisonnement , lui dis-je , est si convaincant & si solide que j'en suis tout-à-fait persuadé. Comme j'eus achevé ces paroles , elle poursuivit ainsi son discours. Quelle faveur ne vous ferai-je donc point , si je vous découvre la nature de ce Bien ? puis qu'en même tems je vous ferai voir ce que c'est que Dieu. Souvenez-vous seulement de ce que j'ai déjà dit , & vous connoîtrez que les preuves en sont infaillibles. Ne vous ai-je pas déjà montré que toutes les choses que l'Homme désire avec tant d'ardeur , ne sont pas de parfaits & de véritables Biens , parce qu'elles sont différentes les unes des autres , & que comme la perfection de l'une manque à l'autre , elles ne lui peuvent point donner la jouissance d'une entière & d'une souveraine Béatitude , & qu'au contraire elles composent un Bien très-accomplí , lors qu'elles se ramassent tellement dans la même forme , & dans la même opération ,

ration, que la suffisance à soi-même, le pouvoir, l'honneur, l'éclat, & les plaisirs, ne sont qu'une même chose, le Bien n'étant désirable que par cette unité merveilleuse. Ainsi comme ce qui n'avoit aucune Bonté pendant sa division, devient bon lors qu'il est uni, ne faut-il pas dire que l'union seule est la source & la cause de la Bonté ? Vous m'accorderez aussi sans doute qu'aucune chose ne peut être bonne que par une participation du souverain Bien ; & vous reconnoîtrez en même tems par une raison semblable, que le Bien n'est autre chose qu'une très-parfaite unité, parce qu'il est certain que les choses qui n'ont point naturellement d'éfets différens, ne peuvent non plus avoir de substance différente.

Ne sçavez-vous pas qu'un Etre subsiste tant que son unité se peut conserver ? & qu'au contraire, il vient à se dissoudre, & à retourner dans le néant, aussi-tôt qu'elle cesse, & qu'elle se détruit ? N'avons nous pas un exemple de ceci dans la nature des Animaux, qui subsiste autant que dure

G

l'union

l'union de leur ame avec leur corps, & qui vient à se corrompre en même tems que la division s'y met ? Cela ne se remarque-t-il pas aussi dans le Corps humain, qui retient toujours sa premiere figure, tant qu'il n'a qu'une forme, qui consiste dans la seule liaison de tous ses membres, & qui cesse d'être ce qu'il étoit auparavant, aussitôt que son unité se perd par la séparation de ses parties ? Et celui qui voudra faire une même réflexion sur tout le reste des choses de ce monde, ne reconnoitra-t-il pas qu'elles vivent tant qu'elles sont une, & qu'elles meurent au moment qu'elles se divisent ?

Y a-t-il quelque chose qui considère l'Être comme un objet de sa haine ? & qui désire naturellement sa propre perte & sa corruption ? Sans doute que si vous considérez les Animaux, à qui la Nature a donné quelque puissance de vouloir, & de ne vouloir pas, vous n'en trouverez aucun qui se dépouille de cette inclination commune de vivre, & qui cherche le trépas sans qu'aucune cause extérieure l'oblige de s'y précipiter : parce que Dieu les fait
tous

tous naître avec le même désir de se conserver la vie, & d'éviter la mort, comme leur ruine & leur anéantissement.

Si vous jettez les yeux sur les Herbes & sur les Plantes, vous y remarquerez le même mouvement, & vous verrez qu'elles croissent toujours dans les lieux qui leur sont les plus convenables, afin qu'autant que leur nature le peut permettre, elles se conservent sans être flétries. Ainsi les unes germent au milieu des Champs, & les autres croissent sur les Montagnes. Celles-ci viennent dans les Marais, & celles-là tirent leur suc & leur nourriture de la dureté des Rochers. Enfin les sables les plus stériles ont pour d'autres une fécondité merveilleuse; & si l'on vient à les retirer de l'endroit où la Nature les a mises, on les voit en un moment desséchées.

C'est cette Nature, qui comme leur véritable Mere, leur donne toujours ce qui leur est le plus propre, & qui s'efforce autant qu'elle peut de leur conserver la vie. Dirai-je qu'elles s'enfoncent toutes dans les entrailles de la

Terre, & qu'il semble qu'elles y aient continuellement la bouche ouverte pour en tirer la nourriture qu'elles font couler par les racines, & qu'elles répandent ensuite dans les branches & dans l'écorce ? Dirai-je qu'elles enferment au milieu de leur tronc la moëlle, comme ce qu'elles ont de plus délicat & de plus tendre ? que le bois qui l'entoure la défend par sa dureté, & qu'enfin l'écorce est étendue toute la dernière par les mains sçavantes de la Nature, pour leur servir de rempart & de défense contre les injures du tems, & contre la plus violente rigueur des saisons ?

Considérez ensuite comme cette incomparable Ouvrière est si soigneuse de multiplier les Plantes par le moyen de leurs graines, que l'on pourroit dire que toutes les adresses dont elle se sert sont autant d'inventions & de machines secrètes, non seulement pour les faire durer plus long tems, mais aussi pour les rendre en quelque manière perpétuelles.

Si vous regardez enfin les choses inanimées, vous y remarquerez un même

même désir de se conserver : Car pourquoi la légèreté du feu le porte-t-elle toujours en haut ? & pourquoi la pesanteur de la terre l'attire-t-elle continuellement en bas ? si ce n'est à cause que ces lieux & ces mouvemens si différens leur sont convenables à l'un & à l'autre. Ce qui nous fait voir que comme ce qui nous est contraire est la cause de notre ruine ; aussi ce qui nous est propre est la cause de notre conservation. Les choses même les plus dures & les plus solides , s'attachent fortement à leurs parties , & réunissent toute leur vertu pour résister à ce qui les en voudroit séparer. Il est vrai que celles qui sont liquides , comme l'air & l'eau , ne font pas la même résistance , mais aussi se rejoignent-elles avec plus de promptitude qu'elles n'ont-été divisées , & le désir d'union se trouve si puissant dans le feu , qu'il ne peut en aucune manière souffrir d'être séparé de lui-même.

Je ne parle point ici des mouvemens volontaires de l'Ame , qui suit les lumières de la Raison ; mais de ceux qui ne partent que d'une nature

aveugle, & que l'on appelle nécessaires. Ainsi nous faisons passer de la bouche dans l'estomac les viandes que nous avons prises; nous les digérons ensuite sans y faire réflexion; & nous respirons durant le sommeil, sans que nous en ayons aucune connoissance. Ce que je dis se prouve clairement par l'exemple de tous les animaux, qui n'ayant point de volonté, ne sçauroient puiser que dans le principe & dans la source de la Nature, cette inclination violente qu'ils ont d'être toujours. Car n'arrive-t-il pas souvent que pour des causes pressantes la volonté seule embrasse la mort que la Nature appréhende; & qu'au contraire cette même volonté réprime quelquefois l'envie de la Génération, que la Nature désire, & qui la rend en quelque manière immortelle ?

Ne voyez-vous donc pas que cette inclination n'a point d'autre origine que celle que je vous viens de marquer ? & que la Providence Divine l'a tellement imprimée dans toutes les choses qu'elle a créées, qu'elles désirent de se conserver autant qu'il leur est

est possible? Or elles ne peuvent avoir cette inclination, qu'elles n'aient en même tems celle de l'unité, puis qu'on ne la peut détruire, qu'on ne détruise aussi leur Etre. Ainsi comme toutes choses aspirent à cette unité seule, & que je vous ai fait voir que l'unité n'est autre chose que le Bien, il faut dire que le Bien est l'objet du désir de toutes les Créatures, & qu'on le peut justement définir, *ce que toutes choses désirent.*

Il ne se peut, lui dis-je, rien imaginer de plus véritable, puis que sans cela toutes choses retourneroient dans le néant, & que n'ayant point de Principe auquel elles se pûssent rapporter, elles floteroient dans l'incertitude, & sans aucune conduite: Ou s'il y a quelque fin qu'elles se proposent, & qu'elles recherchent, ce sera le souverain Bien.

Alors la Philosophie me répartit en souïrant: Je me réjouis extrêmement, ô mon Fils, car vous avez touché au but de la vérité; & par là vous connoissez ce que vous ignoriez tout-à-l'heure, à sçavoir qu'elle étoit la fin

toutes choses : car cette fin est sans doute ce que toutes choses désirent ; & comme nous avons montré qu'elles désirent toutes la Béatitude, il faut que nous convenions que le souverain Bien est le terme & la fin de toutes choses.

SI celui qui soupire après la Vérité,
 Craint de suivre au lieu d'elle une fausse clarté,
 Qu'il jette les yeux sur lui-même,
 Qu'il occupe son Ame à se considérer,
 Il y rencontrera par un bonheur extrême
 Tout ce qu'il sçauroit désirer.

Qu'il fasse enfin connoître à son entendement,
 Que ce qu'il cherche ailleurs trop inutilement,
 Le Ciel l'a mis en sa puissance ;
 Et qu'il tient enfermé dans ses propres trésors,
 Ce que par une aveugle & funeste ignorance,
 Il cherche sans cesse au dehors.

Ce qu'un nuage épais formé par son erreur,
 L'empêchoit de trouver au milieu de son cœur,
 Paroitra si clair à sa vûë :
 Que l'Astre le plus grand, & le plus beau des Cieux,
 Ne se fait jamais voir au sortir d'une nuë,
 Si pur, & si clair à nos yeux.

La Chair jointe à l'Esprit, n'en a pas pû bannir
 Toute la connoissance & le ressouvenir,
 Par les vapeurs de sa matiere :
 Les raisons qu'il conserve étant à demi morts,
 Le souffle de l'Etude excite leur lumiere
 Par ses ingénieux efforts.

Car

Car d'où pourroit venir ce droit raisonnement
 Que l'Homme interrogé forme si promptement,
 Sans cette première sémence ?
 Si le Divin Platon n'a pas été déçu,
 Tout ce qu'on sçait n'est rien qu'une réminiscence
 De ce qu'on avoit déjà sçu.



C H A P I T R E XII.

J'Aprouve fort, lui dis-je, ce sentiment de Platon, dont j'avois déjà perdu deux fois la mémoire; la première par la contagion du corps, & la seconde par l'excès de la tristesse.

Si vous n'avez pas, me répondit-elle, encore oublié les choses que vous m'avez accordées, vous n'aurez pas beaucoup de peine à vous remettre ce que vous m'avez dit que vous ignoriez, à sçavoir, comment le monde étoit gouverné. Je n'ai jamais douté, lui répartis-je, qu'il ne fût conduit par la Providence Divine; & si vous avez la bonté de m'entendre, je vous déduirai en peu de mots les raisons qui m'obligent à le croire.

Sans doute cet Univers étant composé de parties si différentes & si con-

traies , ne les eût pû jamais assembler en un même corps , si quelque Puissance supérieure ne les eût unies ; & leur oposition naturelle les sépareroit bien-tôt , si la main qui les a liées ne les retenoit dans le même état qu'elle les a mises. La Nature ne garderoit pas toujûrs un ordre si juste , & ses mouvemens ne seroient pas si bien disposés selon les lieux , les distances , les tems & les actions , s'il n'y avoit quelque Intelligence qui réglât tous ces changemens , sans être jamais elle-même changée. Quelle que puisse être cette Vertu qui conserve les choses qu'elle a créées , & qui leur communique à toutes des opérations si convenables ; je lui donne avec tous les Peuples , le nom de Dieu. Comme j'eus déduit les raisons qui me persuadoient le plus , elle poursuivit en ces termes.

Puis que vous avez à présent de si beaux sentimens , je crois que je n'aurai pas beaucoup de peine à vous faire obtenir la félicité que je vous ai promise , & j'espère vous reconduire sans aucun péril en votre ancienne Patrie :

mais

mais considérons auparavant ce que nous venons de proposer. N'avons-nous pas compris dans la Béatitude la suffisance à soi-même ? N'avons-nous pas reconnu que Dieu seul étoit la Béatitude, & que par conséquent il n'avoit besoin d'aucun secours étranger pour gouverner le Monde ? puis qu'autrement il n'auroit pas ce qui lui peut suffire, comme nous l'avons accordé. Cette suite étant infallible, il faut dire qu'il conduit le Monde par une sagesse qui lui est propre ; & que comme il est le souverain Bien, il dispose tout par le moien de cette première félicité ; puis que nous avons avoué que celui par qui toutes choses sont gouvernées est la véritable Béatitude. C'est là ce lien secret de la Nature, & ce gouvernail qui rend la Machine de l'Univers indissoluble.

Dieu donc se servant ainsi de sa bonté pour la conduite du Monde, & toutes les Creatures se portant naturellement à la recherche du Bien, peut-on douter qu'elles ne lui soient volontairement soumises ? & qu'elles n'aient une obéissance si parfaite, que

le moindre signe de son bon plaisir ne leur fasse accomplir de leur plein gré tout ce qu'il désire, & tout ce qui lui peut être agréable ? Autrement cette conduite ne seroit pas celle de la Béatitude, mais une prodigieuse violence, qui loin de retenir les Créatures dans une soumission salutaire, les réduiroit en une servitude de laquelle elles s'efforceroient continuellement de se délivrer. Il est donc certain qu'aucun Etre ne s'opose à la volonté de Dieu, tant qu'il suit l'ordre de sa nature réglée, d'autant même que quand il y voudroit résister, il seroit trop foible contre celui que la souveraine Béatitude rend tout puissant, & que nous sommes obligés d'avoüer que le premier de tous les Biens dispose toutes choses avec autant de douceur que de force.

Vous avez vû dans les Fables, des Géans assez téméraires pour attaquer le Ciel, mais trop foibles pour soutenir l'effort d'un Bras foudroiant, qui n'a que de la sévérité pour les Criminels, & que de la clémence pour les Innocens. Voulez-vous que je fasse
ici

ici combattre les raisons contraires ? peut-être que leur choc produira quelque agréable étincelle de vérité.

Personne ne révoque en doute la toute-puissance de Dieu , & l'on est convaincu que rien n'est impossible à celui qui peut tout. Si je vous demande en suite si Dieu peut faire le Mal , vous me répondrez que non , & je tirerai aussi tôt cette conséquence infailible , que le Mal n'est donc rien , puis que celui qui peut tout ne le peut faire.

Vous divertissez - vous , lui dis-je ; à m'embarasser en un labyrinthe de questions difficiles , duquel vous sortez lors que je me figure que vous y voulez entrer , & dans lequel vous rentrez lors que je m'imagine que vous en allez sortir ? Et considérez-vous le plus simple de tous les Etres comme un Globe composé de plusieurs Cercles ? Vous avez premierement parlé de la Béatitude , & vous avez dit qu'elle étoit le souverain Bien , parce qu'elle se trouvoit dans le premier Etre : d'où vous avez tiré cette conséquence nécessaire , qu'on ne pouvoit être Bienheureux

heureux sans être Dieu. Vous avez en suite prouvé que le Bien n'étoit autre chose que l'Essence de la Béatitude, & de la Divinité même, & qu'il étoit cette Unité merveilleuse que toute la Nature désire avec tant d'empressement. Vous avez ajoûté à cela que Dieu gouvernoit tout le Monde par la bonté qui lui est naturelle; que toutes les Créatures exécutoient ses Ordres sans aucune contrainte; & qu'enfin le Mal, tout éfroiable qu'il paroît, n'est qu'une chimere. Ce que vous avez fait avec tant d'adresse, que sans aller chercher des raisons hors d'elles-mêmes, vous les avez apuïées l'une sur l'autre, & m'avez obligé de consentir à toutes, après m'avoir convaincu de la première. Non, non, me dit-elle, je ne me plais pas à vous embarasser, & par la grace de Dieu à qui nous nous sommes adressés, nous sommes déjà venus à bout de ce qu'il y avoit de plus difficile. C'est le propre de la Nature Divine, de ne se point tellement répandre sur les choses extérieures, qu'elle forte jamais d'elle-même, & qu'elle reçoive rien d'étranger;

ger ; c'est pourquoi le Philosophe Parménides lui adresse ces paroles.

*Tel qu'un Globe agité d'une vitesse
extrême,
Tu roules tes Trésors au dedans de
toi-même.*

Que si je ne me suis servie que des raisons tirées des choses mêmes que je traitois, vous ne devez pas vous en étonner, puis que, selon Platon, nos discours doivent avoir du rapport au sujet que nous traitons.

O Dieu, qu'heureuse est l'avanture
De ceux dont l'Ame est assez pure
Pour voir la source du Bonheur !
Et que l'Esprit qui rompt les chaînes
Dont la terre lioit son cœur,
Reçoit bien le prix de ses peines.

Autrefois le Chantre de Thrace
Dépeignit avec tant de grace
L'excès de son cruel ennui,
Que par un charitable office
Toute la Nature avec lui
Pleura le trépas d'Euridice.

Aiant joint avecque sa Lyre,
Pour mieux raconter son martyre,
Les plus doux accens de sa voix ;
Il attira sans autres charmes
Les Rochers, les Monts, & les Bois,
Pour être témoins de ses larmes.

Les

Les Fleuves surpris s'arrêterent ;
 Les Cerfs rassurés se couchèrent
 Près des Lions aprivoisés :
 Et l'on vit le Lièvre sans crainte
 S'approcher des Chiens, apaisés
 Par le doux son de cette plainte.

Mais enfin son Ame affligée
 Ne se vit jamais soulagée
 Par le Temps, ni par la Raison ;
 Et sa douleur impatiente
 Ne voulut point de guérison,
 Sans voir revivre son Amante.

Il dit d'une voix lamentable,
 Contre le Ciel inexorable,
 Tout ce que fait dire l'Amour ?
 Et ne pouvant rien davantage,
 Il passa dans l'affreux séjour
 Que la Mort a pour son partage.

Alors à sa Lyre sçavante
 Aiant joint sa voix ravissante ;
 Il se plaignit de son malheur,
 Et chanta tout ce que sa Mere,
 Ce que sa flâme, & sa douleur,
 Lui fournirent en sa misere.

Tandis que dans les Plaines sombres
 Les plus impitoyables Ombres
 Déploroient son sort rigoureux,
 Il tâchoit par ses Airs funebres,
 Par ses plaintes, & par ses vœux,
 De fléchir le Roi des Tenebres.

A peine d'un récit tragique
 Sa voix douce & mélancolique
 Fit entendre les premiers Vers,
 Que Cerbere à ses maux sensible
 Cessa d'étonner les Enfers
 Par son aboi triste & terrible.

Les

Les Sœurs hideuses & cruelles,
 Qui par des gênes éternelles
 Punissent l'orgueil des Humains,
 Pleurerent contre leur nature;
 Et les fûets leur tombant des mains,
 Regretèrent son aventure.

Elles arrêterent la Rouë
 Où le Ciel se vange, & se jouë
 Du vain attentat d'Ixion:
 Et Tantale à sa voix mourante,
 Languit plus de compassion,
 Que de la soif qui le tourmente.

Le Vautour qui se rassasie
 Du cœur renaissant de Tytie,
 Se répût de ces Airs charmans:
 Et dans tout ce cruel Empire,
 Les cris, les pleurs, & les tourmens,
 Cessèrent au son d'une Lyre.

Enfin je suis vaincu par tes divins accords
 (Lui dit en soupirant le Monarque des Morts)
 Je te rends ta fidelle Amante:
 Celle qui t'a coûté de si longs déplaisirs,
 Sera bien-tôt le prix de ta voix ravissante,
 Si tu sçais borner tes desirs.

Prends garde seulement qu'avant que le Soleil
 Ait été le témoin du bonheur sans pareil
 Que reçoit ta persévérance,
 Tu ne détournes l'œil vers ces charmans apas
 Que tu dois conserver par ton obéissance,
 Ou perdre en obéissant pas.

Mais hélas! quel commandement
 Peut assujétir un Amant
 Dont le cœur n'a point de limites?
 Amour ne connoît point de Loix,
 S'il ne les a lui-même écrites
 Avec les traits de son Carquois.

See

Ses yeux trahirent son amour,
 Il s'abandonna près du jour
 A la foi de ces mauvais Guides :
 Il vit l'Objet de ses souhaits,
 Et par ses regards homicides,
 Il se le ravit pour jamais.

Vous qui cherchez la Vérité,
 Et qui pour la Félicité
 Conservez une ardeur extrême,
 Observez-vous d'un œil jaloux,
 Faites-vous justice à vous-même,
 Cette Fable s'adresse à vous.

Celui qui près de voir les Cieux,
 Détourne imprudemment les yeux
 Vers le Monde qu'il abandonne:
 Pour le plaisir d'un seul moment,
 Il se ravit une Couronne,
 Qui fleurit éternellement.

Fin du troisième Livre.



CONSO.



CONSOLATION
DE LA
PHILOSOPHIE.
LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

LA Philosophie aiant prononcé ces Vers avec beaucoup de douceur & de majesté : comme je me sentis encore trop foible pour vaincre ma tristesse, & trop mélancolique pour l'oublier, je prévins le dessein qu'elle avoit de continuer son discours, & je lui parlai en ces termes. Tout ce que vous avez dit, ô Céleste Avantcourrière de la véritable clarté, m'a paru si divin dans la connoissance que vous m'en

m'en avez donnée , qu'il est impossible de ne le pas admirer ; & si solide dans ses raisonnemens , que rien ne le peut détruire. Vous m'avez fait remarquer que les choses dont l'excès des maux que je ressens m'avoit ôté le reffouvenir , ne m'étoient pas tout-à-fait auparavant inconnuës. Mais hélas ! je puis dire que les lumieres que j'ai , ne m'éclairent que pour être davantage le sujet de ma tristesse. Je sçai que celui qui gouverne le Monde est équitable , & cependant nous y voions du mal. Je n'ignore pas qu'il est sévere , & cependant il ne le punit point , quoi qu'il le connoisse. Considérez vous-même combien cela est digne d'étonnement : mais ce qui reste en mérite bien davantage. Lors que l'iniquité triomphe avec toute la pompe & l'éclat imaginable , la Vertu non seulement est sans récompense , mais aussi les Scélérats la foulent aux pieds , & lui font endurer les mêmes suplices que leurs horribles crimes avoient mérités. Que tout cela se passe dans l'Empire d'un Dieu qui peut tout , qui voit tout , & qui ne sçauroit vouloir que le Bien ,
c'est

c'est une chose de laquelle on ne peut jamais assez s'étonner & se plaindre.

Il est vrai, me répondit la Sageſſe, que ce ſeroit un prodige qui n'auroit point de ſemblable, ſi les choſes étoient comme vous les répréſentez, & ſi dans la Maïſon bien réglée de ce ſage Pere de Famille, les Vaſes de moindre prix étoient les mieux conſervés, & que les plus précieux fuſſent employés aux uſages les plus vils & les plus abjets. Mais il n'en va pas ainſi : car ſi les Vérités que nous avons ſolidement établies, le ſont auſſi bien en votre Eſprit, qu'elles le ſont en elles-mêmes ; vous connoîtrez avec l'aſſiſtance de celui duquel nous parlons, que les Bons ſont toujours puiffans, & les Méchans toujours foibles ; que les Vices ne ſont jamais ſans punition, ni la Vertu ſans récompénſe ; que le Bonheur eſt inſéparable de l'Homme juſte ; & que le Malheur aiant accompagné l'Impiété dès ſa naiſſance, la ſuit juſques dans le tombeau. Vous remarquerez enfin beaucoup d'autres pareilles raiſons, qui faiſant ceſſer vos injuſtes plaintes, ſe trouveront encore
aſſez

assez puissantes pour affermir votre Esprit sur la baze inébranlable de la Vérité. Puis que mes enseignemens vous ont déjà donné l'entière connoissance de la Béatitude, & du lieu de sa demeure : je ne veux plus m'arrêter aux choses que je crois inutiles, mais vous montrer le chemin qui vous doit reconduire sans aucun détour en votre Maison; & même je donnerai des aîles à votre Esprit, afin qu'il s'éleve au-dessus de toutes les choses sensibles, & qu'ayant dissipé les nuages de sa tristesse, il retourne sous ma conduite, & par les sentiers que je lui marquerai moi-même, en son ancienne Patrie.

M On Ame a des aîles légères
 Qui par un essor glorieux,
 Du lieu des choses passagères,
 L'élevent au-dessus des Cieux.
 A peine s'est-elle éloignée
 De cette Terre infortunée
 Qui seule occupe vos Esprits;
 Que d'une œillade dédaigneuse
 Elle témoigne son mépris
 Pour sa demeure malheureuse.

Sa vitesse à l'air la dérobe,
 Elle pénètre en un moment
 Au de-là du Ciel, dont le Globe
 S'échauffe par son mouvement:
 Et poussant plus loin sa carrière
 Jusqu'au séjour de la Lumière

Qui

Qui règle toutes les Saisons,
 D'une aîle vite & vagabonde
 Elle entre en ces douze Maisons
 Où s'arrête l'Astre du Monde.

Les Etoilles toujours errantes,
 Et les Astres fixés aux Cieux,
 En leurs assiettes différentes,
 Paroissent en suite à ses yeux.
 Enfin d'un vol infatigable
 Elle passe au Centre adorable
 Où l'Éternelle Majesté,
 Libre de toute inquiétude,
 Repose en sa Divinité,
 Comme dans sa Béatitude.

C'est en cette Demeure auguste,
 Que le Maître absolu des Rois,
 Tout bon, tout puissant, & tout juste,
 Préscrie d'indispensables Loix:
 Et qu'assis au Trône terrible
 De sa Lumière inaccessible,
 Il fait mouvoir cet Univers
 Où tout tremble sous sa puissance,
 Et reçoit ses Décrets divers
 Avec la même obéissance.

Si l'ordre du souverain Maître
 Vous rappelle dans ce séjour;
 Vous direz, ce Lieu m'a vu naître,
 Ce Lieu seul est digne d'amour.
 Et si dans cette Paix profonde
 Vous jetez l'œil sur ce bas Monde,
 Vous verrez que les plus grands Rois,
 Quoi qu'invente la flatterie,
 Quoi que tout tremble sous leurs Loix,
 Sont exilés de leur Patrie.

* * *

CHA.



C H A P I T R E I I.

O Dieu, lui dis-je, que vous me promettez de grandes choses ! Ce n'est pas néanmoins que je doute que vous ne les puissiez accomplir, pourvû qu'après m'avoir éveillé du profond sommeil où j'étois, vous ne m'y laissez plus retomber, en me faisant trop attendre.

Vous devez, me dit la Philosophie, reconnoître avant toutes choses, que les Bons sont toujourns puissans, & les Méchans toujourns foibles, puis que l'un ne peut être véritable, que l'autre ne le soit aussi ; parce que comme le Bien & le Mal sont contraires, si l'on peut faire voir la puissance du Bien, l'on découvre en même tems la foiblesse du Mal ; & si l'on prouve la fragilité du Mal, on prouve la solidité du Bien. Mais afin de vous donner une connoissance plus entiere de cette Vérité, je la prouverai par deux voies, & j'établirai ma proposition tantôt par les raisons que je tirerai du

du Bien, & tantôt par celles que j'emprunterai du Mal.

Deux choses concourent nécessairement aux actions des Hommes, à sçavoir, le pouvoir, & la volonté; de sorte que s'ils n'ont l'un & l'autre conjointement, ils sont dans l'impuissance d'agir, car personne n'entreprend une chose qu'il n'a pas la volonté d'entreprendre; & lors que la puissance nous manque, la volonté seule demeure inutile. D'où il arrive que si vous voyez quelqu'un qui veuille obtenir ce qu'en effet il n'obtiendra jamais, vous ne devez point douter que ce ne soit que par un défaut de pouvoir; & si vous remarquez au contraire qu'il fasse quelque chose selon sa volonté, vous reconnoissez qu'il a eu la puissance de la faire, c'est pourquoi l'on nomme puissant celui qui peut faire quelque chose & l'on estime foible celui qui ne le peut pas.

Je crois que vous n'avez point encore oublié comment j'ai prouvé par les raisons précédentes, que quoi que les volontés des Hommes soient agitées de divers desirs & poussées par des

H

inclina-

inclinations différentes, elles se portent néanmoins toutes à la recherche de la Béatitude; que cette Béatitude n'est autre chose que le Bien, & que par conséquent on souhaite le Bien lorsqu'on soupire après la Béatitude. Il est donc certain que les Bons & les Méchans s'efforcent avec la même passion d'arriver à la jouissance du Bien, & que comme les Hommes ne deviennent bons que par la possession du Bien, tous les Bons obtiennent ce qu'ils désirent. Pour les Méchans, il leur est impossible d'acquérir le Bien qu'ils souhaitent, parce qu'autrement ils cesseroient d'être ce qu'ils sont: Ainsi puisque les uns & les autres recherchent également le Bien, & que cependant il n'y a que les premiers qui le puissent obtenir, il ne faut plus douter que les Bons n'aient une grande puissance, & les Méchans une extrême foiblesse.

Si deux Hommes se proposoient une même chose par une même inclination, & que l'un venant à l'acquérir par le secours de la Nature seule, l'autre ne pût exercer comme lui

lui cette fonction naturelle, mais se servant d'un autre moien que de celui de la Nature, s'efforçât de l'imiter en quelque sorte, sans trouver néanmoins l'entier accomplissement de son désir, lequel estimeriez-vous le plus puissant des deux? Ne'ft-il pas vrai que la puissance de marcher est naturelle à l'Homme; & que les pieds lui sont donnés pour cet usage? S'il arrive donc que quelqu'un s'en puisse bien servir, & qu'un autre n'en aiant pas le mouvement libre s'efforce de marcher avec les mains; vous ne ferez point de difficulté d'asseurer que celui qui fait cette fonction naturellement, est plus robuste que celui qui ne la peut faire que par artifice, & que par une imitation contrainte. Les Bons & les Méchans se proposent également la jouissance du souverain Bien: mais la différence qu'il y a dans la poursuite qu'ils en font, c'est que les uns l'acquièrent par l'exercice naturel des Vertus, & les autres tâchent en vain de l'obtenir par les déréglemens de leurs convoitises, qui ne sont pas les moiens convenables pour y parvenir.

Je reconnois, lui dis-je, la conséquence de votre discours, & je suis obligé d'avouer que les Bons sont toujours puissans, & les Méchans toujours foibles. Voilà, me dit la Philosophie, une réponse très-judicieuse : & comme les Médecins ont coûtume de mieux espérer de la santé d'un Malade qui commence à recouvrer la connoissance qu'il avoit perduë; ainsi je conjecture de ce que vous venez de répondre, que votre nature presque abatuë, commence à reprendre sa première vigueur, & à contribuer elle-même à sa guérison : C'est pourquoi comme je vois dans votre Esprit une plus grande vivacité qu'auparavant, pour pénétrer dans les raisons les plus obscures, j'en veux encore apporter beaucoup d'autres pour vous convaincre tout-à-fait.

Considérez combien est grande la foiblesse des Méchans, puis qu'ils ne peuvent obtenir une chose à la jouissance de laquelle leur inclination les conduit & les entraîne. Que seroit-ce donc, s'ils n'étoient pas avatagés de ce secours presque invincible de la
raison,

raison, qui leur montre ce qu'ils doivent choisir? Et cette impuissance est d'autant plus déplorable, que leur ambition les porte à des choses plus relevées. Le prix auquel ils aspirent, & qu'ils s'efforcent inutilement d'emporter, n'est pas une chose légère & de peu d'importance, mais la plus précieuse & la plus considérable du monde. Ces Malheureux néanmoins ne voient jamais l'effet d'un travail qui les occupe continuellement. En quoi sans doute la puissance des Bons paroît avec un éclat merveilleux: car si quelque Voyageur avoit marché si long-tems qu'il ne trouvât plus de terre où mettre le pied, ne diriez-vous pas qu'il auroit beaucoup de force & d'agilité? Ainsi vous devez nécessairement croire que celui qui parvient à la jouissance du souverain Bien, comme à la fin de toutes choses, est véritablement puissant; d'où par une raison contraire il arrive que tous ceux qui vivent dans l'iniquité; ne peuvent vivre que dans l'impuissance.

Qui peut donc obliger ces Misérables à quitter la Vertu pour suivre le

Vice ? Est-ce l'ignorance du Bien ? Qu'y a-t-il de plus honteux qu'un aveuglement si funeste ? Est-ce que la violence de leurs passions les détourne du chemin qu'ils doivent suivre, quoi que d'ailleurs ils en aient une parfaite connoissance ? & ne seroit-ce pas toujours une prodigieuse lâcheté, que de ne pouvoir résister aux attaques du Vice ? Est-ce enfin qu'ils abandonnent volontairement l'équité, pour embrasser l'injustice ? Si leur Esprit est capable d'un si grand crime, non seulement ils ne doivent pas être estimés puissans, mais même ils ne sont point du tout ; puis que ceux qui s'éloignent de la fin commune à toutes les Créatures, cessent d'être de leur nombre. Ceci paroîtra peut-être surprenant, & l'on aura de la peine à se persuader que les Méchans, dont la multitude surpasse infiniment celle des Bons, ne soient point du tout ; & cette proposition cependant est très-véritable : Car je ne dis pas qu'ils ne soient en la maniere qu'il est nécessaire de les concevoir en leurs actions criminelles ; mais je ne puis accorder
pure-

purement & simplement qu'ils soient : parce que de même que vous appelez un Cadavre un Homme mort, & non pas simplement un Homme ; ainsi j'avoüerai bien que les Méchans sont vicieux, mais je n'avoüerai pas qu'ils soient absolument, d'autant qu'il n'y a que ce qui demeure dans l'ordre naturel qu'il a reçu de Dieu, qui *soit*, à proprement parler ; & que tout ce qui s'en éloigne perd l'Etre dont il avoit le Principe en lui-même.

Je suis assuré, me direz-vous, que les Méchans peuvent quelque chose ; c'est ce que je reconnois aussi-bien que vous : mais je soutiens que cette puissance ne tire son origine que de leur foiblesse, parce qu'ils ne peuvent que le Mal, qu'ils ne pourroient jamais, s'ils avoient pû demeurer dans l'exercice du Bien.

Et certainement il n'y a rien qui découvre mieux leur impuissance que cette maniere de pouvoir, puis que si le Mal n'est rien, comme nous le venons de montrer, les Méchans ne pouvant que le Mal, on doit conclure qu'ils ne peuvent rien ; & pour mieux

connoître combien cette force est vaine & ridicule, souvenez-vous que je vous ai prouvé qu'il n'y avoit rien de puissant que le souverain Bien. Cependant il est certain qu'il ne peut faire le Mal que les Hommes qui ne sont pas tout-puissans ne commettent qu'avec trop de facilité : Ce qui découvre évidemment que comme il n'y a que les Gens de Bien qui puissent tout, les Méchans qui n'ayant pas la même puissance peuvent le Mal, ne peuvent rien du tout.

Songez aussi que nous avons mis le Pouvoir au nombre des choses désirables, qui se raportent toutes au souverain Bien comme à leur centre ; & que puis que la facilité de commettre le Mal, ne sçaitroit avoir le Bien pour terme, cette fausse puissance est une véritable foiblesse, n'étant point l'objet d'un désir raisonnable, comme le doit être la puissance.

Voilà sans doute des preuves assez fortes du pouvoir des Bons, & de la foiblesse des Méchans ; ce qui fait dire à Platon, qu'il n'y a que les Hommes sages qui puissent tout ce qu'ils désirent ;
que

que les Méchans font à la vérité ce que leur suggerent leurs passions déreglées, mais qu'ils ne peuvent avoir ce qu'ils souhaitent. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour acquérir le Bien par le moien des choses qui leur plaisent ; mais ils n'obtiennent jamais ce qu'ils prétendent ; les crimes ne pouvant avoir de commerce avec la Béatitude.

EN quelque éclat pompeux que vous voyiez ces
Rois,

Dont l'aveugle caprice est le Tyran des Loix,
Et dont la Majesté tout l'Univers étonne :

S'ils sont connus de vous,

Leur Pourpre, leur Grandeur, leur Sceptre, & leur
Couronne,

N'auront point de jaloux.

Ce front plein de fierté, ces regards furieux,
Ces Soldats attentifs à lire dans leurs yeux
Quelque nouveau signal de meurtre & de carnage,
Ne sont pour des Esprits,
Qui consultent plutôt le cœur que le visage,
Qu'un objet de mépris.

Si vous les dépouillez de ces vains ornemens
Qui servent à cacher leur honte & leurs tourmens ;
Vous les verrez chargés d'assez pésantes chaînes,
Pour pouvoir affermer
Qu'au milieu de leur gloire ils souffrent plus de gênes
Qu'ils n'en font endurer.

D'une part les ardeurs d'un impudique amour,
 En des feux criminels les brûlent nuit & jour ;
 De l'autre avec ses fûets la bouillante Colere
 Leur déchire le sein :
 Et la noire Tristesse, ou l'Espoir téméraire,
 Troublent leur Esprit vain.

Ne revelez donc plus par des noms aparens
 Le sort d'un malheureux, que de cruels Tyrans
 Réduisent sous le joug d'un honteux Esclavage :
 Aucun de ses souhaits
 (Quoi que tout l'Univers lui vienne rendre hommage)
 Ne s'accomplit jamais.



CHAPITRE III.

NE voiez-vous donc pas à présent
 en quel fange le Vice est plongé,
 lors qu'il paroît le plus éclatant, &
 quelle lumiere répand la Vertu, lors
 qu'elle vous semble davantage dans
 l'obscurité ? Ce qui montre que la
 probité n'est jamais sans récompense,
 ni le crime sans suplice.

Dans toutes les choses que l'Homme
 fait, on peut dire que celle qu'il se
 propose pour fin, doit être le prix de
 son travail. C'est ainsi que celui qui
 vient aux Jeux Olympiques pour y
 remporter une Couronne, la reçoit
 pour

pour récompense de sa course : Et comme nous avons dit que la Béatitude n'étoit autre chose que le Bien qui sert de motif à toutes nos actions, il faut avouer que le Bien leur est proposé comme un Prix commun, lequel est inséparable des Bons. Car comme les bonnes actions reçoivent toujours le salaire qu'elles ont mérité, il est certain que si on ne le possède, on ne mérite pas le titre de Bon.

Que les Méchans emploient donc tant qu'ils voudront la puissance, l'artifice, & la fureur contre l'Homme sage, il leur sera toujours impossible de lui arracher sa Couronne, ni même de la flétrir; la malice d'autrui ne lui pouvant ravir une gloire qu'il s'est acquise par sa propre Vertu. Que s'il l'avoit reçue d'autre part, elle lui pourroit être ôtée, ou par les Méchans, ou par celui qui lui en auroit donné la jouissance : mais comme il ne la tient que de sa Vertu seule, il ne la perdra jamais qu'avec elle. Enfin puis qu'on ne désire la récompense qu'à cause qu'on la considère comme un Bien, qui pourra s'imaginer que

celui qui le possède n'ait pas encore été récompensé ? Que si vous désirez sçavoir quelle est cette récompense , vous n'avez qu'à vous représenter ce qu'il y a de plus charmant & de plus admirable dans la Nature , & vous ne vous en formerez encore qu'une idée imparfaite. Souvenez-vous seulement des choses que j'ai déjà dites , & faites ce raisonnement.

Puis que le Bien & la Béatitude sont une même chose , il faut nécessairement que tous les Bons soient Bienheureux ; & comme être Bienheureux c'est être Dieu , l'on doit conclure que la récompense d'un Homme juste est d'être fait Dieu , c'est - à - dire , que l'Homme juste ne doit point craindre que le tems lui fasse rien perdre de sa Béatitude , qu'il n'y a point de puissance capable de la détruire , & que l'iniquité la plus noire ne sçauroit ternir l'éclat de sa Vertu. Cela étant , qui doutera de la punition des Méchans ? car si le mal & le bien , la punition & la récompense , sont oposés , il faut infailliblement que ce qui se rencontre dans le salaire du Bien se trouve d'une
maniere

maniere différente dans la punition du Mal; & que comme la Vertu sert de récompense à l'Homme vertueux, ainsi les Méchans aient leur méchanceté pour suplice.

S'ils veulent donc eux-mêmes considérer sérieusement ce qu'ils sont, peuvent-ils se croire exemts de peine? puis que le Vice en est une si grande, & que non seulement ils sont attaqués, mais accablés d'autant de maux qu'ils ont commis & qu'ils commettent de crimes.

Considérez à présent quel est le suplice qui les accompagne toujours. Je vous ai déjà montré que tout Etre est nécessairement Un, & que tout ce qui est Un, doit être infailliblement Bon, d'où vous pouvez inférer que tout Etre est Bon. De cette sorte tout ce qui ne fait plus aucune bonne action ne donne plus aucune marque de vie, d'où il arrive que les Méchans cessent d'être ce qu'ils ont été; & que si la figure du corps humain qui leur reste, fait voir qu'ils étoient autrefois, le Vice qui les transforme en lui-même donne assez à connoître qu'ils ont perdu
la

la Nature humaine , parce que n'y aiant que la seule Vertu qui puisse élever les Hommes au-dessus de leur condition , il faut nécessairement que le Vice qui leur ravit la qualité qui les distingue des Bêtes , les réduise en un état infiniment au-dessous de celui qu'ils avoient reçu de la Nature.

C'est pourquoi vous ne devez plus appeller Homme celui que ses crimes ont tout-à-fait changé. Brûle-t-il d'une avarice insatiable , & prend-t-il avec violence le bien d'autrui ? C'est un Loup ravissant. Sa langue toujours inquiète & médisante , ne prononce-t-elle que des paroles injurieuses & piquantes ? Il mérite qu'on le compare au Chien. Se plaît-il à tromper tout le monde par ses artifices & par ses trahisons ? Il est semblable au Renard. Se laisse-t-il emporter au torrent de la colere ? Il cache sous la figure d'un Homme , une Ame de Lion. A-t-il de l'appréhension pour les choses qui sont le moins à craindre ? Il est de la nature du Cerf. Est-il stupide & paresseux ? Il n'est point différent de l'Ane. Son inconstance & sa legereté lui font
elles

elles à tout moment changer de dessein ? On peut justement dire qu'il ressemble aux Oiseaux. Est-il toujours plongé dans la fange & dans l'ordure d'un plaisir infâme ? Il n'a point d'autre volupté que celle d'un Pourceau qui se tourne & qui se roule dans la bouë.

C'est ainsi que celui qui cesse d'être Homme en cessant d'être Bon, ne pouvant s'élever jusqu'à la Nature Divine, est malheureusement réduit à la condition des Bêtes.

Circé par ses Herbes puissantes,
 Et ses Breuvages enchantés,
 Donnoit des formes différentes
 A ceux qu'elle avoit invités.
 Par une bizarre aventure,
 Ils se cherchent sous la figure
 D'un Lion, d'un Tygre, ou d'un Ours,
 Ou sur la peau d'une Panthere
 En quelque Vallon solitaire
 Ils consomment leurs tristes jours,

Vlysse jetté par l'orage
 En l'Isle soumise à ses Loix,
 Refusa son fatal Breuvage,
 Et boucha l'oreille à sa voix :
 Mais tout le reste de sa Troupe
 Aiant déjà bû dans la Coupe,
 N'avoit plus aucun trait humain,
 Et sous une forme hideuse
 Recherchoit l'eau sale & bourbeuse,
 Et préféroit le Gland au Pain,

L'Amé

L'Ame en ce changement étrange
 Bravoit les suc's victorieux :
 Le Corps se rouloit dans la fange ,
 Quand l'Esprit s'élevoit aux Cieux.
 La Main qui sembloit si puissante ,
 N'avoit qu'une force aparente ;
 Il en méprisoit les efforts ,
 Et la voioit d'un œil tranquille
 Changer la figure d'un Corps ,
 Qui n'est qu'une Masse d'argille.

L'Homme n'a de vigueur qu'au dedans de lui-même,
 La rechercher ailleurs, c'est une erreur extrême
 Le péril n'est pas grand, si l'Esprit n'est changé
 Le Poison qui se glisse en l'Ame raisonnable ;
 Sans même que le Corps en soit endommagé,
 Y fait un changement beaucoup plus déplorable.



CHAPITRE IV.

A Lors je pris la parole , & je lui
 dis. J'avoüe que ce n'est pas sans
 raison qu'on pense que les Hommes
 vicieux sont métamorphosés en Bêtes
 par le changement déplorable de leur
 Esprit, quoi que cependant ils conser-
 vent toujours la figure humaine dans
 toutes les parties de leurs corps : mais
 il seroit à désirer que ceux dont l'Ame
 criminelle est continuellement agitée
 de cette fureur brutale contre les Gens
 de bien , se trouvaient trop foibles pour
 leur nuire. Ils

Ils n'ont pas , me répondit la Philosophie , ce pouvoir que vous leur attribuez , comme je vous le ferai voir autre part ; & si même on leur ôtoit celui qu'on s'imagine qu'ils ont , ce leur seroit un avantage très-considérable , puis que les peines qu'ils endurent en seroient de beaucoup diminuées. Car quoi que cela puisse sembler incroyable , il est néanmoins assuré que les Méchans sont plus malheureux , lors qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent , que lors qu'ils éprouvent un succès contraire à leurs volontés ; parce que si c'est une grande misère de vouloir le Mal , ç'en est encore une plus grande de le pouvoir faire ; d'autant que sans cette puissance la volonté demeurant languissante , ne commettrait qu'en pensée le Mal qu'elle commet en effet. C'est pourquoi comme chaque mauvaise action entraîne avec soi son infortune , il faut nécessairement que ceux qui veulent commettre un crime , qui le peuvent , & qui le font , soient en même tems attaqués de trois sortes de misère.

Vous êtes sans doute de mon sentiment ;

ment ; & vous êtes tellement touché de leur déplorable condition , que vous leur souhaitez cette heureuse impuissance de mal faire. Aiez un peu de patience , & peut-être elle leur arrivera plutôt que vous ne le voudrez , & qu'ils ne le croient eux-mêmes. Il n'y a rien de si longue durée dans le petit espace de cette vie , qu'une Ame immortelle n'en doive attendre la fin sans inquiétude.

Toutes ces grandes espérances , ces vastes desseins , & ces hautes entreprises des Méchans , s'évanouissent en un moment ; & le même jour qui les a vû naître , les voit souvent périr avec celui qui les a produits. Ce qui ne peut être qu'avantageux à ces Misérables , qui trouvant des bornes à leur méchanceté , rencontrent aussi quelque soulagement à leur infortune : Car s'il est vrai que le Vice rende l'Homme malheureux ; celui-là le fera davantage , qui sera plus long-tems criminel , & je croirois que leur misère seroit extrême , si la mort au moins ne donnoit des limites à leurs crimes.

Et certainement si ce que nous avons

dit

dit de la misère , qui suit toujours le crime , est véritable , il faut que comme elle est éternelle , elle soit infinie. Cette conséquence vous paroîtra peut-être étrange , & je vois que vous avez un peu de peine à me l'accorder : mais elle a trop de rapport aux choses que vous m'avez déjà accordées , pour y pouvoir justement contredire ; & vous n'avez pas raison de le faire , si vous ne montrez auparavant qu'il y a de l'erreur ou dans la proposition que j'ai avancée , ou dans la conclusion que j'en tire. Si ce qui reste n'est pas moins surprenant , la conséquence n'en est pas moins infaillible.

Je dis donc que les Méchants sont plus heureux , lors que la Justice Divine exerce sa rigueur sur eux pour les châtier , que lors qu'ils ont la liberté de pécher impunément. Je ne fonde pas ma proposition sur ce que les mauvaises mœurs peuvent être corrigées par la vengeance qu'on en tire , sur ce que la crainte des supplices est capable de les conduire au chemin de la Vertu malgré leur résistance , & sur ce que l'exemple de leur punition

tion détourne les autres du péché : Je soutiens seulement , sans avoir égard à la peine qui leur est inévitable , non plus qu'à l'instruction qu'ils nous laissent , qu'ils sont plus heureux étant punis , que ne l'étant pas.

Je vous ai déjà fait voir la félicité des Bons , & la misère des Méchans. S'il arrive qu'une Personne ne soit pas tellement infortunée , qu'il ne lui reste encore quelque Bien , n'est-il pas vrai que sa condition sera plus avantageuse que celle d'un autre dont le malheur ne sera accompagné d'aucun bonheur ? Que si l'on ajoute quelque nouvelle misère à celle de cet Homme qui ne jouit d'aucun Bien , ne sera-t-il pas encore plus misérable , que celui dont les maux sont amoindris par la participation de quelque Bien ? Il est donc certain que les Méchans ont toujours quelque Bien conjoint à la peine qu'ils endurent , à sçavoir , le supplice même dont on les punit , puis qu'étant un acte de justice , il mérite à bon droit ce titre ; mais au contraire lors que leurs crimes demeurent sans châtement , ils deviennent plus misérables qu'ils n'étoient ,

n'étoient , par cette impunité que vous avouez vous-même être une peine de leur iniquité continuelle. Ainsi la vengeance que l'on prend des maux qu'ils commettent leur est favorable , & la liberté qu'on leur donne de les continuer , leur doit être un tourment plus rigoureux que tous les suplices qu'on leur peut faire souffrir. Enfin s'il y a de la justice à punir les Méchans , il y a de l'injustice à leur pardonner ; & comme la justice est un Bien , l'injustice est nécessairement un Mal d'où vous pouvez aisément reconnoître la vérité de la proposition que j'ai avancée.

Comme je me vis convaincu par la force de ce raisonnement , je l'interrompis aussi tôt pour satisfaire à la curiosité que j'avois de connoître ce que j'ignorois encore , & je conjurai la Philosophie de me dire s'il n'y avoit point de suplices destinés aux Ames criminelles que la Mort a séparées de leurs Corps. Il y en a , me répondit-elle , vous n'en pouvez douter ; mais leur différence est bien grande , parce que les uns servent à les punir avec
une

une rigueur insupportable, & les autres à les purifier avec une douceur pleine de miséricorde & de clémence. Mais je n'ai pas à présent dessein de traiter cette matiere; je me suis seulement proposé de vous faire voir que cette puissance des Méchans, qui vous paroïssoit injuste, n'est en effet qu'une chimere qui n'est qu'en votre imagination, & que les vices que vous croyiez impunis ne sont jamais sans suplice; que cette déplorable licence de pécher dont vous desiriez si promptement la fin, n'étoit pas de longue durée; que quand même elle dureroit beaucoup de tems, elle seroit plus à plaindre qu'elle n'est; & qu'enfin s'il se pouvoit faire qu'elle fût éternelle, elle arriveroit au comble de la misère. Ensuite je vous ai prouvé que les Hommes vicieux étoient plus malheureux dans l'impunité que dans la punition de leurs crimes; & que par conséquent le plus grand & le plus cruel de leurs suplices c'étoit de n'être point punis.

Je sçai bien que si je consulte là-dessus le jugement des Hommes, je
n'en

n'en trouverai point qui me veuille croire, ni même qui veuille m'écouter. Leurs yeux accoutumés aux ténèbres ne peuvent s'ouvrir à la lumière d'une vérité si brillante, & l'on peut justement les comparer à ces Oiseaux que la nuit éclaire, & que le jour aveugle : parce que ne considérant pas l'ordre naturel des choses, & ne suivant que leur inclination vicieuse, ils se persuadent que la licence & l'impunité de leurs crimes est une marque de leur bonheur.

Pour vous, regardez seulement ce qu'ordonne la Loi Divine. Si vous embrassez le parti du Bien, vous n'avez que faire d'un Juge qui vous récompense; le choix que vous avez fait est la plus grande récompense que vous puissiez espérer; & si vous êtes assez malheureux pour choisir le Mal, n'appréhendez point d'autre Bourreau que vous-même, puis que l'élection que vous avez faite est le plus cruel de tous les supplices qu'on sçauroit jamais inventer contre vous. Je ne sçaurois mieux représenter cette différence, qu'en me figurant un Homme qui regarde

garde tantôt le Ciel , & tantôt la Terre , parce qu'il semble que par le moien de ces deux regards con-traires il est quelquefois au milieu des Astres , & quelquefois dans la fange & dans la bouë.

Mais le Peuple , me direz-vous , n'est pas capable d'une réflexion si belle & si solide. Quoi donc , sommes-nous obligés de suivre le sentiment de ceux que nous avons fait voir être semblable aux Bêtes ? Si quelqu'un aiant perdu la vûë , s'oublioit tellement lui-même , qu'il ne crût pas avoir jamais vû clair , que cependant il s'imaginât avoir toutes les perfections dont le corps de l'Homme est capable , penseriez-vous pour cela que tous ceux qui voient clair sont aveugles ? Ne sçavez-vous pas qu'il est encore impossible de persuader à la plûpart des Hommes , que ceux qui font une injure , sont plus malheureux que ceux qui la souffrent ? & cependant il n'y a point de vérité dont les preuves soient plus faciles & plus convaincantes. Si vous les désirez apprendre , les voici.

Vous ne pouvez douter que les Mé-
chans

chans ne méritent quelque peine ; vous n'ignorez pas qu'ils sont malheureux, & vous êtes convaincu que tous ceux qui sont dignes de punition sont misérables. S'il arrivoit donc que vous fussiez Juge en une Cause semblable à celle dont il s'agit, lequel condamneriez-vous au supplice ? ou l'auteur d'une offense, ou celui qui seroit offensé ? Sans doute que vous satisferiez par la punition de l'autre, à celui qui seroit outragé ; & par conséquent vous seriez persuadé que celui qui fait une injure, est plus misérable que celui qui la souffre.

C'est pour ce sujet, & pour beaucoup d'autres raisons qui n'ont qu'un même Principe, que l'envie rendant de sa nature les Hommes infortunés, l'injure n'est dommageable qu'à la Personne qui l'a faite, & non pas à celle qui l'a reçue.

Cependant il semble que les plus habiles Orateurs ignorent cette vérité, lors qu'ils emploient tous les charmes & tous les artifices de leur éloquence, pour attirer la compassion des Juges sur une Personne innocente &

I per-

persecutée, puis que ceux qui l'ont affligée sont plus dignes de pitié qu'elle. Ces aveugles Accusateurs étant touchés de miséricorde pour les Criminels, les devroient conduire devant le Juge, comme des Malades devant le Médecin, afin de retrancher par le supplice les maladies de leurs crimes. S'ils en usoient de la sorte, la défense des Avocats deviendroit inutile; ou s'ils désiroient encore profiter au Public par la douceur & par la force de leur langage, ce seroit en accusant les Criminels de cette maniere favorable.

S'il restoit même assez de lumiere aux Méchans pour voir la Vertu qu'ils ont si lâchement abandonnée, & s'ils connoissoient qu'ils doivent être purifiés de l'ordure de leurs vices par le moien des tourmens, ils ne les considéreroient plus comme une peine, dans l'espérance qu'ils auroient de posséder encore un Bien qu'ils ont perdu par leur faute; & ne pouvant plus souffrir de Défenseurs, ils s'abandonneroient entièrement à la discrétion de leurs Juges & de leurs Parties.

Vous pouvez connoître de ce que je
viens

viens de dire, que l'Homme sage est incapable de haine, parce que c'est avoir perdu l'esprit, que de haïr les Bons, & c'est être tout-à-fait déraisonnable d'avoir de l'aversion pour les Méchans. Le Vice est une maladie de l'Esprit, comme la langueur est une infirmité du Corps; & de même qu'on ne juge pas un Malade digne de haine, mais plutôt de compassion: ainsi bien loin de persécuter avec violence les Malheureux, dont l'Esprit est plus tourmenté par ses propres crimes, que le Corps ne l'est par les plus insupportables maladies, il faut avoir pour eux une tendresse efficace, & toute particulière.

E Sprits toujours émus de colere, ou d'envie,
 Qui n'avez de repos qu'en troublant l'Univers,
 Est-ce dans le dessein d'abandonner la vie,
 Que vous faites armer tant de Peuples divers?

La Mort que vous cherchez viendra bien d'elle-même
 Pour vous faire sentir la rigueur de ses Loix:
 Rien n'arrête son cours, & sa fureur extrême
 Entraîne également les Sujets & les Rois.

Ceux contre qui le Ciel, des Bêtes carnassieres
 Anime justement la brutale fierté,
 Tournent contre leur sein les armes meurtrieres
 Que leur a fait forger la seule cruauté.

Une diversité de mœurs & de langage
 Peut-elle autoriser tant de sanglans combats ?
 Si c'est là le sujet qui vous porte au carnage,
 Certes un tel sujet ne vous excuse pas.

Si vous êtes poussé d'un désir équitable
 De donner à chacun ce qu'il a mérité,
 Aimez les Gens de bien d'un amour véritable,
 Et plaignez les Méchans en leur iniquité.



CHAPITRE V.

JE connois assez, lui dis-je quel est
 ce bonheur, ou cette misère, qui
 suivent le mérite des Bons, ou les
 crimes des Méchans, & néanmoins je
 ne laisse pas de croire qu'il y a tou-
 jours quelque mélange de Bien & de
 Mal dans la faveur populaire: car je
 n'ai point encore vû d'Homme sage
 qui la méprisât jusqu'à ce point, que
 d'aimer mieux être banni de son Pais,
 manquer de toutes choses, & vivre
 continuellement dans l'opprobre, que
 d'être honoré de ses Citoyens, avoir
 sur eux une légitime puissance, & de-
 meurer avec estime en sa propre Pa-
 trie. Cette dernière condition fait pa-
 roître la Sagesse avec plus d'éclat &
 d'utilité

d'utilité pour le Public ; le bonheur de ceux qui gouvernent, se communique à ceux qui sont sous leur conduite ; & les mauvais Citoyens contre lesquels les prisons , les gênes , & tous les autres suplices ordonnés par les Loix sont établis, reçoivent la récompense de leurs crimes.

Je suis donc surpris d'un étonnement extrême, lors que je considère que par un changement étrange les Innocens souffrent les peines que méritent les Coupables, & que les récompenses de la Vertu deviennent le prix de l'injustice ; & je voudrois apprendre de votre bouche quel est le sujet d'une confusion si déplorable. Mon admiration seroit beaucoup moindre, si je croiois que le hazard fut cause de cette différence ; mais ce qui l'augmente encore davantage, c'est la conduite dont Dieu se sert au Gouvernement du Monde ; & quand je vois que souvent il traite les Bons avec une douceur de Pere, & les Méchans avec une sévérité de Juge, & qu'en suite il afflige les Bons, & qu'il accorde aux Méchans tout ce qu'ils désirent, si l'on ne m'en découvre la

cause, je ne puis de moi-même apercevoir la différence que vous mettez entre ce qui se fait seulement par la Providence, & ce qui n'arrive que par aventure.

Ce n'est pas une merveille, me répondit-elle, qu'ignorant l'ordre & la disposition du Monde, vous pensiez qu'il y a de la confusion: mais quoi que vous ne sçachiez pas la cause de cette diversité qui s'y rencontre, vous devez néanmoins être assuré que puis que celui qui le gouverne est infiniment Bon, il n'ordonne rien qui ne soit tout-à-fait équitable.

A La moindre Eclipsé de Lune
Le vulgaire est saisi de peur,
Et la stupidité commune
En fait un signe de malheur:
Crète même eut ses Corybantes,
Dont les danses extravagantes,
Les cris, & les Tambours d'airain,
Par une sottise grossière,
Contre ce défaut de lumière
Sembloient un remède certain.

Que le Soleil fonde la glace,
Que les Aquilons orageux
Dans le milieu de la bonace
Elevent des monts écumeux:
On n'est point surpris de ces choses,
Parce qu'on en connoît les causes

Que

Que l'Esprit trouve sans penser :
 Celles qui sont moins ordinaires,
 Quoi qu'également nécessaires,
 Ont coûtume de l'étonner.

 Tout ce que le vulgaire admire,
 N'est grand que par comparaison,
 La rareté seule l'attire,
 Et jamais la juste Raison.
 Si la Vérité peu connue,
 S'offrant à vos yeux toute nue,
 Eclaire votre entendement,
 Ce qui lui sembloit admirable,
 N'aura rien de plus remarquable,
 Que ce qu'il voit communément.



CHAPITRE VI.

J'avoüe, lui dis-je, que toutes ces choses sont véritables ; mais comme c'est à vous de découvrir la cause de ce qui nous semble le plus secret, & d'éclairer par votre lumière les choses qui paroissent les plus obscures à ceux qui les ignorent, je vous prie me délivrer de l'incertitude où je suis là-dessus, & de m'instruire sur ce que j'estime de plus étonnant & de plus prodigieux dans la Nature. Aussi-tôt la Sageffe me regardant avec un visage riant, me répondit en ces termes.

Vous désirez m'engager à la chose du monde la plus difficile, & de laquelle il est le moins possible de trouver le fonds. Cette matiere est semblable à l'Hydre d'Hercule, & l'on n'en a pas plutôt retranché les premières difficultés, qu'il en renaît de nouvelles, sans qu'on puisse jamais sortir de ce combat, si l'on ne joint au Glaive tranchant d'une Parole animée le feu d'un Esprit extrêmement vif & perçant. Car il faut parler en même tems de la simplicité de la Providence, de l'ordre du Destin, du Hasard, de la connoissance de la Prédestination Divine, & du libre Arbitre.

Tout cela vous fait assez comprendre l'excellence du sujet dont vous désirez que je vous parle : mais comme l'intelligence que vous en aurez doit beaucoup contribuer à votre guérison, je m'efforcerais de vous en découvrir quelques particularités, quoi que le tems ne me donne pas la liberté de beaucoup m'étendre. La douceur de la Poësie & de la Musique, a jusques ici charmé votre Esprit curieux, & contenté votre oreille, & néanmoins

néanmoins il faut vous priver un peu du plaisir que vous y prenez , pendant que vous ferez attentif à l'enchaînement & à la suite des raisons que je vous déduirai dans ce discours.

La génération de toutes choses , le progrès & la liaison des Etres , enfin tout ce qui peut avoir quelque mouvement naturel , tire son principe , son réglement , & sa forme , de l'Immortalité seule , de l'Entendement Divin ; & cet Esprit demeurant toujours inébranlable en sa simplicité , pourvoit diversément à tout ce qui se doit faire. Si nous considérons ce soin dans la pureté de l'Intelligence de Dieu , nous l'appellons Providence ; & si nous le regardons dans le rapport qu'il a vers les Etres qu'il meut & qu'il dispose , c'est ce que les Anciens nomment Destin.

Ces deux choses paroîtront facilement différentes à celui qui connoitra la nature de l'une & de l'autre ; d'autant que *la Providence est cette souveraine Intelligence par laquelle le premier de tous les Etres dispose de toutes choses ; & le Destin n'est rien qu'une disposition*

I s

qui

qui s'attache fortement aux choses qui se meuvent, & par laquelle la Providence les ordonne avec une liaison merveilleuse.

La Providence embrasse toutes choses, quelques différentes & infinies qu'elles soient; mais le Destin distingue le mouvement particulier des Etres, leur marque leur rang, leur donne une forme convenable, & les distribue selon les tems; en sorte que cette disposition temporelle étant rapportée à la connoissance de l'Entendement Divin, n'est rien que ce que nous apelons Providence; & lors qu'elle est considérée dans la suite des tems & dans l'ordre qu'elle y met, nous la nommons Destin.

Quoi que ces deux choses soient différentes, elles dépendent néanmoins l'une de l'autre, & l'ordre du Destin n'est qu'une production de la Providence: Car de même qu'un Ouvrier aiant formé dans son Esprit une idée de ce qu'il veut faire, y travaille en suite, & ne produit que dans le cours du tems ce que son Entendement avoit conçu tout à la fois; ainsi Dieu dispose par sa Providence tout ce qui doit arriver,

arriver , & se le représente en un même instant sans qu'il puisse recevoir aucune altération , il l'exécute après par le moien du Destin , mais d'une manière différente , & dans la suite des tems.

Soit donc que le Destin reçoive sa vertu de celle de la Providence Divine , soit que l'Ame du Monde , ou toute la Nature ensemble y préside , ou bien que l'influence des Astres , la puissance des Anges , ou l'artifice des démons , en fassent mouvoir tous les ressorts , ou qu'enfin son enchainement admirable soit un ouvrage à la perfection duquel toutes ces choses concourent , il est toujours assuré que *la Providence est une idée simple & immuable de ce qui doit être fait , & que le Destin est un ordre successif , & comme une liaison temporelle & mobile de ce que la Providence a déjà disposé.* D'où il arrive que toutes les choses qui sont soumises à l'empire du Destin , le sont à celui de la Providence , à laquelle le Destin même est sujet ; & il y en a de certaines qui dépendent tellement de la Providence seule , qu'elles sur-

I 6

passent

surpassent la puissance du Destin, comme étant étroitement unies à la Divinité même, à laquelle elles sont trop fortement attachées pour se laisser aller au mouvement du Destin : Car comme entre plusieurs Globes qui tournent sur un même essieu, celui qui s'approche le plus du milieu participe aussi davantage de sa simplicité, & devient comme le centre autour duquel ceux qui sont les plus éloignés roulent continuellement, & comme le dernier au contraire aiant une plus grande circonférence que les autres, occupe une plus grande espace qu'eux, d'autant plus qu'il s'écarte de ce point du milieu qui communique sa simplicité naturelle à ce qui se joint & s'unit à lui, l'empêchant de s'écouler & de se répandre au dehors; ainsi d'autant plus qu'une chose est séparée de la première Intelligence, elle est plus sujete au pouvoir du Destin; & celle au contraire qui touche de plus près le centre de toutes choses, à sçavoir la Divinité, s'en trouve plus dégagée. Que si même elle s'attache inséparablement à la fermeté de ce premier
des

des Etres , elle devient inébranlable , & s'éleve au dessus de cette nécessité fatale à laquelle tant d'autres Etres sont soumis.

Donc le même raport qu'il y a du raisonnement à l'entendement , de la chose produite à ce qui produit , du tems à l'éternité , & du cercle à son centre ; se trouve aussi entre la suite changeante du Destin , & l'immuable simplicité de la Providence.

C'est cet ordre de la Destinée qui règle le cours des Astres & le mouvement du Ciel , qui fait accorder les Elémens entre-eux , & qui leur fait si souvent changer de forme & de nature. C'est lui qui renouvelle toutes les choses qui naissent ou qui meurent , par des sémences & des productions qui leur sont semblables. C'est lui-même enfin qui détermine la fortune & les actions des Hommes , par une chaîne indissoluble de causes supérieures ; & comme ces causes tirent leur origine de la Providence , qui ne peut jamais changer , il faut nécessairement qu'elles soient exemptes de changement ,
parce

parce que les choses sont toujours bien conduites lors que la simplicité de l'Entendement Divin produit une suite inévitable de causes qui retiennent par leur immutabilité propre les Etres les plus inconstans, & qui sans cela se laisseroient aller à l'impétuosité de la Fortune.

De là vient que quoi que toute la Nature vous semble dans le trouble & dans la confusion, à cause de la foiblesse des yeux de votre Esprit qui n'en peut remarquer l'ordre; néanmoins ce réglement admirable conduit toutes les Créatures à ce qui leur paroît le plus avantageux. Ce qui se reconte si véritable, que l'Homme quelque méchant qu'il puisse être, ne se propose jamais le Mal pour la fin de ses actions, & que l'erreur seule en laquelle il est plongé l'empêche de trouver le Bien qu'il recherche au milieu de ses plus grands crimes.

Ainsi l'on ne peut pas raisonnablement dire que cette ordre qui procède comme du centre de la souveraine Bonté, détourne aucune Créature de son Principe,

Mais

Mais quelle plus étrange confusionⁿⁱ me direz-vous, que de voir les Bons & les Méchans partager indifféremment le Bonheur ou l'Infortune ? Quoi donc, les Esprits des Hommes sont-ils si p^{er}çans, & leurs lumieres si certaines, qu'il faille que tous ceux qu'ils croient innocens ou criminels, le soient en effet ? Ne voiez-vous pas que leurs sentimens ne peuvent s'accorder en ce point, & que celui que les uns jugent digne de récompense, les autres le croient digne de punition ? Mais quand il se trouveroit même quelque Personne assez judicieuse pour faire un discernement si difficile, pourrat-elle véritablement connoître le tempérament & la qualité des Esprits ?

Cette constitution de l'Ame surpasse autant votre connoissance, que celle du Corps est au-dessus de la portée d'un Homme qui ne s'y seroit point étudié. Jamais il ne sçauroit comprendre pourquoi de plusieurs Corps également sains, les uns se conservent par une nourriture agréable, & les autres par une nourriture amere, & d'où vient que certains Malades ne peuvent

peuvent être guéris que par des médicamens aisés, & les autres que par des remèdes violens. Il n'y a que le Médecin qui connoît l'état & la qualité soit de la santé, soit de la maladie, qui ne s'en étonne point.

L'Ame n'a jamais d'autre santé que la Vertu, ni d'autre maladie que le Vice : elle n'a point d'autre Médecin que Dieu qui lui conserve les Biens qu'elle possède, & qui la délivre des Maux qu'elle souffre : Et comme les yeux perçans de sa Providence sont toujours arrêtés sur tout ce qui se passe dans la Nature, il connoît ce qui convient à chacun de nous, & nous donne libéralement ce qui nous est propre. Voilà ce grand miracle & cet enchaînement prodigieux du Destin, que les Hommes admirent à cause de leur ignorance, & que Dieu fait avec tant de connoissance & tant de sagesse.

Et pour dire ici quelque chose de cet abîme profond de la Divinité, selon que la foiblesse de l'Homme le peut permettre, & vous faire voir en même tems que les plus éclairés des Mortels n'y sçauroient pénétrer, n'est-

n'est-il pas vrai que celui que l'on a estimé le plus juste & le plus équitable des anciens Romains, fut d'un sentiment contraire à cette Providence qui sçait tout ? Et Lucain ne vous a-t-il pas averti *que le parti du Vainqueur avoit été le plus agréable aux Dieux, & celui du Vaincu à Caton ?*

Vous voyez donc que tout ce qui se fait contre votre espérance, ne laisse pas d'être l'ordre véritable & naturel des choses, quoi que selon votre jugement ce ne soit que trouble & confusion. Je veux néanmoins qu'il se trouve un Esprit si solide, & si juste, que ses sentimens s'accordent avec ceux de Dieu : Quand cela seroit, l'Homme le plus raisonnable & le plus ferme, n'est pas toujours sujet aux infirmités de sa nature ? Et s'il lui survient quelque grande affliction, n'abandonnera-t-il pas l'innocence par le moien de laquelle il n'a pû conserver sa première fortune, à moins que Dieu ne le soutienne de sa Grace ?

La souveraine Sagesse épargne donc celui que l'adversité pourroit malheureusement changer ; elle ne le veut pas

pas affliger, d'autant qu'elle connoît que les peines & les travaux ne lui font pas convenables. Il y en aura peut-être un autre consommé dans toutes sortes de Vertus, & qu'une Sainteté parfaite aprochera davantage de la Divinité. Celui-là ne sera pas seulement à couvert des attaques de la misère; mais la Providence Divine ne permettra pas même que son corps soit travaillé de maladies; c'est ce qui a fait dire à une Personne plus excellente que moi, ces belles paroles.

Les Vertus ont formé le Corps d'un Homme sage.

Il arrive souvent que cette même Providence met la conduite des affaires entre les mains des Gens de bien pour réprimer l'insolence des Méchants. Elle présente à quelques-uns de la douceur & de l'amertume, pour donner un juste tempérament à leur esprit, par celui de ce mélange salutaire. Elle envoie quelques petites disgraces à d'autres, de peur qu'une félicité trop longue ne les corrompe. Elle permet qu'il

qu'il y en ait d'exposés aux plus furieux orages, afin que leurs vertus se fortifient par l'usage & par l'exercice de la Patience. Ceux-ci craignent plus qu'il n'est raisonnable ce qu'ils peuvent souffrir, & ceux-là méprisent trop témérairement ce qu'ils n'ont pas la force de supporter. Cette conduite souveraine les mène tous par un chemin difficile, pour leur faire connoître, ou leur trop grande crainte, ou leur présomption par l'expérience de leur force, ou de leur foiblesse. Il y en a qui se sont acquis une gloire immortelle par une mort généreuse, & l'on a vû des Personnes si constantes au milieu des plus horribles supplices, que leur patience a servi d'une preuve infailible que la Vertu ne pouvoit être surmontée par aucune peine.

Il n'y a point de doute que toutes ces choses différentes ne soient bien réglées, puis qu'elles sont si profitables à ceux qui les expérimentent : Car de ce qu'il arrive tantôt du bonheur, & tantôt de l'infortune aux Méchans, c'est encore un effet de cette même Providence. Quant aux maux qu'ils endurent,

endurent, personne n'en est étonné, parce qu'on sçait qu'ils les méritent, & qu'ils peuvent non seulement servir d'exemple aux autres en leur donnant de la crainte, mais encore de moien à eux-mêmes pour s'amander. Il n'y a donc plus que leur prospérité qui puisse sembler étrange; mais si l'on considère qu'elle instruit les Gens de bien du mépris qu'ils doivent faire d'un bonheur qui devient souvent l'esclave des plus criminels, on reviendra bien-tôt d'un étonnement si peu raisonnable.

On peut encoere ajouter pour une autre raison de cette conduite favorable, qu'il se rencontrera quelqu'un d'un naturel si prompt & si violent, que la Pauvreté le pourroit précipiter en toutes sortes de crimes, & que la Providence Divine pour apporter quelque remede à cette maladie, lui donne de grandes richesses: Alors ce Misérable voiant d'un côté sa conscience souillée d'une infinité de péchés, & de l'autre la grandeur de sa fortune, il appréhende que la perte d'une chose, dont la jouissance lui semble si douce,

ne

ne lui soit un jour insupportable : Il change ses mœurs par une seule réflexion d'intérêt ; & lors qu'il craint que sa bonne fortune ne le quitte , il abandonne heureusement le vice.

Il y en a que le mauvais usage d'une grande fortune a plongé dans une abîme de malheurs : & le Ciel a laissé la puissance de mal faire à quelques-uns , afin de servir d'exercice aux Bons , & d'être les instrumens du supplice des Méchans : Car comme les Justes & les Scélérats n'ont ensemble aucun commerce , ainsi les Méchans ne peuvent être d'intelligence les uns avec les autres ; ce qui ne doit pas paroître étrange , puis que les Vices qu'ils commettent leur déchirant à toute heure la conscience , les empêchent d'être d'accord avec eux-mêmes , & qu'ils font souvent des choses qu'ils désireroient n'avoir pas faites après qu'elles sont exécutées : d'où vient que cette Providence éternelle produit souvent un grand miracle par le moien de l'iniquité , lors que les Méchans obligent leurs semblables d'être bons ; car il est arrivé que des Hommes scélérats

lérats se voiant persécutés par d'autres qui ne leur cédoient point en méchanceté, se sont rangés du parti de la Vertu par la seule aversion qu'ils avoient de leurs Persécuteurs, s'efforçant de n'être point semblable à ceux contre lesquels ils avoient conçu une haine mortelle.

Il n'appartient qu'à la Puissance d'un Dieu de tirer le bien du mal, & de s'en servir en telle sorte qu'il produise un bon effet. Il y a toujours un certain ordre qui maintient & qui comprend toutes choses; & s'il s'en rencontre quelqu'une qui veuille se retirer de sa conduite, il faut nécessairement qu'elle y retourne par une autre voie, de peur que le hazard n'usurpe quelque autorité dans l'empire de la Providence.

*Je ne puis exprimer qu'avec trop de
foiblesse,
L'Ordre qu'a mis par tout l'éternelle
Sagesse.*

L'Homme n'est pas capable de concevoir, ni d'expliquer tous les secrets
des

des Ouvrages de Dieu. Je me contente seulement de sçavoir qu'ayant produit toutes choses , il les conduit à la possession du Bien qui leur est le plus convenable ; & que voulant conserver en sa premiere forme ce qu'il a fait , il bannit le mal des limites de la République qu'il gouverne , le détruisant par l'ordre nécessaire du Destin : C'est pourquoi si vous considérez attentivement l'ordre de cette Divine Providence , qui dispose toutes choses avec tant de Sagesse , vous avoüerez que le Mal qu'on voit si commun dans le monde , n'est en éfet que dans la seule imagination des Hommes.

Mais je commence à m'apercevoir qu'étant accablé du poids de tant de difficultés , & lassé de la suite ennuyeuse d'un si grand nombre de raisons , vous souûpirez après la douceur des Vers. Auparavant donc que d'entendre ce qui me reste à dire , prenez le breuvage que je vous présente , afin que quand vous aurez réparé vos forces , vous puissiez arriver avec moi jusques où je veux vous conduire.

Si

SI votre Esprit désire voir
 Le juste & l'absolu pouvoir
 De l'arbitre de la Nature,
 Qu'il considère un peu cet ordre ingénieux
 Marqué dans la vive peinture
 Que le Globe du Ciel représente à nos yeux.

Les feux de la nuit & du jour,
 Sous les justes Loix de l'Amour,
 Y conservent la paix commune :
 Et jamais on ne voit les rayons du Soleil
 Empêcher les rais de la Lune
 D'éclairer l'Univers aux heures du sommeil.

L'Ourse voit ordinairement
 Tous les Astres du Firmament
 Cacher leur lumière dans l'onde ;
 Mais sans leur envier un si juste repos,
 Contente de servir au Monde,
 Elle ne va jamais se plonger dans les flots.

La brillante Etoile du soir
 Nous annonce, en se faisant voir,
 Que la nuit tend ses voiles sombres :
 Et la même au matin, sur la fin de son tour,
 Nous marque la fuite des Ombres
 Au moment que l'Aurore est près de son retour.

Ainsi la Concorde & la Paix
 Regnent parmi tous les états
 De l'éternelle Providence :
 Et jamais la Discorde en cet heureux séjour,
 Ne peut rompre cette alliance
 Qu'entretiennent les nœuds d'un mutuel amour.

Le chaud modère son ardeur ;
 Le froid tempère sa froideur ;
 Le sec s'accorde avec l'humide ;
 Le feu s'enlève en haut, incapable de choix ;
 Il n'a que l'Amour seul pour Guide ;
 La Terre en bas, & l'Amour est son poids.

Si

Si le Printems couvre d'Iris,
 D'Oeillet, de Roses, & de Lys,
 Les Monts, les Jardins, & les Plaines:
 Si l'Été vient après couronné de Moissons,
 Afin de couronner nos peines,
 C'est l'Éfet de l'Amour qui régle les Saisons.

C'est lui qui donne à pleines mains
 Tant de Fruits & tant de Raisins,
 Dont l'Automne fertile abonde:
 C'est sa voix qui commande à l'Hiver pluvieux
 De rendre la Terre féconde
 Par les riches Trésors qu'elle reçoit des Cieux.

Tout ce qui vit en l'Univers
 Reçoit de ses ordres divers
 Sa naissance & sa nourriture;
 Et comme il regle seul & l'un & l'autre Sort,
 Tout ce qui meurt en la Nature,
 De ses justes Arrêts reçoit aussi la mort.

Ainsi le suprême Moteur,
 La Fin, le Principe, l'Auteur,
 L'Arbitre, & la Regle du Monde,
 Reposant dans le sein de sa Divinité,
 Maintient en une Paix profonde
 Tout ce vaste Univers plein de sa Majesté.

Ce qu'un aveugle mouvement
 Entraîne impétueusement
 C'est son bras qui le détermine,
 Qui lui prescrit son cours, & par un doux Éfort
 Le ramene à son origine,
 Dont vouloir s'éloigner, c'est courir à la mort.

Tout Être craignant de périr,
 A coûtume de recourir
 Au Bien comme à sa seule Cause;
 Il soupire toujours pour ce qui l'a produit,
 Parce que c'est l'unique chose
 Qui le puisse empêcher d'être jamais détruit.

K

CHA-



CHAPITRE VII.

VOiez-vous donc la conséquence de mon discours, & comme il n'y a point de condition qui ne soit heureuse, puis que la Fortune étant ou favorable, ou contraire à nos desseins, n'a point d'autre but que de récompenser, ou d'exercer la Vertu des Bons, & de punir, ou de corriger les Vices des Méchans? En quoi l'on doit admirer d'un côté sa justice, & de l'autre son utilité.

Je sçai bien néanmoins que le vulgaire ne peut être persuadé de cette vérité, & qu'il considère tout ce que j'ai dit de la Providence comme un fantôme & comme une chimere qu'il met au nombre des choses incroyables. J'entens dire à tout moment que plusieurs sont persécutés de la mauvaise Fortune; & quoi que je n'y puisse consentir, je veux néanmoins m'accommoder par complaisance à l'opinion publique, de peur qu'il ne semble que
je

je m'éloigne trop de l'usage & du sentiment commun des Hommes , par la rigueur & par la sévérité de mes pensées.

Ne croiez-vous pas que ce qui nous est utile nous est bon ? que la Fortune qui nous éprouve & qui nous corrige, nous est utile, & que par conséquent elle est toujours bonne, de quelque manière qu'elle se présente à nous ? Cela montre que la Fortune qui fait passer la Vertu de l'Homme sage par les peines & par les souffrances, ne peut être mauvaise ; & que celle qui conduit par la même voie les Méchans au chemin de la Justice, ne leur peut être qu'avantageuse.

Pour celle qui donne des récompenses aux Bons, il n'y a personne qui ne la juge très-favorable. Il ne reste donc plus que celle qui se montrant sévère aux Méchans, les punit justement par de rigoureux supplices. Je ne doute point que le Peuple ne l'estime la plus malheureuse de toutes celles qu'on se puisse figurer ; mais qu'il prenne garde qu'en nous voulant faire suivre son opinion, nous n'en établis-

sions une autre, qui lui sembleroit encore moins croiable, quoi qu'elle soit aussi véritable que la première : car il s'ensuit des choses que j'ai déjà prouvées, que la Fortune de ceux qui sont dans la jouissance, ou dans la recherche de la Vertu, ne peut manquer d'être bonne, soit qu'elle les récompense, ou qu'elle les exerce, & qu'au contraire celle des Méchans qui sont obstinés dans leurs crimes, ne sçauroit être que mauvaise, quoi qu'elle semble les flater, & leur être favorable.

C'est pourquoi l'Homme sage ne doit pas être plus triste, ni plus étonné, lors qu'il est choisi pour éprouver ses forces contre la Fortune, qu'un Soldat généreux, lors qu'il entend le bruit des Trompettes qui l'appellent au combat ; d'autant que le péril que l'un & l'autre voient devant leurs yeux, doit rendre la gloire de celui-ci plus éclatante, & la sagesse de celui-là plus ferme & plus solide : D'où vient que la Vertu tire son nom de la Force, qui lui fait surmonter ce qu'il y a de plus pénible & de plus fâcheux.

Vous

Vous ne l'avez pas acquise avec tant de travaux, pour la laisser en suite corrompre parmi les délices, & pour devenir languissant au milieu des plaisirs & des voluptés : Mais vous devez considérer qu'au moment que vous avez résolu d'être juste vous avez entrepris une longue guerre contre la Fortune. Tenez-vous donc ferme entre ses deux attaques différentes, de peur qu'elle ne vous renverse par sa violence ou qu'elle ne vous affoiblisse par sa douceur. Celui qui se laisse abatre par l'une, ou qui se laisse surprendre par l'autre, n'a que ce qu'il y a de plus méprisable dans la Félicité, sans jouir de la récompense de ses travaux.

Il est en votre pouvoir de vous faire une Fortune telle que vous la désirerez ; & celle même qui vous paroît la plus rigoureuse, n'a rien que de favorable, puis qu'elle exerce la Vertu, qu'elle corrige les Défauts, & qu'elle punit le Vice.



A Tride gémit dix années
 Sous le poids des travaux guerriers,
 Sans voir ses peines couronnées
 Que par de funestes Lauriers :
 Vangeur d'un public Adultère,
 Il perdit le titre de Pere
 Pour apaiser l'ire des Cieux ;
 Et le sang de sa Fille unique,
 Que demandoit la voix publique,
 Fut répandu devant ses yeux.

Le sage Ulyffe tout de même,
 Dans les maux les plus déplorés,
 Par le barbare Polyphème
 Vit ses Compagnons dévorés :
 Il vit entre les mains sanglantes
 Leurs entrailles encor fumantes
 Servir à ses cruels répas :
 Et par un effort plein d'adresse,
 Lui crévant l'œil dans son yvresse,
 Il se délivra du trépas.

Toute la douceur de la Gloire
 Naît de l'amertume des maux :
 Alcide a rendu sa mémoire
 Fameuse par ses longs travaux.
 Les Centaures, les Stymphalides,
 Ni le Dragon des Hespérides,
 Ne lui pûrent rien opposer,
 Qu'Euryste toujours implacable,
 Par sa valeur infatigable,
 Ne vît aussi-tôt terrasser.

L'énorme

L'énorme Lion de Nemée
 Attaqué dans son Antre affreux,
 Fut devant Cleone alarmé
 Déchiré par son bras nerveux.
 Sauveur du vaillant Roi d'Athènes,
 Dont il brisa les dures chaînes,
 Il ravit Cerbere à l'Enfer,
 Et sa main toujours triomphante,
 Fit périr l'Hydre rénaissante,
 Et par la flâme, & par le fer.

Le Tyran qui de chair humaine
 Nourrissoit ses cruels Chevaux,
 Souffrit sous lui la même peine,
 Et fut mis entre ses travaux.
 Le Fleuve dont l'onde rapide
 Désola jusqu'au tems d'Alcide
 Le País des Ætholiens,
 Par ses soins roula plus tranquille,
 Et rendant la Terre fertile,
 Combla ses Habitans de biens.

On vit sa valeur indomtée,
 Par un ingénieux éfort,
 Etouffer le fameux Antée,
 Que sa chute rendoit plus fors.
 On vit l'attentat ridicule
 Du Voleur du Troupeau d'Hercule,
 Vangé par un cruel trépas:
 Et le Sanglier d'Erymante
 Porté dans Mycene tremblante,
 Fut un coup digne de son bras.

Enfin ses robustes épaules
 Soutinrent tout le faix des Cieux :
 Le poids affermi de leurs Poles ,
 Finit ses travaux glorieux.
 Le Ciel couronna sa constance,
 Sa peine fut sa récompense,
 Par le bienfait des Immortels :
 La Terre lui bâtit des Temples ;
 Et tant d'admirables exemples
 Lui méritèrent des Autels.

Ames , que la Bonté Divine
 A fait naître avec un grand cœur,
 Retournez à votre origine
 Sur les traces de ce Vainqueur.
 Ce que la Fable a feint d'Alcide,
 Cache une vérité solide
 Digne d'occuper vos Esprits :
 Domtez les Monstres de la Terre,
 Et d'une si pénible Guerre
 La Paix du Ciel sera le prix.

Fin du quatrième Livre.



CONSO.



CONSOLATION
DE LA
PHILOSOPHIE.
LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

LA Philosophie aiant achevé de discourir sur cette importante Matière , se préparoit à parler d'autres choses ; & comme je m'en aperçus : Voilà , lui dis-je , un discours tout-à-fait digne de vous , & je reconnois en éfet que la Question de la Providence est pleine de beaucoup d'autres difficultés. Mais je voudrois premierement sçavoir s'il y a un Hazard , & ce que c'est. Alors elle me répondit en ces termes,

K 5

Je

Je veux auparavant accomplir ma promesse, & vous montrer le chemin qui vous doit reconduire en votre Patrie. La connoissance de ce que vous me demandez vous est à la vérité fort utile ; mais elle nous détourneroit un peu trop du dessein que je me suis proposée dès le commencement, & j'appréhende qu'étant fatigué par de si longs détours, vous n'aiez pas assez de force pour faire ce qui vous reste de chemin. Ne craignez pas cela, lui dis-je, le plaisir que je prendrai dans l'intelligence d'une chose que j'ai envie d'apprendre, me tiendra lieu de repos ; & lors que vous aurez solidement établi vos Principes, je n'aurai plus aucun doute en toute la suite. Je veux, me répondit la Philosophie, suivre votre inclination contre la mienne propre, & vous éclaircir d'une chose que vous me demandez avec tant de justice. Voici donc quel est mon sentiment.

Si l'on me dit que le Hazard est un événement, produit par un mouvement aveugle de la Nature, & sans aucun enchaînement de Causes supérieures,

rieures, je soutiens que son existence n'est qu'une pure chimere, & que ce n'est qu'un nom qui n'a point de signification véritable, & sur laquelle on se puisse assurer. Car est-il possible que rien se fasse par aventure dans l'Univers, où tout est conduit par l'ordre & par la providence de Dieu? N'a-t-on pas toujours reconnu qu'aucune chose ne se fait de rien? Je sçai bien que cette Proposition ne s'entend communément que de la matière, c'est-à-dire, de la nature de toutes les choses, & non pas de leur principe effectif. Il faut néanmoins avouer que ce qui seroit produit de rien, n'auroit point de cause; & comme il est impossible que cela soit, il est certain que le Hazard ne peut être tel que nous l'avons tout à l'heure défini.

Quoi donc, me direz-vous, n'y a-t-il rien qui se fasse par hazard. N'admettez-vous aucune aventure dans le Monde? & parmi la production différente de tant de choses, n'en trouverez-vous pas une à laquelle ces noms puissent convenir? Aristote vous ré-

pond en peu de paroles, & fort à propos en la Physique, que toutes les fois qu'on entreprend une chose pour quelque fin particuliere, & que cependant par des causes secretes il en arrive une autre que celle qu'on se proposoit, cela s'appelle Hasard : comme si quelqu'un labourant la terre pour la cultiver, y rencontroit un Trésor, on s'imagineroit aussi-tôt que cela se feroit fait par accident, & néanmoins c'est par des causes particulieres, dont le concours imprévu produit cet événement : Car si le Laboureur n'eût pas travaillé dans son champ, & si l'Avare n'y eût pas caché ses richesses, le Trésor n'eût jamais été trouvé. Voilà donc les causes de cet accident qui sembloit n'en point avoir, & qui n'arrive que par leur rencontre & par leur concours inopiné, sans que l'intention de l'Ouvrier y soit conforme. Car celui qui a fouï la terre pour y mettre son Trésor, n'a pas eu dessein de le faire trouver, ni celui qui l'a cultivée n'a pas eu envie de le chercher ; mais de ce que le premier a caché son or, & de ce que l'autre a labouré

labouré son champ, il s'est produit un éfet éloigné de ce que tous les deux s'étoient proposé.

On peut donc définir le hafard, *un Evenement imprévu* qui se forme par l'union de plusieurs causes éloignées de l'intention de l'Agent; & ce concours merveilleux ne se fait point tumultuairement comme on se le persuade, mais par un ordre dont l'enchaînement est inévitable, & qui prenant sa source de la Providence Divine comme d'une source inépuisable, dispose tout ce qu'il y a dans l'Univers selon la différence des tems & des lieux,

LE Mont sourcilleux de Niphate
Vomit de ses flancs entr'ouverts
Les eaux du Tygre & de l'Eufrate,
Qu'il coupe en deux canaux divers.

Lors qu'en la suite de leur course
Ces Fleuves devenus fameux,
Ainsi qu'en leur commune source,
Confondent leurs flots écumeux.

Tout ce que l'un & l'autre entraîne
Lors qu'il roule séparément,
En cette rencontre soudaine
Se mêle nécessairement.

L'ordre réglé de la Nature,
Le panchant, & le cours des Eaux,
Et non pas l'aveugle Avanture,
Y fait un amas de Vaisseaux.

Ainsi

Ainsi dans ce qu'on s'imagine
 N'être que l'éfet du Hasard,
 L'Art de la Sageffe Divine
 A toujours la meilleure part.



CHAPITRE II.

JE reconnois, lui dis-je que ce que vous avancez est véritable; mais croiez-vous que parmi cette liaison de causes, notre volonté puisse être libre? & ne pensez-vous pas que cette enchaînement fatal contraigne toutes les actions des Hommes? Non, me répondit-elle, il n'y a point de nature raisonnable à qui Dieu n'ait donné l'usage du franc Arbitre: Car ce qui se peut naturellement servir de la raison pour discerner ce qu'il doit ou fuir ou rechercher, emploie le jugement pour marquer à la volonté ce qu'il faut qu'elle choisisse, ou qu'elle rejette; c'est pourquoi vous devez reconnoître que la raison lui donne la liberté de vouloir, ou de ne vouloir pas.

Cette

Cette Puissance n'est pas néanmoins égale en toutes les Créatures raisonnables. Les premières & les plus pures, à sçavoir celles du Ciel, ont le jugement toujours éclairé, la volonté tout-à-fait incorruptible, & la puissance extrêmement efficace. Quant à l'Esprit de l'Homme, il n'est jamais si libre que lors qu'il s'occupe à contempler la grandeur du premier des Etres. S'il vient à s'abaisser vers les choses sensibles, il perd un peu de cette liberté : S'il se renferme dans le Corps que la Providence Divine lui fait animer, il l'affoiblit encore davantage par le mélange de la matière. Mais s'il est assez malheureux pour se plonger en toutes sortes de vices, il tombe dans la plus infame de toutes les servitudes, & il perd en même tems l'usage de la raison de laquelle il jouïssoit auparavant avec tant de bonheur. Il n'a pas plutôt détourné ses yeux de la souveraine Vérité, pour considérer avec plaisir les nuages du péché, qu'il tombe dans une entière ignorance de toutes les choses qu'il connoïssoit, & que ses passions élevent
au

au dedans de lui-même des ténèbres épaisses, à travers lesquelles il ne sçau-
roit plus rien discerner.

Quand il se laisse donc emporter au torrent de ses affections déréglées, il se conserve lui-même dans l'esclavage où il s'est mis, & il devient en quelque façon captif par sa propre liberté. C'est ce que regarde la Providence Divine qui voit de toute Eternité tout ce qui doit arriver dans l'Univers, qui dispose à l'Homme des récompenses, ou des châtimens selon ses actions ou bonnes ou mauvaises, & qui dans le sentiment du Poëte,

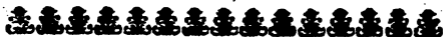
*Entend tout ce qu'on dit, & voit tout
ce qu'on fait.*

LE Soleil chanté par Homere
Et nommé dans ses doctes Vers
Le grand Flambeau de l'Univers,
Du Jour l'origine & le Pere.
Quoi qu'il soit la source des Jours
Il ne se répand dans son cours
Que sur une moitié du Monde :
Et sa plus brillante clarté,
Ne peut percer l'obscurité
Du sein de la Terre & de l'Onde,

Le seul Auteur de la Nature
Découvre tout du haut des Cieux,
Le péché pour tromper ses yeux,
N'a point de nuit assez obscure,

Il porte ses regards vainqueurs
 Des plus secrets replis des cœurs
 Jusques au centre des abîmes :
 Et les ténèbres des Enfers
 A son visage armé d'éclairs
 Ne peuvent cacher leurs Victimes.

Son éternelle connoissance
 Régarde tout comme présent,
 Et rien n'échape à l'œil perçant
 De sa certaine Présience.
 Puis que lui seul il peut tout voir,
 Et pénétrer sans le mouvoir
 Ce qui nous semble impénétrable,
 N'est-il pas l'unique Soleil ?
 Et celui qu'on croit sans pareil,
 Lui peut-il être comparable ?



CHAPITRE III.

ME voici, lui dis-je, dans des difficultés plus grandes que les premières. Je ne puis accorder en aucune manière le Libre-Arbitre avec la Présience de Dieu. S'il connoît toutes les choses, avant même qu'elles soient, & s'il ne peut être trompé dans sa connoissance, il faut que ce qu'il a prévu arrive nécessairement : C'est pourquoi s'il voit de toute Eternité, non seulement les actions des Hommes, mais aussi leurs desseins, & les

les volontés les plus secretes de leurs cœurs, il ne leur reste plus aucune liberté, parce qu'il est impossible qu'ils fassent ni qu'ils veüillent autre chose que ce que cette Providence infallible a prévu, d'autant que si l'évenement des choses pouvoit être changé, sa connoissance ne seroit plus une connoissance certaine, mais une conjecture mal assurée, ce qu'on ne sçauroit dire de la Science de Dieu, sans un blasphème.

Je ne puis aussi goûter la maniere dont quelques Personnes s'imaginent démêler cette question si difficile. Ils disent que les choses n'arrivent pas à cause que Dieu les a prévues ; mais qu'il les connoît parce que sa Providence ne peut rien ignorer ; & de cette sorte il faut que la Nécessité tombe sur la Providence, & non pas sur les objets qu'elle considère : Car en ce sens il n'est pas nécessaire que ce qu'elle prévoit arrive, mais il est nécessaire qu'elle prévoie ce qui doit arriver : Comme si l'on étoit en peine de sçavoir si la Présience est cause de la nécessité des choses futures,

tures, ou si la nécessité des choses futures est cause de la Préscience. Il me suffit de faire voir que quelque ordre qu'on s'y puisse figurer, l'Événement de ce que Dieu prévoit sera toujours nécessaire, quoi que sa connoissance ne semble leur imposer aucune nécessité.

Si l'on voit un Homme assis, il est nécessaire que la pensée de celui qui le croit en cette posture soit véritable; & si son opinion n'est pas fautive, il est réciproquement nécessaire qu'il soit assis. Il y a donc une nécessité pareille dans tous les deux, en l'un d'être assis, en l'autre de croire la vérité. Ce n'est pas néanmoins que l'on soit assis à cause de la connoissance de l'autre, mais on a cette connoissance à cause qu'on le voit assis. Ainsi quoi que l'on soit la cause particulière de la vérité de l'autre, il y a néanmoins une vérité commune entre ces deux choses.

On doit faire le même raisonnement de la Providence Divine, & des choses futures; car bien que selon la pensée de ceux dont je parle, Dieu prévoie les choses, parce qu'elles doi-
vent

vent arriver , & non pas qu'elles doivent arriver à cause qu'il les prévoit , il est néanmoins toujours nécessaire qu'il les connoisse avant qu'elles soient , & qu'elles arrivent parce qu'il les connoît ; ce qui suffit pour détruire le Libre-Arbitre.

Cependant quelle extravagance , de vouloir que l'événement d'une chose qui se fera dans le tems , soit la cause de la Présience éternelle de Dieu ? C'est néanmoins ce qu'on s'imagine , lors qu'on dit qu'il connoît les choses futures , parce qu'elles arriveront. En outre comme il est nécessaire qu'une chose soit , lors que je sçai qu'elle est effectivement : Aussi faut-il nécessairement que celle que je prévois avec certitude , arrive en son tems , & que par conséquent son événement soit inévitable.

Enfin si quelqu'un se représente une chose autrement qu'elle n'est , ce n'est pas une chose , mais une opinion trompeuse , & entièrement éloignée de la vérité de la Science : D'où vient que si quelque chose doit tellement arriver , que néanmoins l'événement n'en soit

soit ni certain , ni nécessaire , qui pourra la prévoir sans être trompé ? Car comme la Science ne peut souffrir aucun mélange de fausseté ni d'incertitude , aussi ce qu'elle conçoit ne peut être autrement qu'elle se le représente : C'est ce qui fait qu'elle est toujours exempte de mensonge , d'autant que les choses sont nécessairement comme elle les connoît.

Comment voulez-vous après cela que Dieu prévoie ce qui peut être , ou n'être pas ? S'il pense qu'une chose doit infailliblement arriver, quoi qu'elle puisse ne pas arriver , il se trompera ; ce qu'on ne peut ni dire ni croire sans impiété. S'il prévoit au contraire les choses telles qu'elles seront , & que néanmoins il connoisse en même tems qu'elles peuvent être ou n'être pas ; quel estime doit-on faire d'une Présience qui n'a rien de ferme , ni d'assuré ? Ne seroit-elle pas semblable à cet Oracle ridicule de Tiresie ?

Tout ce que je dirai doit être , ou n'être pas.

Quel avantage la Présience Divine aura-t-elle sur l'opinion des Hommes ?
 si com-

si comme eux elle juge incertain l'événement d'une chose incertaine. Que s'il ne se peut trouver aucune incertitude en la pure source de la vérité, ne faut-il pas reconnoître que l'événement des choses que Dieu voit clairement est nécessaire ? & qu'ainsi l'on ne peut admettre de Liberté, ni dans les desseins, ni dans les actions des Hommes, que l'Entendement Divin, qui voit tout sans erreur, détermine & contraint à l'événement qu'il a marqué ?

Si l'on se persuade ceci comme une vérité constante, on met toute la Nature humaine dans le désordre & dans la confusion. C'est inutilement que l'on propose des récompenses aux Bons, & des supplices aux Méchans, puis que ni les uns ni les autres ne les peuvent avoir mérité par un mouvement libre & volontaire de l'Esprit : Et ce qui nous sembloit le plus équitable du monde, nous paroîtra tout-à-fait injuste, puis qu'on ne pourra trouver aucune raison légitime de la punition des Criminels, ou du salaire des Justes, qui n'ont rien fait de leur propre volonté, mais par la contrainte d'une nécessité qui leur étoit inévitable. Ain-

Ainsi les Vertus & les Vices ne sont qu'en apparence, & l'on n'y pourra mettre aucune distinction qui ne soit contraire à la nature des choses. Enfin l'on tirera de ces Principes la conséquence la plus pernicieuse qu'on se puisse imaginer, à sçavoir, que comme tout se fait par l'ordre de la Providence, & que les Hommes ne sont pas libres en leurs desseins, Dieu seul doit être considéré comme Auteur du Péché, dont les Méchans ne sont que les instrumens. Après cela toutes nos espérances seront vaines, & nos Prières deviendront inutiles : Car, hélas ! quelle apparence d'espérer une chose, ni de la demander, si tout ce qu'on sçauroit désirer est déjà tellement déterminé qu'il ne peut changer ? Cette dangereuse maxime ruine ainsi l'unique commerce qui soit entre le Ciel & la Terre, qui ne consiste que dans l'espérance & dans les Prières ; parce que nous obtenons par une humilité véritable le gage inestimable de la Grace Divine qu'on doit considérer comme l'unique moyen dont les Hommes se puissent servir pour parler à Dieu, &

pour

pour s'aprocher de cette lumiere inaccessible ; puis que c'est cette seule Grace qui nous fait prier , & qui nous donne en suite l'accomplissement de nos Prières.

S'il arrive cependant que nos vœux ne puissent jamais avoir d'efficace , quel moien nous reste-t-il pour nous unir étroitement au souverain Bien comme au Principe de toutes choses ? Ne faudra-t il pas selon que vous le disiez il n'y a pas long-tems , que l'Homme étant séparé de sa premiere cause , & du lieu de son origine , retourne dans le néant d'où il est sorti ?

Pourquoi du Libre Arbitre , & de la Préscience,
Naît-il tant de difficultés ?
Et quel démon contraire à notre connoissance
Fait combattre deux Verités.

L'Esprit qui les connoît par des preuves sensibles,
Lors qu'il les prend séparément,
Ne les peut regarder que comme incompatibles,
Lors qu'il les voit conjointement.

N'est-ce pas qu'en éfet il manque de lumiere,
Pour en découvrir les accords,
Tant qu'il est retenu par l'impure matiere
Dens l'étroite prison du Corps ?

Mais d'où peut naître en lui l'ardeur qu'il fait paroître
De distinguer le vrai du faux ?
Connoît-il bien déjà ce qu'il cherche à connoître
Par tant de curieux travaux ? Pour-

Pourquoi s'efforçoit-il de connoître une chose
 Qu'il n'ignore pas en être ?
 Et s'il ne la sçait pas, qu'est-ce qu'il se propose
 Dans la recherche qu'il en fait ?

Car peut-il rechercher une chose ignorée ?
 Peut-il en aimer les apas ?
 Et que lui serviroit de l'avoir rencontrée,
 S'il ne la reconnoissoit pas ?

Peut-être qu'ayant vû dans la Divine Essence
 Ce que nous désirons de voir,
 Nous ne conservons rien de cette conuoissance
 Qu'un reste confus de sçavoir.

Ainsi donc notre Esprit ne sçait pas tout encore,
 Et n'ignore pas tout aussi :
 Il sçait en même tems, en même tems ignore,
 Et demande d'être éclairci.

Il médite long-tems sur tout ce qui repose
 En son profond ressouvenir,
 Afin de l'appliquer en suite à chaque chose,
 Que l'Etude fait revenir.



CHAPITRE IV.

AUssi-tôt que j'eus achevé de dire
 ces Vers, la Philosophie me répon-
 dit en cette manière. Vous renouvellez
 aujourd'hui les vieilles plaintes qu'on
 a toujours formé contre la Providence ;
 que Cicéron fait éclater si haut dans
 ses Livres des Divinations, & dont

L

VOUS-

vous-même avez considéré si long-tems, & si curieusement toutes les difficultés. Personne cependant n'a pû encore résoudre cette Question comme il seroit à désirer. La cause de cette ignorance se doit prendre de la foiblesse du raisonnement humain, qui ne sçauroit jamais atteindre à la manière de concevoir de la simple Présence de Dieu, parce que s'il nous étoit possible de la comprendre, il ne nous resteroit plus aucun doute. J'espère néanmoins guérir votre aveuglement, & vous faire voir clair au milieu de ces ténèbres aussi-tôt que j'aurai démêlé toutes les difficultés qui vous troublent.

Je vous demande donc pourquoi vous ne trouvez aucune solidité dans la réponse de ceux qui n'estimant pas que la Présence de Dieu rende les choses nécessaires, soutiennent que la certitude n'est point contraire à notre Libre-Arbitre. D'où tirez-vous un Argument pour prouver la nécessité des choses futures? N'est-ce pas de ce qu'étant une fois prévues, elles ne sçauraient ne point arriver? S'il est donc

donc vrai , comme vous venez de l'avoüer , que la prévision des choses n'apporte aucune contrainte à leur événement , pourquoi voulez - vous que l'événement des actions volontaires soit nécessaire ?

Pour vous faire voir quelle conséquence on pourroit tirer de ce que vous avez avancé , suposons qu'il n'y ait point de Présience. Vous me direz sans doute que les actions produites par la volonté seront entièrement libres. Suposons en suite qu'il y en ait une , mais qu'elle n'impose aucune nécessité aux choses à venir ; la volonté , comme je crois , conservera toujours une liberté très-parfaite , & très-absoluë.

Cette connoissance , me direz-vous , ne rend pas à la vérité les choses nécessaires , mais au moins c'est un signe qu'elles arriveront nécessairement. Hé quoi ne voiez-vous pas que de cette sorte l'événement des choses seroit encore nécessaire ? d'autant que le signe donne seulement à connoître la chose sans produire ce qu'elle représente : C'est pourquoi vous devez première-

ment prouver que rien ne se fait que par nécessité, pour avoir en suite un juste sujet de dire que la Présence Divine est la marque de cette nécessité que vous aurez établie. Autrement cette connoissance anticipée ne pourra pas être le signe d'une chose qui ne fera point du tout. Une preuve ne peut être solidement apuïée sur des signes, & sur des argumens extérieurs, mais elle doit être fondée sur des causes convenables & nécessaires que l'on puise dans l'Essence même de la chose.

Je vois bien cependant que vous en reviendrez toujours à votre première difficulté, sçavoir, qu'il est impossible que ce que Dieu connoît devoir arriver, n'arrive pas en effet; comme si je croiois que ce que sa Providence produit ne doive pas être; & comme si je ne sçavois pas, que quoi qu'il arrive certainement, il n'a toutefois aucune nécessité qui le détermine, & qui le contraigne, parce qu'il procède d'un Principe libre.

Pour vous faciliter l'intelligence de ceci, faites réflexion sur toutes les choses

choses que vous regardez. N'est-il pas vrai que tout ce que vos yeux considèrent n'en dépend pas ? Et que lors que vous voyez un Cocher qui détourne & qui conduit adroitement son Chariot au milieu du Cirque, votre vûë ne lui donne aucun mouvement qui le contraigne, & que toutes les actions semblables ne reçoivent aucune nécessité de votre présence ? puis que si leur mouvement étoit contraint, on n'auroit pas sujet de dire que ce qu'on voit est une marque de l'adresse de celui qui le fait.

Ainsi les choses qui sont libres au moment qu'on les fait, ne sçauroient pas être nécessaires avant qu'on les fasse ; & par conséquent il y a des choses futures dont l'événement est sans aucune nécessité : Car de dire que ce qui se fait présentement ne devoit pas arriver, c'est une opinion pleine d'extravagance & de fausseté ; d'où l'on doit reconnoître que ce qui est prévû ne laisse pas d'être libre, puis que comme la connoissance des choses présentes ne leur peut apporter aucune nécessité qui ne soit imagi-

naire, ainsi la Préséience des choses futures ne leur peut ôter la liberté qui leur est naturelle.

Mais peut-être doutez-vous que la Préséience puisse s'étendre jusques aux choses futures dont l'événement n'est pas nécessaire ? & vous y trouvez une contradiction que vous ne sçauriez accorder, parce que vous pensez que si Dieu les prévoit, sa connoissance emporte infailliblement une nécessité qui leur est jointe ; & si cette nécessité ne s'y rencontre pas, vous croiez qu'il ne peut y avoir de Préséience, d'autant que la Science ne sçanroit avoir d'objet, qui ne soit absolument infaillible ; & que si l'on prévoit avec certitude des choses dont l'événement est de soi-même incertain, c'est plutôt une opinion pleine d'obscurité, qu'une Science véritable, qui selon votre propre sentiment ne seroit qu'imaginaire s'il arrivoit, qu'elle se représentât les choses autrement qu'elles ne sont.

La cause de cette erreur, vient de ce qu'on se persuade qu'on ne connoît les choses que selon leurs forces, & leur

leur nature particulière. Ce qui néanmoins ne sauroit être, parce que l'intelligence qu'on en peut avoir dépend seulement de la capacité de celui qui les connoît. J'espère vous faire comprendre ceci par un exemple extrêmement commun.

N'est-il pas vrai que la Vûë connoît la rondeur d'un Corps d'une autre façon que le Toucher? que l'Oeil la considère toute entière & toute à la fois, par le moyen des rayons qu'il envoie de loin? & qu'au contraire la Main ne la connoît que successivement, & qu'en s'approchant de ce Corps, autour duquel elle se glisse & se coule adroitement. Les Sens mêmes, l'Imagination, la Raison & l'Entendement, conçoivent l'Homme d'une manière différente. Les Sens ne s'arrêtent qu'à la figure extérieure de la matière. L'Imagination se représente la figure sans aucune matière. L'Esprit s'éleve encore au-dessus de l'Imagination, se formant une idée générale de l'Espèce qu'il prend dans les Etres particuliers. Enfin l'Entendement aiant encore l'œil plus vif & plus perçant

que la Raison, ne s'occupe point à considérer cette forme universelle, mais regarde seulement la simplicité de l'Essence dans laquelle il pénètre. En quoi l'on doit particulièrement considérer une chose, à sçavoir, que la Puissance de comprendre la plus noble & la plus parfaite contient toutes les perfections de l'inférieure, & que celle-ci ne peut s'élever à la façon de concevoir de celle-là.

Les Sens ont leur pouvoir borné dans la seule matière; l'Imagination ne peut voir les especes universelles; la Raison ne sçauroit comprendre une forme toute simple. Mais l'Intelligence considérant les choses d'un lieu plus élevé, comprend facilement la forme toute pure, & juge d'une façon particulière des autres choses qui lui sont soumises; d'autant que bien qu'elle connoisse l'Etre Universel que connoît la Raison, la figure que l'Imagination se propose, & la matière que les sens ont pour objet, elle ne s'aide pas néanmoins d'aucune de ces facultés; mais elle aperçoit toutes ces choses en un moment, & par une simple action
de

de l'Esprit. Ainsi la Raison voulant regarder quelque chose d'universel, comprend sans le secours des Sens & de l'Imagination, tout ce qu'on peut imaginer, & tout ce qui tombe sous les Sens. C'est elle qui s'étant formé une idée universelle de notre nature, donne la définition de l'Homme en ces termes : *L'Homme est un Animal raisonnable, & qui a deux pieds.* Quoique cette notion regarde une chose universelle, Personne toutefois ne doute que cette chose ne soit sensible & sujete à l'Imagination, bien que la Raison n'en juge, ni par l'une, ni par l'autre de ces deux Puissances, mais seulement par une conception raisonnable.

Enfin quoi que l'Imagination reçoive des Sens la première puissance qu'elle a de voir & de former les figures, elle ne laisse pas de se représenter elle-même les choses sensibles, lors que les sens n'agissent plus, non pas d'une manière sensible, mais par une impression particulière à l'imagination.

Ne voyez vous donc pas que ces Puissances se servent plutôt, en la con-

noissance des choses , de leurs facultés propres , que de celles des Etres qu'ils considèrent ? Et véritablement ce n'est pas sans sujet ; parce que le jugement étant un Acte de celui qui juge d'une chose , il est nécessaire que chacun puisse accomplir son action par sa vertu naturelle , & non point par le secours d'une puissance étrangere.

A Thenes vit en son Portique
 Quelques Maîtres dont les Ecrits
 Lui débitoient une Physique
 Qu'eux-mêmes n'avoient pas compris,
 Ces Gens qu'elle estimoit si sages.
 Avoient inventé des Images
 Qui s'exprimoient de tous les Corps,
 Et s'impriment en l'Ame nuë,
 Qui ne peut agir au dehors
 Sur aucune chose connue.

Si l'on veut croire leurs chimeres,
 L'Ame est semblable au Parchemin,
 Qui souffre tous les caracteres
 Qu'y marque une légère main.
 Elle n'est en rien différente
 D'une Glace qui représente,
 Et qui laisse perdre l'Objet ;
 Et contre l'ordre de Nature,
 L'Esprit de tous les Corps sujet
 En reçoit en soi la figure.

Si ce discours est véritable,
 D'où vient donc que l'Entendement,
 D'une maniere inconcevable,
 Découvre tout en un moment?

Qu'il

Qu'il comprend l'effet & la cause,
 Qu'il sçait prouver tout ce qu'il pose,
 Qu'il divise avec netteté,
 Et qu'en expliquant sa pensée,
 Il reprend sans obscurité
 La chose qu'il a désirée ?

D'où vient que sa vaste Science
 Embrasse la Terre & les Cieux ?
 Qu'il doit toute sa connoissance
 A ses efforts laborieux ?
 Que d'une promptitude extrême
 Il prend au dedans de lui-même
 Les armes de la Verité ?
 Et qu'il s'en sert avec adresse
 Pour combattre la fausseté
 Dont il découvre la foiblesse ?

Cette Ame est donc bien différente
 De ces sujets inanimés
 Qui souffrent la marque agissante
 Des Caracteres imprimés :
 Ce n'est pas que l'objet sensible
 Dont le Corps la rend susceptible,
 Ne précède son action,
 Et que par quelque sympathie
 Il ne fasse une impression
 Sur cette plus noble partie.

Ainsi lors que l'on se réveille,
 Surpris des rayons du Soleil,
 Ou qu'une voix frappe l'oreille
 Au milieu d'un profond sommeil ;
 L'Ame aussitôt se considère,
 Cherche, & trouve en soi l'exemplaire
 De ce qu'elle voit par les sens,
 Applique ce parfait Modèle,
 Et connoît les objets présents
 Par ceux qui sont nés avec elle.



CHAPITRE V.

SI l'Esprit n'est point semblable au Papier qui reçoit toutes sortes de caracteres sans agir de lui-même ; s'il n'est pas sujet à recevoir l'impression des Espèces qu'envoient les Corps, mais ne se sert que de ses propres connoissances pour juger des objets ; & si ces objets provoquent seulement les sens, qui réveillent la vigueur de l'Ame, afin qu'elle agisse sur eux, & qu'elle ramasse en même tems toutes les figures qu'elle laisse reposer en elle-même ; avec combien plus de raison doit-on croire qu'une Intelligence tout-à-fait séparée de la matiere par la simplicité de son Etre, n'emprunte point le secours des choses extérieures pour juger de leurs formes ?

Ne voions-nous pas que la Nature a donné diverses sortes de Perfections à des Créatures différentes ? Les Animaux immobiles, comme les Huîtres, & tant d'autres Poissons qui ne se nourrissent que des Conques auxquelles ils

ils sont toujours attachés, n'ont eu pour leur partage que le sentiment sans aucune connoissance. Ceux à qui le mouvement est naturel, & dans lesquels on voit un instinct particulier qui leur fait, ou fuir, ou désirer les choses, ont outre cela l'Imagination. La Raison ne se trouve qu'en la Nature humaine, comme l'Intelligence ne se rencontre que dans l'Essence Divine. C'est pourquoi cette dernière connoissance est plus parfaite que toutes les autres, parce que non seulement elle s'étend sur elle-même pour se concevoir; mais encore elle comprend tout ce que ses premières qualités ont de propre.

Que seroit-ce si les Sens & l'Imagination venoient à contredire la Raison, & lui soutenir que ce qu'elle considère comme universel, n'est en effet qu'une chimere? parce qu'une chose sensible & sujete à l'Imagination ne sçauroit être universelle, & que si le jugement de la Raison pouvoit être véritable, il n'y auroit rien de sensible & de particulier; & que puis qu'elle reconnoît elle-même, que plusieurs choses sont

100-

soûmises à ces deux Puissances , il faut qu'elle se trompe lors qu'elle considère comme universel un Etre sensible & particulier.

Si cependant la Raison leur répondoit qu'elle voit d'une maniere universelle toutes les choses sensibles, & qui se peuvent imaginer, & que la foiblesse des Sens & de l'Imagination les empêche d'arriver à cette façon de connoître & de passer plus avant que les Especes & les Images corporelles, & qu'il faut porter un jugement plus solide & plus juste de toutes les choses dont on veut parler.

Les Hommes auxquels la puissance de raisonner, de sentir, & d'imaginer, est naturelle, n'embrasseroient-ils pas en cette dispute le parti de la Raison? Cependant le raisonnement humain, fait à l'égard de l'Intelligence Divine, ce que les Sens & l'Imagination feroient à l'égard de la Raison, lors qu'il croit que Dieu ne peut connoître les choses futures d'une autre maniere que la Raison humaine se les figure elle-même.

Voici comme vous raisonnez. Si les choses ne sont pas certaines & nécessaires

cessaires dans leur événement, Dieu ne sçauroit prévoir qu'elles arriveront assurément, & par conséquent il n'y a point de Présience; ou si nous en admettons une, il faut en même tems admettre une nécessité générale qui contraigne toutes les actions des Hommes, & qui les mette tous également dans l'impuissance de rien faire de libre & de volontaire.

Si nous étions aussi-bien participans du jugement de la première Intelligence que nous le sommes de celui de la Raison, comme nous estimons qu'il faut que les Sens & l'Imagination cèdent entièrement à la Raison, qui les surpasse en noblesse: Ainsi nous croirions que la Raison devrait être soumise à l'Intelligence Divine.

Efforçons-nous donc, autant que notre foiblesse le peut permettre, de nous élever jusques à cette première connoissance, & notre Esprit y remarquera ce qu'il ne découvre pas en lui-même; à sçavoir, que ce qui n'a pas un événement nécessaire, ne laisse pas néanmoins d'être l'objet d'une Présience certaine & déterminée, & que
cette

cette Présience n'est pas une conjecture trompeuse , mais une Science simple , & qui ne peut recevoir de limites.

Que dans tout ce vaste Univers
L'Architecte de la Nature
A formé d'Animax divers,
Et de différente figure!

Ceux-là par replis animés
Rampent toujours sur la poussière,
Et laissent leurs Corps imprimés
En leur furtive carrière.

Ceux-ci fendent le vent & l'air
D'une aile légère & rapide,
Et pénètrent comme un éclair
Par tout où leur instinct les guide:

D'autres paissent dans les Vallons,
Enfoncent les molles Arenes,
Passent les Côteaux & les Monts,
Les Prés, les Forêts, & les Plaines.

Mais Dieu créant les Animaux
D'une forme si différente,
En un point les a fait égaux,
Ils ont tous la tête penchante.

L'Homme la porte droite & regarde les Cieux,
Dignes seuls d'occuper les desirs, & les yeux
De celui qui leur doit sa plus noble naissance:
S'il vous reste quelque raison,
Songez que cette différence
Vous est une grande leçon.

Il ne vous suffit pas d'avoir les yeux dressés.
Vers cet heureux séjour pour lequel vous naîsez,
L'Esprit doit imiter le Corps en sa posture.

Si ce n'est qu'il veuille en effet
Changer avec lui de nature,
Et de Roi, devenir sujet.



CHAPITRE VI.

Puis que nous ne connoissons pas les choses, selon la vertu de leur nature, mais selon celle de notre entendement; considérons à présent autant que notre foiblesse le pourra permettre, ce que c'est que la Nature Divine, afin qu'en suite nous puissions concevoir à notre manière quelle est la perfection de la Science.

Tous ceux qui parlent raisonnablement de Dieu, disent qu'il est Eternel. Examinons donc ce que c'est que l'Eternité, parce qu'elle nous fera connoître sa Nature & la Science.

L'Eternité n'est autre chose que la jouissance parfaite, & sans succession, d'une vie qui ne finira jamais.

Ceci

Ceci se pourra facilement voir par la comparaison des choses temporelles, d'autant que ce qui vit dans le Temps, va du Passé au Présent, & du Présent au Futur. Il n'y a rien dans son cours qui puisse embrasser tout à la fois l'espace de sa vie; mais il n'a pas encore atteint le lendemain, qu'il a déjà laissé perdre le jour précédent; & les Hommes même ne vivent que dans ce petit moment, qui passe si vite qu'ils ne peuvent s'en apercevoir.

Ainsi quand toutes les choses qui sont sujettes à l'empire du Temps, n'auroient ni commencement ni fin, comme Aristote l'a crû du Monde, & quand leur durée se mesureroit par l'infinité des Siècles; on ne pourroit pas néanmoins dire qu'elles fussent éternelles, parce qu'elles ne jouïroient pas tout à la fois de cette durée infinie, que le Passé leur seroit échappé, & qu'elles ne posséderaient pas encore le Futur.

Ce qui comprend donc sans succession toute la plénitude d'une vie sans fin, à qui rien de l'avenir ne manque, & pour qui le Passé ne s'écoule jamais, est

est véritablement éternel, est toujours présent à soi-même, y trouve sa Bénédictude, & voit sans aucune erreur tous les momens des Siècles passés & futurs. D'où vient que ceux-là se trompent, qui se fondant sur l'opinion de Platon, qui dit que le Monde n'a point eu de commencement, & n'aura jamais de fin, le croient pour ce sujet éternel, aussi-bien que Dieu; car il y a bien de la différence entre avoir une durée sans limites (ce que ce Philosophe accorde au Monde) & avoir une durée infinie & qui soit toujours présente (ce que nous voyons clairement être propre à Dieu, qui n'est pas plus ancien que les choses qu'il a créées par le nombre des années, mais par la propriété de sa nature toute simple.) Or comme il arrive que le mouvement infini des choses temporelles s'efforçant d'imiter l'état toujours présent de cette vie tout-à-fait immobile, ne peut l'égaliser, à cause de sa trop grande différence; il faut nécessairement qu'il dégénère de la perfection de cette immobilité dans l'imperfection du mouvement, & que

ne

ne pouvant avoir une durée toujours présente, il s'étend & se divise lui-même en la suite infinie du Temps à venir, & des Siècles passés; & que comme il ne peut avoir tout à la fois la plénitude de sa vie, il tâche en quelque maniere d'être toujours, en contrefaisant autant qu'il peut, ce qu'il ne sçauroit parfaitement exprimer, & qu'il se serve à ce dessein de la présence de quelques momens qui s'évanouissent à l'instant qu'ils paroissent.

D'autant néanmoins que cette présence passagere a quelques foibles traits de celle qui demeure toujours: il arrive que les yeux de notre Esprit se trompent quelques fois dans le discernement qu'ils en veulent faire, se figurant que l'une & l'autre ne sont qu'une même chose.

Cependant cette présence qui les abuse de son aparence, est contrainte de suivre le chemin que lui marque la suite des Temps, & de passer dans un mouvement continuel la vie qu'elle ne sçauroit posséder tout à la fois, & dans l'immobilité.

C'est

C'est pourquoi si nous voulions donner aux choses des noms qui leur soient propres, nous dirons avec Platon, que la Nature Divine est éternelle, & que le Monde est perpétuel. Ainsi l'Esprit ne comprenant les choses qui lui sont soumises que selon sa nature, & cette première Essence étant éternelle & sans vicissitude, il faut que sa science ne soit point sujete au mouvement des Temps, & que demeurant toujours dans une simplicité parfaite, elle embrasse par l'étendue de sa connoissance l'espace infini du Passé & du Futur, se rendant les choses présentes par cette maniere de connoître si pure & si parfaite. Et par conséquent si vous examinez ce que c'est que la Présience Divine, vous direz que ce n'est pas une Prévifion; mais une connoissance des choses toujours présentes: d'où vient qu'on ne la nomme pas Prévoiance, mais Providence; parce qu'étant entièrement séparée des choses inférieures, elle les voit de loin, & comme d'une Montagne beaucoup élevée au dessus du reste de l'Univers.

Voudriez-

Voudriez-vous après cela que la Lumière Divine rendit nécessaires toutes les choses qu'elle découvre ? La connoissance des Hommes leur ôte-t-elle la liberté ? Ce que vous regardez cesse-t-il d'être libre, & perd-il par votre vûë quelque avantage qu'il ait reçu de la Nature ? Si vous comparez équitablement la connoissance Divine avec la connoissance Humaine, vous avouerez que comme votre Esprit limité voit quelque chose présente dans le Tems ; ainsi l'Intelligence Eternelle, qui ne peut être bornée par la suite du Tems, connoît toutes choses, & se les rend toujours présentes par la connoissance.

C'est pourquoi cette Présence ne change point la nature, ni la propriété des choses qu'elle voit présentement, & dans son éternité, comme elles seront un jour ; ce qu'elle fait sans confondre les espèces des Créatures qu'elle voit présentes, en sorte qu'elle aperçoit d'un seul & d'un simple regard tout ce qui doit arriver, ou nécessairement, ou librement. C'est ainsi que lors que vous voiez en même tems

un

un Homme qui marche sur la Terre, & le Soleil qui se leve dans le Ciel; vous jugez en un clin d'œil que le mouvement de l'un est libre, & que celui de l'autre est nécessaire. Il est donc vrai de la même sorte, que la vûe de Dieu n'altère point la qualité des choses qui sont présentes à son égard, quoi que futures à l'égard du tems, & qu'il n'a point une simple conjecture de l'évenement des choses, mais une connoissance véritable, lors qu'il sçait que ce qui n'arrivera pas avec nécessité, doit néanmoins arriver comme il l'a prévu.

Si vous me dites encore une fois qu'il est toujours impossible que ce que Dieu a prévu n'arrive pas, & qu'ainsi ce qui doit arriver devant nécessairement être, je ferai enfin contrainte de recevoir ce nom de Nécessité que j'ai rejeté jusques ici. Je vous avouerai librement une chose dont la vérité se trouve très-solidement apuïée, mais que l'on n'est pas capable de comprendre, si l'on ne pénètre dans les mystères les plus cachés de la Science Divine: C'est que toutes les choses
sont

sont en même tems, & nécessaires, & libres; Nécessaires, quand on les regarde en la connoissance de Dieu; Libres, quand on les considère en leur propre nature; parce qu'il y a deux sortes de Nécessités, l'une simple, & l'autre conditionnée. La première se pourra concevoir, si je dis qu'il faut que tous les Hommes meurent; La seconde, si j'affeure qu'il faut nécessairement qu'une Personne se promene lors que je la vois effectivement en cette action; d'autant qu'une chose que je vois sans erreur, ne sçauroit être autrement que je me la figure, quoique néanmoins elle n'emporte pas avec soi une nécessité simple & tout-à-fait absolue, parce que ce n'est pas la Nature qui la produit, mais la seule circonstance, puis qu'aucune nécessité ne contraint de marcher celui qui marche librement, bien qu'en éfet il soit nécessaire qu'il soit en ce mouvement lors qu'il se promene.

Ainsi lors que la Providence Divine regarde une chose présente, il faut nécessairement qu'elle soit, quoi que son existence ne soit pas absolument & simplement nécessaire: Or il est certain

certain que tout ce que nous devons faire de libre à l'avenir, est présent à Dieu. Si je le considère par rapport à la connoissance Divine, il est nécessaire d'une nécessité conditionnée; & si je le regarde en lui-même, il ne dégénere point de la liberté simple de sa propre nature. Toutes les choses donc que Dieu prévoit, arrivent assurément, sans que celles qui partent de notre Libre-Arbitre se puissent exempter de cette certitude, & qu'elles perdent pour cela cet avantage qui leur est particulier, puis qu'avant qu'elles fussent, elles pouvoient ne pas être.

Mais que nous sert, me direz-vous, d'avoir une liberté? si la connoissance de Dieu marque les événemens de nos actions avec autant de contrainte que la nécessité la plus rigoureuse du monde pourroit faire.

Je vous répondrai que cette manière dont Dieu connoît les choses, met entre vos actions & celles qui sont absolument nécessaires, la différence qui se trouve entre le mouvement d'un Homme, & le cours du Soleil, qui

M

sont

sont tous deux nécessaires lors qu'ils se font, quoi que l'un fût très-libre auparavant, & que l'autre ne l'eût jamais été.

C'est de cette sorte que toutes les choses qui sont présentes à Dieu, sont infailliblement, & que néanmoins les unes sont produites par la nécessité seule, & les autres par une cause libre. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que ce qui devoit être considéré comme nécessaire en la connoissance Divine, étoit libre dans sa nature, de même que tout ce qui est sensible, est universel au jugement de la Raison, & particulier en sa nature.

Mais quoi, me direz-vous, s'il est en mon pouvoir de changer de volonté, je tromperai la Providence Divine par mon changement, & je rendrai sa connoissance inutile. Je vous répondrai là dessus, que vous pouvez prendre de nouvelles résolutions; mais que cette éternelle Vérité toujours présente à vos desseins les plus éloignés, sçachant que vous le pouvez, & connoissant en même tems si vous le ferez: il est impossible que vous évitiez

évitiez la Présience de Dieu , non plus que vous ne vous sçauriez empêcher d'être vû par un œil extrêmement vif & perçant , quoi que vous vous mettiez librement en toutes sortes de postures.

Mais quoi , me répondrez-vous , changerai-je selon mon caprice cette Présience immuable ? & lors que je prendrai de nouveaux desseins , l'obligerai-je de s'en former de nouvelles idées ? Non , sans doute , puis que l'Intelligence Divine se représente tout à la fois les choses futures , & qu'elle les ramasse toutes ensemble dans sa connoissance , qui n'agit pas successivement comme vous vous l'imaginez ; mais qui prévient & qui voit d'un simple regard tous vos changemens , ce qu'elle tient d'elle-même , & non pas de l'événement des choses futures : d'où je pourrai facilement répondre à l'objection que vous m'avez déjà faite , sçavoir , que ce seroit une chose déraisonnable , que de prétendre que nos actions fussent la cause de la Science Divine ; car l'étendue infinie de cette connoissance embrassant tout , & se le
rendant

rendant présent en même tems, elle donne la Loi généralement à toutes choses, & ne la peut recevoir d'aucune.

Cela étant ainsi, la liberté de l'Homme n'est point affoiblie par la Présence Divine : Les Loix ne peuvent être injustes, en proposant des peines ou des récompenses à ceux qui font leurs actions volontairement ; Dieu voit du haut du Ciel tout ce que nous faisons ; & l'éternité de sa connoissance assurée concourt à l'événement de nos actions, en récompensant celles des Bons, & en punissant celles des Méchans. Enfin l'espérance que nous avons en la puissance de Dieu n'est pas inutile ; & les Prières que nous lui faisons ne manquent jamais d'être efficaces lors qu'elles sont justes.

Fuyez donc le Vice, aimez la Vertu ; ne formez jamais en votre Esprit que des desirs équitables ; & n'offrez au Ciel que des Prières pleines d'humilité. Vous avez une étroite obligation d'être vertueux, si vous la voulez reconnoître, puis que vous faites vos actions devant les yeux d'un Juge, à qui rien ne peut être caché.

F I N,



